Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Opération Riviera

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE I

Le temps d'un battement de cœur, Mack Bolan se crut un homme mort. Ayant remarqué l'hésitation et l'effroi dans les yeux de son adversaire, Bolan survécut. Poussé par ses instincts de guérillero, il eut une réaction violente vers cet obstacle inattendu. Balayant de la main gauche l'automatique au moment où la gueule du 45 vomissait son tonnerre, il expédia en avant son genou alors qu'il se jetait en arrière. La balle se perdit, l'arme tomba, et l'adversaire chevaucha momentanément et douloureusement le genou de Bolan comme un cow-boy maladroit. Il roula ensuite au sol, avec un jappement de douleur.

Bolan saisit le 45 et se tournait vers son ennemi pour l'achever lorsqu'il remarqua du mouvement sur sa gauche. Il pivota comme un derviche et tira rapidement trois coups vers cette dernière menace. On riposta aussitôt et les silhouettes s'isolèrent pour s'abriter à quelque vingt mètres.

— C'est bien lui ! articula une voix rauque. Bolan ! Attends une seconde !…

Bolan ne voulut rien entendre. Il enjamba le *mafioso* endolori et fila au pas gymnastique vers l'extrémité du bâtiment. Une arme tonna, et une balle creusa le ciment près de lui. Il eut un mouvement de recul et revint à sa première position. Il observa l'homme à terre qui se tenait les parties et se mit à réfléchir. Il était furieux d'être si facilement tombé dans ce guet-apens.

La même voix rauque se fit entendre dans l'obscurité.

— Sois pas con, Bolan ! T'es pris comme un rat ! Balance ton arme, lève les mains qu'on les voit, et viens nous parler.

Bolan se doutait de l'issue de cette éventuelle conversation; une prime de six chiffres flottait sur sa tête comme l'épée de Damoclès. Il se doutait aussi que cette équipe de tueurs ne se trouvait pas à Dulles International Airport pour piller un convoi quelconque. Bolan l'Exécuteur s'était fait coincer. Ce qui avait commencé comme une simple surveillance des activités de la Mafia à l'aéroport était devenu un traquenard qui lui semblait sans issue. Il fallait reconnaître qu'ils avaient bien joué. A présent, il se demandait depuis combien de

temps on était au courant de sa présence. Car l'envergure de ce guet-apens en dépendait. Si cette offensive avait été montée à la dernière seconde, alors il avait une chance de s'en tirer. En revanche, s'ils étaient venus en force…

Il s'agenouilla et mit le canon du 45 contre la tempe du *mafioso* tombé.

— Il sont combien ? s'enquit-il à voix basse. Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

L'homme était paralysé de douleur et se fichait pas mal s'il vivait ou non. Il essaya de réagir, se redressa un peu, puis se remit rapidement en boule et vomit. Bolan fit une grimace de sympathie et se redressa pour s'appuyer contre le mur en respirant à peine, essayant d'entendre ce que ses yeux ne pouvaient lui montrer.

Les secondes s'écoulaient pendant qu'il évaluait la situation. Il les entendait se mouvoir, se rapprocher, fermer les mâchoires du piège. Un gros *jet* décollait à l'autre extrémité de l'aéroport, un autre atterrissait près du hangar, et ses phares puissants sondaient l'obscurité, quoique pas d'assez près pour gêner Bolan. Il se trouvait dans une section de l'immense complexe qui ne voyait presque pas d'activité nocturne, un dépôt hors douane. Il se pouvait même que les détonations n’aient pas été entendues parmi la cacophonie des réacteurs.

— Qu'en dis-tu, Bolan ? fit la voix.

Il dégaina le 32 et vérifia son chargement avant de lancer le 45 emprunté. L'arme tomba avec un bruit métallique sur le ciment et glissa sur la rampe.

— Attention ! cria une voix. Il a sûrement aussi l'arme de Joe !

Bolan tira un coup vers cette voix et eut le plaisir d'entendre un cri étouffé avant la rafale de retour. Il était parti au moment de tirer, courant recroquevillé dans les ombres du bâtiment, regardant avec attention la position de tir de l'ennemi. La fusillade cribla l'endroit qu'il venait de quitter, et un grognement sourd lui fit craindre pour la santé du *mafioso* tombé qu'on avait nommé Joe.

— Il est touché ! glapit joyeusement une voix.

— Attention, il est malin !

— Pas si malin que ça !

— Attends une seconde, tu veux !

Bolan avait repéré les forces ennemies grâce à leurs derniers coups de feu. Elles étaient scindées en quatre groupes de trois hommes environ. Deux groupes se trouvaient en face de lui dans les ombres du bâtiment opposé, les deux autres se trouvaient sur ses flancs, protégés par les dépôts de chaque côté. Le chef se trouvait devant, c'était de là que venaient les accents autoritaires. Le *sub-regime,* dont la voix crâne et impatiente dénigrait l'expérience de l'Exécuteur, se trouvait sur le flanc gauche.

Les groupes qui se trouvaient devant auraient à traverser une grande étendue pour se rapprocher de Bolan. En revanche, les flancs pouvaient bouger entre les bâtiments avec un minimum d'exposition. Les instincts tactiques du soldat professionnel avaient immédiatement flairé ces détails, et Bolan s'apprêtait à s'en servir.

— Bolan ? fit la voix du centre.

Le *mafioso* blessé gémit de nouveau, émettant un son rauque et faible qui annonçait l'approche de la mort. Tendu, Bolan attendait.

— Je te dis qu'il est touché, dit la voix du flanc gauche.

— Je te dis de ne pas bouger ! ordonna la voix du centre. Comment tu sais que c'est pas Joe ?

— Dis pas de conneries ! Joe n'a pas vécu plus d'une seconde en face de ce mec ! On va pas attendre toute la nuit. Les flics vont…

Bolan sentait que le moment était venu. Il se glissait vers le bord de l'ombre, s'éloignant silencieusement du bâtiment autant qu'il l'osait, se rapprochant d'un point central vers le flanc gauche. Ils allaient venir d'une seconde à l'autre maintenant.

— Bon, va voir, fit la voix maussade du centre. Bolan ! Si tu m’entends… tire une fois, une seule, et on te transforme en passoire !

La passoire était allongée avec son pistolet étendu vers une clarté lunaire sur son flanc gauche. Des pieds hésitants grinçaient sur le ciment, et une forme recourbée passa rapidement dans la lumière. Bolan retint son souffle et son feu; un second homme passa, puis un troisième. L'Exécuteur sourit en voyant cette fatale erreur; le flanc gauche entier avait avancé, ne laissant aucune arrière-garde. Il les entendait fermer les mâchoires du piège pendant qu'il les contournait silencieusement. Les *mafiosi* se trouvaient

maintenant entre lui et le bâtiment et, de sa position allongée, il tira une fois et partit en boulant.

Une exclamation de terreur, et une fusillade déclenchée de sa position d'origine annoncèrent le succès de la seconde démarche de son plan de retraite. Ensuite on amorça un tir rapide du front ainsi que de l'autre flanc, et le piège se referma avec les *mafiosi* se tirant dessus à balles que veux-tu, paniqués par la tournure inattendue des événements.

Quant à Bolan, il sprintait déjà vers le flanc dégagé, traversait le rayon de lune et disparaissait dans l'ombre au-delà.

Une voix stridente s'écria :

— Arrêtez ! On se tire dessus ! Ce salaud est derrière nous !

En effet, l'Exécuteur était derrière eux. Il les entendait crier et s'invectiver, ainsi que les gémissements et les cris affolés des blessés, une cacophonie familière qui dégoûtait de plus en plus Mack Bolan. Il essayait cependant de se souvenir qu'il s'agissait du monde qu'il s'était fait; le seul qui lui restait.

Il atteignit enfin le petit camion qui, un instant auparavant, recevait des produits pharmaceutiques volés dans un hangar sombre, l'objet de la surveillance de Bolan et, il avait pensé, le levier qui l'introduirait dans le milieu de la Famille à Washington. Le levier était devenu boomerang, et Bolan se retrouvait un peu trop dans le milieu familial.

La portière de la cabine était ouverte, et le chauffeur le fixait bouche bée de l'autre côté du capot; les deux hommes qui avaient chargé les produits volés se trouvaient juste à l'intérieur du hangar et, incertains, hésitaient à rester ou à partir. Ils choisirent de détaler à la vue du 32 de Bolan et disparurent dans le bâtiment. Bolan agita le revolver et dit au conducteur :

— Barre-toi aussi.

Sans mot dire, le chauffeur entra dans le hangar et referma la porte. Bolan se hissa derrière le volant, embraya et fit demi-tour en dérapant au moment où les survivants des tueurs firent irruption dans l'allée en ouvrant le feu. Il se voûta derrière le volant et fonça sur eux, les dispersant et mettant momentanément terme à leurs activités, puis il les dépassa et vira à l'angle du bâtiment, très conscient de la grêle de balles qui s'abattait sur le camion. Le volant

se mit à trembler et le camion à tanguer follement. Le lourd véhicule partit en roue libre, rasa le flanc d'un immeuble, rebondit et monta sur une rampe de chargement juste après que Bolan se soit éjecté de la cabine. Le camion monta une partie de la pente, se retourna et tomba sur le côté dans un fracas de métal broyé.

Le propre véhicule de Bolan se trouvait un peu plus loin que le bâtiment suivant, coincé dans un couloir vers la liberté, le but de sa course folle. Il courait déjà dans l'ombre alors que les poursuivants examinaient l'amas de ferraille tordue et, lorsqu'il tourna à l'angle du hangar, il entendit crier :

— Il est pas là ! Ecartez-vous ! Al, au nord; Benny, au sud. Vous autres…

Bolan se trouvait déjà dans la MG et partait en trombe lorsqu'une silhouette sortit rapidement de l'ombre et se mit à le canarder sans grand résultat. A l'autre extrémité du bâtiment on se mit également à lui tirer dessus. On l'avait raté, et il commençait à s'installer plus confortablement avec un grand soupir alors qu'il fonçait le long du Y qui partait des hangars lorsqu'il vit s'allumer des phares sur la droite. Bolan vira sur la gauche, empruntant la voie qui menait vers le terminus. Sa première impression se confirmait; il était tombé dans un immense traquenard dont il n'avait pas encore vu la fin. Deux véhicules de plus le prirent en chasse; il y aurait encore au moins un obstacle sérieux.

Bolan était las et il en avait par-dessus la tête de la guerre. Il se demanda momentanément s'il ne valait pas mieux tout terminer là. Ce serait simple et relativement indolore… il lui faudrait seulement arrêter la MG au barrage, subir l'ultime fusillade et il aurait la paix. Cependant il se trouvait déjà presque au barrage, les voitures pièges étaient garées en travers de la route. Il abandonna les conjectures intellectuelles pour laisser place aux instincts de survie. Il arrivait sur le barrage à pleine vitesse. Des hommes aux visages affolés s'écartaient rapidement du choc inévitable, et les mains et les pieds de Bolan tremblaient de la tension requise pour contrôler au millimètre près sa trajectoire. Il écrasa les freins, braqua le volant et rétrograda simultanément, effleura en dérapant la barricade et partit dans le fossé au bord de la route. Il heurta la clôture grillagée qui formait l'enceinte de la piste d'envol, puis les pneus, qui tournaient

dans le vide, trouvèrent prise, et il se lança le long des bords en pente du fossé. Un visage terrifié se matérialisa devant le capot de la MG; il entendit un choc mat et vit rebondir un corps disloqué; un bras frappa à la portière. De nouveau il grimpait vers le macadam et la puissance de son véhicule se refaisait sentir sur la surface dure et il s'éloignait. Ce fut seulement à cet instant que le crachotement d'une mitraillette signifia l'échec du barrage. Il semblait que Bolan fût sauvé, que le piège avait échoué. Son cœur venait de reprendre un rythme quasi normal lorsqu'il remarqua au loin sur la route périphérique les phares clignotants des véhicules de la police. Evidemment, il fallait bien que les flics s'en mêlent aussi, et ils arrivaient en nombre. Bolan compta six véhicules, pare-chocs à pare-chocs, et il se rendit compte qu'il ne sortirait jamais de *Dulles International Airport* ce soir-là.

Il fallait prendre une décision. L'Exécuteur n'avait jamais affronté la police. De plus, il avait soigneusement évité toute confrontation qui l'aurait obligé à faire feu sur les forces de l'ordre. Il semblait pourtant que cet instant redouté était arrivé. Les issues bloquées, les hommes en bleu envahiraient la place et la persistance méthodique de la routine policière provoquerait un face à face ultime. Bolan ne se laisserait jamais prendre, il le savait. Il valait mieux mourir rapidement avec la dignité d'un homme libre que de crever lentement au fil des cours d'assises et des cellules éventuelles. Quelle était l'ampleur de ses instincts de survie ? Au dernier instant, lorsqu'il lancerait son ultime attaque, s'offrant à leurs balles, ses réflexes reprendraient-ils le dessus comme par le passé, son feu serait-il efficace et finirait-il par descendre des hommes à qui il n'en voulait pas ? C'était un des cauchemars de Bolan. Il avait fait la connaissance de plusieurs flics lors de sa guerre contre la Mafia et il les voyait comme des soldats faisant un boulot de soldat, ce qui avait forcé son respect. Il n'avait aucune envie de tuer ou de blesser des flics.

Donc les malfrats étaient derrière, et les flics devant. Bolan prit rapidement une décision et s'immobilisa dans le parking des passagers, près du terminus. Prenant une mallette et une petite valise dans le coffre de la voiture cabossée qu'il avait rangée au milieu d'une multitude de véhicules, il s'éloigna à pied. Lorsqu'il

arriva près du terminus, des voitures de police passaient sur une voie intérieure et une petite caravane de véhicules privés remontait la rampe en venant des hangars de dépôt.

Bolan soupira et poursuivit son chemin. Il était cerné des deux côtés. Il lui était encore possible de fuir. S'envoler. Décoller ou crever. Sa décision était de voler maintenant et de crever plus tard car il savait que la mort le guettait à tout instant.

Cette détermination allait avoir des conséquences inestimables pour les branches européennes de la Mafia. Il ne le soupçonnait guère, mais sa bataille personnelle allait prendre des dimensions internationales. L'Exécuteur se dirigeait sur un nouveau front.

CHAPITRE II

L'homme élancé et mince, vêtu d'un costume sombre et d'une chemise et cravate assorties, entra tranquillement dans la salle d'attente des départs et laissa négligemment tomber une petite valise et une mallette. Une longue mèche de cheveux noirs tombait sur son front, et il portait des lunettes fumées, avec une bordure dorée, qui lui cachaient les yeux et il arborait une grosse moustache qui rejoignait les favoris sur ses joues. Dehors, un technicien faisait des signes à l'équipe d'un gros « 747 » stationné dont les réacteurs tournaient à vide.

L'homme en uniforme, derrière le guichet, fit les yeux ronds lorsqu'un billet de cent dollars se matérialisa.

— Je vous parie que vous n'arriverez pas à me faire monter sur ce vol vers Paris, lui dit le grand type à lunettes.

— Je relève le défi, monsieur, annonça le vendeur en gratifiant Bolan d'un large sourire.

Il donna un coup de coude à un employé qui se trouvait à côté de lui et ordonna :

— Va dire à Andy de ne pas bouger la passerelle, nous avons un VIP attardé.

Quelques instants plus tard, muni d'un billet, Bolan escaladait la rampe. Un steward impatient se tenait près de la porte, il fit signe au dernier venu d'entrer dans l'appareil et il referma la porte. Bolan venait de trouver sa place et fixait sa ceinture de sécurité lorsque la porte s'ouvrit de nouveau et un second personnage entra et trouva la dernière place libre, en face de Bolan. Aussitôt l'avion s'éloigna de l'aire d'embarquement.

Bolan scrutait discrètement l'homme qui se trouvait de l'autre côté du couloir central. Ce qu'il voyait ne l'inquiétait ni ne le rassurait. C'était simplement un homme de la même taille et du même âge que Bolan, vêtu à la mode, et hors d'haleine après sa course vers l'appareil. Une stewardesse se détacha du groupe de techniciens et vint ajouter leurs noms sur la liste des passagers. Bolan donna le nom qui était inscrit sur son passeport, Stefan Ruggi, et il entendit l'autre se nommer Gil Martin. Ce nom sembla provoquer une vive réaction de la part de la stewardesse et l'homme ajouta aussitôt :

— Je vous en prie, ne dites rien. Ce sera notre secret.

La fille acquiesça silencieusement et partit vers la cabine de commande. Bolan se demandait qui pouvait être Gil Martin, mais son attention fut attirée vers le hublot. L'appareil roulait lentement sur la piste, parallèle au terminus. Le regard de Bolan avait été attiré par une activité fébrile au-delà de la clôture où des voitures officielles se déplaçaient avec leurs phares clignotants allumés, et des hommes en uniforme bleu s'affairaient énergiquement près du terminus. Il soupira silencieusement et essaya de se détendre mais la jeune femme plutôt fade qui était assise près de lui s'exclama doucement :

— Oh, mon Dieu !

— Ça ne va pas ? fit Bolan en se tournant vers elle pour la première fois.

— Vous avez vu tout ça dehors ?

Bolan lui sourit.

— La police ? Vous êtes en cavale ?

Cette question l'amusa et la fit rougir.

— Mais non, fit-elle. Mais ça ne vous fait rien de ne pas savoir ce qu'ils font ? Il y a peut-être une bombe sur l'avion… ou quelqu'un qui va essayer de nous détourner.

Bolan essaya de la rassurer.

— C'est plus probablement des mesures de sécurité pour un dignitaire étranger.

— Ah ! fit-elle.

Mais elle ne paraissait pas tout à fait satisfaite d'une explication si anodine.

Bolan ne lui prêta plus attention et tenta de chasser ses soucis. Il n'y avait rien à faire. Il ne serait tranquille qu'à partir du moment où il aurait quitté cet avion. Si la police était très méticuleuse, il se pourrait qu'il trouve un comité d'accueil à Paris. Pis encore, les hommes de la Mafia pouvaient être tout aussi méticuleux et lui expédier certains des leurs.

Il aurait mieux valu un vol intérieur. Cependant il était à bord du seul avion qui quittait Dulles dans l'immédiat, et cela lui avait semblé le plus prudent. A présent il avait des doutes. Il lui faudrait passer par la douane française et accomplir d'autres formalités. Le seul

problème réel, se disait Bolan, était la qualité de son passeport. Etait-il bon ? Il ne l'avait regardé qu'à moitié lorsqu'il l'avait trouvé dans le portefeuille que lui avait remis Harold Brognola à Miami et il n'avait jamais sérieusement songé à quitter les Etats-Unis. Etait-il possible que ce passeport soit trafiqué pour identifier l'Exécuteur dès qu'il aurait posé le pied à l'étranger ? Non, cela n’aurait pas de sens. Bolan ne voulait pas se laisser miner par des craintes sans fondement, il avait bien assez à faire avec les menaces réelles.

Il jeta un coup d'œil sur la jeune femme à ses côtés et tenta de comparer leurs peurs réciproques. Il se jugeait ridicule. La guerre avec la Mafia atteignait-elle son for intérieur, créant des fantasmes plus effrayants que la réalité ? Bolan le brave allait-il faire une dépression de combat ?

Il se parlait ainsi pour ne pas se laisser aller à prendre le passeport dans la mallette et l'examiner sur-le-champ. Ils se trouvaient à présent près de la piste d'envol et le régime des réacteurs augmentait. La porte de la cabine de pilotage s'ouvrit et la stewardesse, qui s'occupait des rangées parmi lesquelles était celle de Bolan, en sortit. Un homme en uniforme se montra brièvement dans l'encoignure de la porte, jeta un coup d'œil sur le passager dénommé Gil Martin, sourit et referma la porte. La stewardesse attachait sa ceinture. Elle aussi se tourna vers Martin pour lui sourire. Si l'objet de leurs attentions les remarqua, il n'en donna pas signe.

Bolan se mit encore à penser à cet inconnu et résolut subconsciemment le problème du passeport en ouvrant brusquement la mallette et en mettant le passeport dans la poche intérieure de sa veste, là où il aurait dû le porter de toute façon.

Ils se retrouvèrent ensuite sur la piste d'envol. Dulles devenait flou, le nez de l'appareil se leva et Bolan fut doucement collé à son fauteuil.

Très bien, il pouvait se détendre pendant quelques heures. La police avait permis à l'appareil de décoller. Bolan se demandait à quel point il ne devait pas sa liberté à l'arrivée tardive de Gil Martin, notoirement un personnage connu. Il pouvait imaginer le dialogue de la tour de contrôle et du pilote : La police recherche un grand type d'environ trente ans, brun, rasé de près, un type avec un visage dur

et des yeux marron au regard froid. Il aurait pu embarquer sur le vol de Paris à la dernière seconde. — Oui, on a un type comme ça, mais… ha… ha… il s'agit de Gil Martin, vous savez, le personnage très connu.

Ses appréhensions se dissipaient. Bolan était reconnaissant au faux système pileux qui changeait tant son apparence et il était encore plus reconnaissant que la mode actuelle masculine favorise les poils sur le visage. Les favoris et la grosse moustache donnaient à Bolan un doux air d'anonymat. Alors tant mieux, il pouvait se détendre, conserver son énergie, calmer son cerveau en ébullition et ne plus penser à rien. A Paris, il lui faudrait sans doute compter sur tous ces atouts en plus des postiches.

Sortant du brouillard de ses pensées, il remarqua de nouveau la jeune femme assise à côté de lui. Elle parlait au passager qui se trouvait près du hublot, se débattant visiblement avec les anxiétés du décollage.

« … et on dit que la rive droite est devenue si commerciale, si froide, que j'aimerais mieux trouver un petit hôtel sur la rive gauche, peut-être près de la Sorbonne. Ce serait merveilleux, non ? Et, paraît-il, moins cher. On dit que c'est si pittoresque et intéressant, et tous les étudiants et les artistes y vivent… sur la rive gauche, je veux dire. En revanche, je ne sais pas… Ce ne serait peut-être pas prudent de… »

Bolan sourit, ferma les yeux et ne pensa plus à rien. Il s'occuperait de Paris lorsqu'il s'y trouverait. Mais pas pour longtemps. Une guerre l'attendait sur le front domestique, une guerre qui commandait toutes ses ressources. Cependant, il était possible qu'il se repose un peu à Paris avant d'y retourner, sur ce front.

*

* *

Quick Tony Lavagni était assis derrière un bureau dans l'arrière-salle d'une boutique du ghetto de Washington et il comptait les gains du jour de l'opération de jeu illégal la plus rentable au sud de Harlem. Wilson Brown, un gigantesque Noir qui était le contrôleur central de Lavagni, se tenait nonchalamment près de Quick Tony, mordillait un cigare éteint et observait le compte avec des yeux vifs. Brown avait à peine dépassé la trentaine, et les blessures de ses

luttes personnelles, dont la plupart avaient été perdues, se voyaient dans son faciès noir. Seuls, les yeux dénotaient une certaine vivacité, une compréhension rapide et, peut-être, une intelligence inquiète où se mêlait l'acceptation de son destin d'homme noir. Lavagni avait la quarantaine et une peau presque aussi sombre que son contrôleur. C'était un homme émotif avec des tendances violentes et une réputation de savoir manier habilement un couteau. C'était cette dernière qualité qui lui avait valu le surnom de Quick Tony (Tony le Rapide).

Deux *runners,* des hommes de Brown, se tenaient près de la porte de la boutique, se parlant à voix basse en jetant de temps à autre un rapide regard vers le bureau où l'argent se comptait. Un autre homme, un Blanc, était assis sur une chaise basculée contre le mur, et il tentait de lire un feuillet sur les courses dans la faible lueur qui lui parvenait de la lampe de bureau.

Lavagni termina son calcul, consulta le relevé bancaire et annonça :

— Il te manque cinquante, Wils.

— Non, répondit l'homme noir en se penchant sur la feuille pour voir les chiffres. Ils sont là, sur le côté.

— Ah, oui. Je vois. Tu les as placés à Georgetown. Pourquoi tu en mets tant de côté, Wils ?

— Je t'ai déjà dit qu'on pourrait se faire massacrer si…

L'explication de Brown fut interrompue par la sonnerie sourde du téléphone. Il saisit l'appareil, grogna dans le récepteur, mâchonna furieusement son cigare un instant en écoutant le message avant de répondre :

— Bon, alors tu étales encore cinquante sur le plus mauvais numéro. Tu sais c'qu'il faut faire, OK ?

— Encore cinquante ? demanda furieusement Lavagni alors que le Noir raccrochait le téléphone.

— Tu en seras ravi demain, lui répondit Brown. C'est un de ces mauvais jours, Tony. On perd sur tous les possibles. On a même du mal à placer l'argent dans un sac en papier.

Brown leva les sourcils.

— Tu emmènes toute la banque, Tony ?

— Et comment ! grogna Lavagni. Tu m'enverras un type demain avec un billet pour le remboursement, je lui donnerai la somme nécessaire.

— On ne fait plus confiance à Wils Brown ? demanda le grand homme d'une voix épaissie.

— Ah, ne commence pas ce genre de truc avec moi, tu sais que c'est pas vrai, Wils. C'est ce Bolan. Il a été vu dans les environs, je te l'avais déjà dit. Je ne vais pas risquer qu'il me fauche mes banques.

— Je croyais que vous étiez en train de l'exterminer, vieux.

— Ouais, eh bien, on a des gens qui s'en occupent en ce moment. *Alors,* ne…

A son tour, Lavagni fut interrompu par le téléphone. Brown tendit la main, et Lavagni se dirigea vers la porte, puis il entendit le Noir qui disait :

— Ouais, il est là. Une seconde.

Lavagni se retourna avec un regard inquisiteur. Brown lui tendit l'appareil.

— C'est ton garde du corps principal. On a l'impression qu'il fait les yeux ronds.

Lavagni revint auprès du bureau et saisit l'appareil.

— Ouais ? fit-il à voix basse.

Son visage s'allongea visiblement dès que la voix crépitante de l'appareil lui fit part de certaines nouvelles. Il posa le sac sur le bureau et prit un mouchoir dans sa poche.

— Non, évitez ces flics ! aboya-t-il en s'essuyant le front. Dès qu'ils seront partis, passez les lieux au peigne fin. Et vérifiez bien qu'il ne se cache pas dans les chiottes ou ailleurs. Et obtenez les listes de passagers pour tous les avions qui sont partis pendant ce temps… Je m'en fous; obtenez-les comme vous le pourrez !

Il reposa violemment l'appareil et jura.

— Fils de pute !

— Bolan s'est encore échappé, annonça Brown d'une voix égale.

— Ce fumier !

— Je peux l'avoir.

— Hein ?

— Je peux vous avoir Bolan.

— Tu parles ! fit Lavagni d'une voix méprisante. Toi et quelle armée à la con ? On a mis le pays entier sur la piste de ce mec, et *toi,* tu dis que…

— Je peux le tuer avec un baiser.

— Ecoute, je ne suis pas d'humeur à… Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu parles du baiser de Judas ?

— Quelque chose comme ça, fit doucement Brown. J'ai fait mon temps avec lui. Je le connais. On a pataugé ensemble dans les rizières et une fois on a passé trois mois dans la jungle. Ouais, je pourrais…

— Pourquoi tu n'en as jamais parlé auparavant ? demanda froidement Lavagni, les yeux mi-clos.

— Je ne suis pas un *mafi…* Je ne fais pas partie de votre clan, dit Brown en haussant les épaules. Je travaille ici, c'est tout. Et je ne pensais pas qu'on me décernerait le prix de la popularité parce que je connais Bolan.

— Eh bien, c'est une drôle d'attitude ! hurla Lavagni. Qu'est-ce que je dois croire que tu manigances à présent, hein, Wils ? Et si je pensais que tu fabriques quelque chose avec Bolan, hein ?

Les deux Noirs qui se tenaient près de la porte commencèrent à se rapprocher nerveusement. Brown leur lança un coup d'œil rapide.

— Ça va, leur dit-il.

Puis il s'adressa à Lavagni.

— Sers-toi un peu de ton cerveau, c'est tout. J'suis pas au confessionnal, tu sais. Je te dis simplement que je peux vous avoir Bolan.

— Pourquoi ? demanda Lavagni avec méfiance. Tu es déjà mon bras droit ici. J'admets que tu as bien fait de ne pas te mêler de cette sale affaire. Alors pourquoi choisis-tu de ne plus te tenir à l'écart ?

Brown piétina inconfortablement et sembla se voûter sous le poids de ses pensées.

— Je réfléchissais, tu sais. Je ne fais partie de rien. Je suis juste moi, Wils Brown, et je ne serais jamais que ce que je peux réussir à faire. Exact ? Combien Wils Brown peut-il empocher, Tony, s'il vous amène Mack Bolan ?

Brown venait d'avancer le seul argument que Lavagni pouvait facilement comprendre. Il réfléchissait et scrutait son contrôleur

central et le voyait pour la première fois sous un autre jour.

— Y'a un contrat de cent mille dollars sur Bolan, expliqua-t-il lentement. Et Amie Farmer a ajouté cent mille de plus si on lui remet Bolan encore vivant.

Brown sourit.

— Alors, tu vois ? Wils Brown embrasserait Jésus lui-même pour une bourse pareille, Tony.

— J'ai un pourcentage de tout ce qui se passe dans mon territoire, Wils, annonça prudemment Lavagni.

— OK, je te filerai ton pourcentage, fit aimablement Brown.

— Et Arnie prend un pourcentage aussi.

— Il donne d'une main et reprend de l'autre ?

— Ce sont les affaires, Wils.

Lavagni était perdu dans ses pensées.

— Comme l'Oncle Sam ?

— Ouais, comme ça, comme un impôt. Bon, je crois qu'on ferait bien d'aller en parler au Fermier. Prends ton manteau, Wils.

Brown sourit de plus belle.

— Tu m'emmènes voir le gros bonnet, hein ?

— Exactement, fit Lavagni en fronçant les sourcils. Mais écoute bien, tu es bien élevé. Tu peux pas lui parler comme à moi. Tu l'appelles *Monsieur* Castiglione et, pour l'amour de Dieu, pas de conneries sur les fermiers, tu entends ?

— Je l'appellerai Monsieur Dieu-le-Père si c'est ce qu'il veut entendre, Tony.

— D'accord.

Lavagni se mit à sourire brusquement.

— Le baiser de Judas, hein ? Nom de Dieu, Wils, attends juste d'en causer à Arnie Farmer !

CHAPITRE III

Arnie *« The Farmer »* (Le Fermier) Castiglione régnait sur la totalité du monde criminel de la côte est, au sud du New Jersey jusqu'à Savannah. Cet empire comprenait les docks, des champs, des abattoirs et des conserveries, des politiciens et les syndicats, le jeu et la prostitution ainsi que la quasi-totalité des efforts malhonnêtes que l'homme avait imaginés pour exploiter ou manipuler ses semblables. Il trônait dans une immense propriété d'une vallée en Virginie, non loin de Washington, qu'on appelait Castle Farms.

Castiglione avait subi une cruelle blessure à la cuisse lors de la bataille de Miami [i] - en fait, il avait reçu une balle dans la fesse alors qu'il grimpait un mur pour se mettre à l'abri - et il avait été d'humeur maussade les semaines suivantes. La plaie ne se refermait pas correctement. Elle le faisait toujours souffrir. Il lui fallait s'asseoir sur des coussins douillets et ralentir ses activités habituelles. Chaque fois qu'il ressentait une douleur, il grognait rageusement :

— Ce salopard de Bolan !

Ou alors :

— J'le tuerai, ce fils de pute !

Arnie avait grandi dans la jungle bétonnée et il ne s'était rendu compte qu'à douze ans qu'il existait, au-delà du pavé new-yorkais, des champs et de la verdure. A présent, il se flattait d'être le propriétaire d'immenses champs, un gentleman-farmer et un éleveur de chevaux de race. Il participait à des expositions équestres et montait dans divers concours hippiques, et ses chevaux de la race appaloosa étaient considérés comme les meilleurs de la Virginie. On l'avait accepté et on le respectait dans la bonne société rurale du pays. Il appartenait à plusieurs commissions et il était un membre actif de certaines œuvres philanthropiques. Tel apparaissait cet autodidacte de East Harlem et il tenait à son image de marque. Cependant cette auréole de bienfaiteur se trouva quelque peu entamée après le désastre de Miami. Castiglione faisait partie des infortunés à s'être fait épingler par la Dade County Force, à se

retrouver en préventive, et à s'être fait relever les empreintes digitales. En liberté provisoire sous caution, il attendait de passer en jugement sur plusieurs chefs d'accusation. Pis encore, ses rapports secrets avec la Mafia étaient venus à la lumière du jour et on écrivait des articles sur lui dans tous les canards du pays. Finalement, une commission anti-crime en Virginie avait annoncé l'intérêt qu'elle portait à l'empire de Castiglione.

Il était donc certain que Mack le Salopard Bolan avait fourni de nombreuses raisons à Arnie *The Farmer* de vouloir le faire griller à petit feu. C'est volontiers qu'Arnie aurait enregistré chaque plainte émise par Bolan jusqu'au dernier gémissement pour l'écouter joyeusement lorsqu'il s'ennuierait. D'ailleurs cette pensée filait à travers les cellules cérébrales d'Amie alors qu'il parlait à Tony Lavagni.

— Je ne tiens pas à ce que ce type meure tranquillement quelque part, Tony. Une mort facile n'est pas juste en ce qui concerne ce gars. Je veux qu'il crève lentement et qu'il s'en rende compte et qu'il ait mal pendant un bon moment. Tu comprends ce que je veux dire, Tony ?

Lavagni assura son patron qu'il le comprenait fort bien et ajouta :

— C'est ce qui fait que notre gars Brown est un élément très favorable, Mr. Castiglione. Jusqu'à maintenant on a eu de la veine de pouvoir lui tirer dessus de loin mais Wils peut s'en approcher comme il veut, le prendre sans qu'il s'en rende compte. On pensait au baiser de Judas, Mr. Castiglione.

Le Fermier fit une grimace et déplaça sa blessure sur le coussin.

— Tu l'as déjà dit trois fois, rappela-t-il à son *caporegime* de Washington. J'ai horreur de cette expression, Tony. Ne t'en sers plus, d'accord ?

— Bien sûr, bien sûr, Mr. Castiglione.

— Bon.

Il se tourna vers le grand Noir.

— Ce Bolan s'est fait refaire le visage. Comment penses-tu le reconnaître ? Comment crois-tu que tu vas faire copain avec un mec que tu n'as pas vu depuis qu'il s'est fait refaire la gueule ?

Brown ne répondit pas immédiatement. Il avait eu une antipathie immédiate pour le *capo.* Ce type ne pouvait pas sentir les Noirs, une

ambiance de répulsion pesait sur la pièce. Brown serra un peu les poings.

— J'vais faire attention, c'est tout. J'ai vu les dessins, je sais à quoi il ressemble maintenant. Si je peux m'en rapprocher, je pense que c'est lui qui viendra vers moi.

— Qu'est-ce qui te faire croire ça ?

Brown haussa des épaules massives.

— C'est normal, vieux. Ce type est tout seul, et le pays entier lui cavale après. Il peut pas faire confiance à qui que ce soit, il peut même pas fermer les yeux pour dormir tranquille une nuit. Il a besoin d'un ami. Je suis un ami. S'il me voit, il viendra à moi.

Castiglione y réfléchissait. Un silence pesant tomba sur la grande salle aux poutres apparentes de la ferme. Les yeux de Brown se dirigèrent vers la fenêtre et il regarda les chevaux qui se promenaient paresseusement dans la prairie verte. Il pensait que ces chevaux menaient une existence plus agréable que la plupart des Noirs. Castiglione rompit le silence.

— Bien, fit-il. Mais il faudra établir un plan; de plus, un plan sérieux. Ce Bolan n'est pas une mauviette, on est bien payé pour le savoir après la catastrophe de Miami Beach.

— Moi, je veux qu'on soit bien d'accord sur la prime, annonça Brown.

— Et, à ton avis, combien ça vaut ? demanda Castiglione.

— Comment, qu'est-ce que ça vaut ? reprit le Noir sur un ton coléreux. Vous avez déjà tous dit combien ça valait. Vous l'avez proclamé dans le pays entier, cent mille pour la tête de Bolan. Maintenant y'a Tony qui m'a dit que vous avez personnellement ajouté encore…

— Tu ne vaux pas la totalité, annonça le Fermier. Le contractuel s'occupe de tout comme n'importe quel homme d'affaires. Il paye les frais et il engage son personnel. Ce qui lui reste est le bénéfice. Toi, tu comprends le bénéfice. Dans cette affaire, je suis le contractuel. Je t'engage. Alors, tu penses valoir combien ?

— Laissez tomber, cracha Brown en se levant. Tony, fais-moi sortir d'ici.

Lavagni fixait le sol sans bouger. Castiglione soupira.

— Assieds-toi. Ça me fait mal aux fesses de lever la tête. Je vois que tu n’aimes pas négocier. Je vais te donner un conseil de professionnel, Wils. Négocie toujours. Ne fiche pas le camp parce que l'autre t'a dit ce que tu n'avais pas envie d'entendre.

— Bon, je négocie, annonça le Noir. Je veux la totalité de la prime, je veux le paquet entier.

— Mais tu ne le mériteras pas. Nous allons te fournir les moyens, payer tous les frais, ce qui inclut une armée de types. Nous allons prévoir tes mouvements, t'encadrer et t'aider. Tout ça veut dire du temps, des efforts et des moyens. Nous sommes justes, Wils. On partagera la prime de manière égale.

Brown sourit et s'assit.

— De manière égale, ça veut dire la moitié pour moi et la moitié pour votre investissement, et ça veut dire la moitié de la prime totale.

— Je n'ai pas dit cela, fit calmement le Fermier.

— Je sais, c'est moi qui le dis. C'est ça ou rien.

Castiglione souriait mais seulement du bout des lèvres.

— Il se peut que tu aies la grosse tête. Elle pourrait se faire plomber, ce qui rend difficile la natation quand on se trouve au milieu de Chesapeake Bay.

Une fois de plus le grand Noir se leva.

— Des experts m'ont menacé, mon pote. Ça fait longtemps qu'on ne m'intimide plus. Aujourd'hui je me contente de me fâcher ou d'être heureux. Fâché, je ne vous donne pas Bolan. Heureux, je vous le présente comme un cadeau.

Castiglione fit une grimace et changea encore de position.

— Ce fumier de Bolan ! marmonna-t-il entre les dents.

Il regarda le Noir et ajouta :

— D'accord, bonhomme. On va te rendre heureux à ton tour.

— La moitié de la bourse pour moi, net.

— Ouais, ouais, t'as conclu ton affaire.

Le regard du *Capo* se dirigea sur Tony Lavagni qui n'avait dit mot pendant cette conversation et qui s'était fait tout petit.

— Tu as pu savoir les avions en partance, non ? T'en es sûr ?

— Oui, monsieur, répondit Lavagni, Y'en avait que trois qu'il aurait pu prendre. Chicago, Atlanta ou Paris.

— Tu l'as déjà dit.

— Oui, monsieur. A mon avis, c'est Atlanta le plus probable, ensuite Chicago. Paris me paraît le moins certain; l'avion décollait lorsque mes hommes sont arrivés.

— Néanmoins, on va couvrir les trois et donner un grand coup de pouce sur l'improbable. Ce salaud semble toujours faire…

Il tendit la main vers un cigare, gémit, arracha le bout sauvagement de ses dents et coinça le cigare au coin de la bouche. Il craqua une allumette, se pencha en avant pour soulager sa fesse et poursuivit :

— Tu sais qui est à Paris ? Occupe-t'en et assure-toi qu'un comité d'accueil soit à l'arrivée mais ne dis pas mon nom au téléphone. Compris ?

— Oui, Mr. Castiglione.

— Chicago et Atlanta seront faciles. Je vais m'en occuper moi-même d'ici. Fais faire un passeport pour ton gars et…

Il passa désagréablement le grand Noir en revue et poursuivit :

— Et emmène-le voir un bon tailleur dans les plus brefs délais, qu'il ressemble à un acheteur en voyage… euh… choisis quelque chose qu'il connaisse un peu, une raison crédible si jamais il doit se rendre en Europe. Fais-lui faire des papiers et le bric-à-brac nécessaire mais ne te sers pas de mes sources, tu vois ce que je veux dire. Et dis à Paris de se tenir à carreau. S'ils rencontrent Bolan, qu'ils ne le perdent pas de vue et qu'ils nous le disent tout de suite. Dis-leur ce qu'il faudra, que le contrat ne marche plus à l'étranger mais dis-leur de ne pas faire de conneries. Je ne veux pas rater ce coup-ci. Je dirai la même chose à Chicago et à Atlanta. Prépare ton gars à voyager. Tu m'as bien suivi, Tony ?

— Je vous ai suivi, Mr. Castiglione, annonça Lavagni.

Le Fermier les congédia. Ils quittèrent la maison et montèrent immédiatement dans leur voiture. Alors qu'ils roulaient sur le gravier de l'allée privée, Brown émit un petit rire en observant :

— Je ne t'ai jamais vu si poli, mon vieux.

Lavagni jura à voix basse puis répondit :

— Tu ferais peut-être bien de montrer un peu de courtoisie toi-même, Wils. Amie *The Farmer* c'est pas un minable. Il aime qu'on lui parle respectueusement, et tu devrais faire attention à ton langage.

Surtout pendant qu'il est cloué sur son fauteuil. Tu l'as mis en mauvaise posture, tu sais, Wils. C'est une chose qu'il n'apprécie pas.

Brown émit un long soupir de contentement.

— C'est pas encore lui qui me fera peur. En revanche, j'vais te dire, je suis bien content de ne pas m'appeler Mack Bolan. Je n'ai jamais vu autant de haine de ma vie et, crois-moi, mon pote, j'suis expert en la matière.

— T'es déjà allé à Atlanta, Wils ? Ou à Paris ?

— Ouais, j'suis allé partout. Et c'est le même monde pourri partout, hein ?

Lavagni agita lentement la tête.

— Oui, c'est vrai. Ce Bolan va l'apprendre aussi, Wils. Y'a pas un endroit au monde où on ne puisse pas l'avoir. Ce sera peut-être à Atlanta, peut-être à Chicago, ou alors à Paris, mais ça n'aura pas d'importance, c'est pareil. Il va l'apprendre.

— Je parie qu'il le sait déjà, soupira Brown. Il est allé partout lui aussi, vieux : Partout sauf chez les morts. Je me demande à quoi ça ressemble.

— Quoi donc ? fit Lavagni en lui jetant un regard rapide.

— La patrie des morts. Je me demande à quoi ça ressemble.

Lavagni émit un petit rire.

— Quand tu lui feras la bise, demande-lui donc. Il est déjà mort mais il ne l'admet pas.

Brown se tassa sur le siège et regarda les champs qui défilaient.

— Alors il faudra officialiser la situation, n'est-ce pas ?

— Contente-toi de l'embrasser, Wils, dit Lavagni d'un ton sérieux. C'est le seul rite auquel il aura droit.

— Je l'embrasserai en disant Amen, grogna l'énorme Noir.

Bolan se trouvait dans le bar self-service de l'avion et se versait un café lorsque la stewardesse entra pour lui dire :

— Nous atterrissons à Orly dans une vingtaine de minutes, Mr. Ruggi.

— Merci, fit Bolan en se demandant ce qu'elle avait en tête.

Elle n'avait pas traversé l'appareil pour lui dire cela.

— Vous êtes avec Mr. Martin ? demanda-t-elle d'un ton badin, confirmant ainsi les impressions de Bolan.

— Non. Je n'ai même jamais entendu parler de ce type. Qui est-ce ?

— Allons vous vous moquez de moi, dit-elle. Vous êtes sa doublure, non ?

— Sa doublure pour quoi faire ?

— Oh, je vous en prie, Mr. Ruggi.

Bolan se détendit et sourit. Elle était la stewardesse standard des lignes internationales. Grande, mince, élégante avec de longues jambes, des cheveux de jais et un beau visage, elle contenterait plus d'un homme, y compris Gil Martin.

— Comment savez-vous que ce n'est pas lui la doublure ? fit Bolan en la taquinant.

Elle ne se laisserait pas faire. Le regardant fixement, elle leva la main et caressa ses favoris. Bolan saisit sa main et la garda. Ça ne devait pas aller trop loin.

— On ne se ressemble pas vraiment tant que cela, fit-il d'une voix brusque.

— Côte à côte, non, fit-elle en riant pour alléger cet instant de tension. Mais…

— Je vous en prie, laissez tomber. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— C'est vrai ?

Elle l'observa attentivement.

— Je me suis entièrement trompée. C'est *lui* qui vous ressemble. J'aurais dû m'en rendre compte. Il est plus fade. Vous l'emmenez pour qu'on vous fiche la paix, n'est-ce pas ?

L'ex-GI de Pittsfield n'était pas habitué aux manœuvres du *jet-set* mais son instinct masculin lui disait qu'il se faisait honteusement draguer. Cependant, cela ne semblait pas cadrer avec la mentalité de l'hôtesse de l'air, à son avis du moins, et il avait du mal à bien comprendre. Il lui rendit sa main et se contraignit à un petit rire.

— Vous vous trompez complètement. Franchement. Vous voulez voir mon passeport ?

Elle secoua la tête, ignorant ses protestations et demanda :

— Vous serez longtemps à Paris ?

— Quelques jours peut-être.

— Votre doublure continue jusqu'à Rome, fit-elle avec un sourire malicieux. D'après son billet.

— A vous dire la vérité, je me moque éperdument de l'endroit où il se rend. Comment vous convaincre que…

— Je fais escale à Paris, interrompit-elle. J'y serai jusqu'à vendredi.

Cela devenait plus clair.

— C'est bien ça, dit-il.

— Je descends toujours à la pension Saint-Germain lorsque je me trouve à Paris.

— Pourquoi ?

Elle sembla surprise par cette question directe.

— Eh bien ! c'est pas très cher et c'est propre. Et j'aime Saint-Germain. Je suppose que, vous, vous allez sur la rive droite. Les Champs-Elysées et les palaces.

Elle eut un petit sourire désabusé.

— Avec la paye d'hôtesse il ne reste que les pensions.

— Comment est-ce une pension ? demanda Bolan qui le savait déjà.

— C'est un hôtel de famille.

— Ah bon.

— Enfin pas exactement, ajouta-t-elle. On a une chambre et trois repas pour environ quatre-vingts francs par jour et c'est à Saint-Germain que c'est amusant.

La rengaine de toujours.

— Quatre-vingts francs par Jour, c'est bon marché ?

— Ça fait environ 16 dollars, dit-elle en plissant le nez.

Ce petit jeu pouvait durer une éternité, et Bolan décida d'y mettre fin.

— Oui, c'est bon marché. J'essayerai peut-être la rive gauche.

— La pension Saint-Germain, rappela-t-elle.

— Entendu.

— Je m'appelle Nancy Walker.

Bolan sourit.

— On dirait une marque de whisky.

— Plutôt un vin, dit-elle avec un sourire ensorceleur, romantique, entêtant, au goût subtil et sans mauvais effet au lendemain.

Elle le quitta, le laissant bouche bée en se disant que les Gil Martin du monde avaient une vie en or. Il termina son café et revint à sa place au moment où l'on annonçait qu'il fallait boucler les ceintures de sécurité.

Bolan se soumit à cette obligation et observa l'homme de l'autre côté du passage. Une certaine ressemblance superficielle était évidente, et il comprenait comment l'hôtesse avait pu se tromper. Martin était du genre maussade. Il avait passé le voyage à dormir, à s'éveiller pour se plonger par intermittence dans un livre de poche, refusant d'un air bourru les ouvertures de conversation que lui avaient faites d'abord l'hôtesse et ensuite le passager qui se trouvait sur le siège voisin.

Bolan eut subitement une pensée qui le fit sourire. Il se pourrait que ledit Gil Martin apprenne ce qu'était la vie d'un être à qui les choses n'étaient pas faciles. Si l'on pouvait prendre Bolan pour Martin, alors pourquoi ne pourrait-on confondre Martin avec Bolan ? Si les gendarmes français attendaient en bas, à Orly, avec les photos de composition du nouveau visage de Bolan, il pourrait y avoir une scène digne d'une opérette.

Tout s'arrangerait évidemment sans plus de mal qu'une vedette vexée, mais la diversion permettrait peut-être à l'Exécuteur d'entrer inaperçu en France. Il y avait de quoi espérer.

Bolan tripota ses fausses moustaches en y pensant. Ce serait bien, d'ailleurs, d'avoir droit pendant un laps de temps à une vie de luxe, de s'amuser et de se détendre avec des compagnons agréables. « Enfin, ne rêvons pas, se dit-il. En bas, c'est Paris, pas le Pays des Merveilles. Tes mains ne sont pas faites pour caresser des corps féminins mais pour assassiner. Tu es l'Exécuteur, pas un playboy du monde occidental. Cela aurait tout de même été plaisant. Pendant un moment. L'Exécuteur à Paris, la capitale de la joie de vivre. »

Bolan rejeta brutalement ces pensées. C'était *l'enfer* en bas, pas Paris. L'enfer que seuls les hommes forts et résolus traversaient à pied. Il tenait à faire cette promenade et à la terminer debout.

CHAPITRE IV

Après avoir tourné au-dessus de la piste et atterri aux instruments dans un brouillard matinal à basse altitude, les passagers avaient débarqué et filaient vers le hall circulaire de Roissy-en-France. Bolan ne lâchait pas Martin de vue. Des CRS endormis les faisaient passer en feuilletant distraitement leurs passeports. Un CRS tendit la main alors que Bolan passait et annonça :

— Votre passeport, s'il vous plaît.

Bolan soupira en présentant le document.

— Le voici, fit-il d'une voix qui puait l'ennui.

Il ne s'était guère servi de son français depuis quelques années lors de ses rencontres avec les Indochinois francophones mais il avait appris à se débrouiller.

On avait également fait cette demande à Martin, et Bolan remarqua avec une certaine satisfaction que l'autre ne se débrouillait pas si facilement; apparemment il ne parlait pas un mot de français et les autorités se démenaient pour trouver un CRS qui parlât l'anglais.

Le CRS de Bolan souriait en regardant le visage de Bolan en le comparant avec la photo du passeport. Bolan effleura les poils sur ses joues.

— La moustache, les pattes, ça fait une différence, non ?

Le CRS se mit à rire doucement.

— Ce n'est pas toujours désagréable une différence, monsieur Ruggi. Combien de temps comptez-vous séjourner en France ?

— Quelques jours.

Le CRS sourit et rendit le passeport.

— Bon séjour, monsieur.

Bolan le remercia et prit sa valise qui venait d'arriver sur le convoyeur mécanique. Bolan se mit dans une queue. Cette inspection semblait n'être qu'une formalité, et l'attente était due plus aux passagers affolés qu'aux douaniers eux-mêmes. Bolan alluma une cigarette et attendit tranquillement tout en jetant un œil sur Gil Martin pour voir où il en était. Le « sosie » avait quitté le contrôle des

passeports et se dirigeait rapidement vers la douane, suivi d'un porteur qui tenait une mallette de voyage et une valise. Telle était la situation de Gil Martin pour un œil non averti; aux yeux de Bolan, il se passait bien davantage. En douceur et discrètement, des flics en civil l'entouraient et le faisaient dévier vers une salle d'inspection isolée. Au dernier instant, Martin sembla réagir. Il s'arrêta devant la porte, éleva une voix plaintive et furieuse et se fit pousser dans la salle. La porte se referma, coupant ainsi les plaintes du malheureux.

Bolan esquissa un léger sourire et passa devant les douaniers. Il déclara une cartouche de cigarettes et pas d'alcool, et on le fit poliment passer. Dès lors il abandonna son attitude décontractée et se mit à marcher rapidement. Cela aurait pu aussi bien être lui dans cette pièce à la place de Martin, et il voulait prendre du large avant que cette méprise soit découverte. Il s'arrêta au bureau de change et se fit donner des francs, puis il prit un billet pour New-York sur un vol qui partait en fin de journée. Il se dirigea ensuite aux toilettes où il s'enferma, retira sa veste, prit son revolver et la gaine dans la valise, et les fixa en place. Il déposa ensuite ses valises à la consigne automatique et commença à chercher un transport à destination de Paris.

L'aube aurait dû commencer à éclaircir le ciel, mais le brouillard s'était épaissi et l'éclairage extérieur illuminait étrangement l'emplacement des voitures et des taxis. Malgré les gens qui se déplaçaient autour de lui, il éprouvait une bizarre impression de solitude dans cette atmosphère brumeuse. L'instinct le fit s'éloigner de la porte principale où la lumière était relativement bonne et il s'immobilisa à l'ombre des bâtiments. Un car chargé passa devant lui avant de disparaître. Une masse qui suggérait une station de taxis se trouvait un peu plus loin et deux véhicules privés étaient immobilisés près du trottoir devant lui, leurs phares perçant à peine la brume.

Subitement Gil Martin sortit par la porte éclairée, une grimace de fureur défigurant ses traits. Il était toujours suivi du même porteur. Martin s'arrêta à une longueur de bras de Bolan et se retourna pour lancer au porteur :

— Dépêchez-vous ! Faites venir un taxi, je ne ferai pas un pas de plus. Je ferais mieux d'aller directement à Rome, je ne sais même

pas pourquoi je vais me laisser embarquer dans cette ville tordue. Je ne sais même pas…

Le porteur avait silencieusement déposé les valises sur le trottoir et avait levé les mains pour donner un signal. Immédiatement un deuxième homme était sorti par la porte principale et était venu se caler derrière Martin. L'Américain cessa de se plaindre à l'instant même et laissa tomber une petite pochette en cuir. Un des véhicules que Bolan avait remarqué auparavant avança légèrement, la portière s'ouvrit et un troisième personnage en sortit. Ensuite, Martin monta dans la voiture et le porteur lança rapidement les valises dans le coffre. Bolan était émerveillé par la qualité de cet enlèvement dont il ne s'était rendu compte que lorsqu'il était trop tard pour agir; déjà la voiture disparaissait dans le brouillard, suivi de près par la seconde.

Le porteur revint vers la porte et se baissa pour ramasser la petite pochette tombée des mains de l'homme kidnappé. Un pied sembla sortir du néant pour se poser sur l'objet et lorsque le porteur leva les yeux c'était pour fixer de trop près le canon du 32 de Bolan. Il s'immobilisa, déséquilibré, et murmura :

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ?

— A vous de me le dire, annonça Bolan d'une voix glaciale.

Il tendit la main, saisit les revers du porteur et le redressa.

— Mais je ne comprends pas…

— Faites un effort ou je vous descends tout de suite.

— Que voulez-vous savoir ?

Bolan le tira hors de la zone éclairée, saisit la pochette en cuir et la rangea dans sa poche. Il rejoignit son prisonnier dans l'ombre du bâtiment. Bolan enfonça le petit revolver dans l'estomac du porteur et gronda :

— Qui a commis cet enlèvement ?

Une lueur dans son regard décourageait toute résistance. Le porteur soupira et ses épaules s'infléchirent.

— C'est très dangereux, monsieur.

Bolan poussa plus loin le revolver.

— Moi, je vis avec la mort, dit-il. En ce moment vous aussi.

— Ils se sont trompés d'homme, n'est-ce pas ? soupira le porteur.

— Exact, mais vous, vous êtes tombé sur le bon. Il vous reste environ dix secondes à moins que vous ne me disiez des choses intéressantes.

Le porteur haussa les épaules et répondit :

— C'est la vie; les uns valent les autres. Je ne fais pas partie de leur groupe, monsieur. Ils m'ont donné deux mille francs. Je leur ai peut-être vendu ma vie, non ?

— A qui l'auriez-vous vendue ?

— Il s'appelle Marcel. Il tient des maisons closes.

— Des bordels, hein ? Et où est-ce que je le retrouve ?

— Il fréquente diverses boîtes de nuit.

— Des boîtes ? C'est bien ça, voyons, il ne doit pas y en avoir plus d'une centaine à Paris. Faudra faire mieux que ça.

— Je l'ai souvent vu près de la place Saint-Michel.

Bolan fouilla les poches de son prisonnier, prit son portefeuille et en retira sa carte d'identité. Il la regarda, la mit dans sa poche et rendit le portefeuille.

— D'accord, j'vais voir ça, Jean. Si jamais vous m'avez menti, je passerai vous dire un petit bonjour. Si vous voulez ajouter quelque chose, ce serait le moment de le faire.

— Il y a une maison de passe, monsieur, rue Galande, près de la Seine dans le quartier Saint-Michel. Marcel est connu dans cet endroit. Je sais seulement son prénom. Vous n'avez qu'à demander Marcel.

Bolan rappela au porteur ce que valent le silence et la discrétion, le relâcha et le vit disparaître dans le hall central. Un instant plus tard, Bolan se trouvait dans un taxi.

— Déposez-moi à la station de métro la plus proche.

— Porte de La Chapelle.

— Va pour la porte de La Chapelle, fit Bolan.

Le taxi se lança dans le brouillard à une vitesse défiant la visibilité. Bolan se détendit, heureux de confier sa vie aux soins d'un autre. Il avait conclu, plusieurs années auparavant, que les chauffeurs de taxi parisiens avaient à leur solde un ange gardien. En plus, il avait d'autres sujets en tête et les diverses issues ne lui semblaient pas prometteuses. Gil Martin ne lui avait pas paru très sympathique, il le trouvait même carrément odieux. Néanmoins,

Martin était tombé dans un piège que la Mafia avait dressé pour l'Exécuteur, et Bolan ne supportait pas de laisser un second souffrir à sa place. Même un Gil Martin.

Il sortit la petite pochette en cuir de sa poche et découvrit qu'il s'agissait du portefeuille du kidnappé. Apparemment celui qu'on avait trahi s'était apprêté à récompenser le traître, cependant avec une somme inférieure à deux mille francs. Il y avait dans ce portefeuille le passeport de Martin, une liasse de billets de banque français, une carte de crédit de l'American Express et une carte d'identification des studios American-Inde pendant à Hollywood. Bolan trouva une coupure de presse qui relatait le rôle de Martin dans un film récent. Donc… c'était un acteur.

Bolan n'avait jamais eu l'âme d'un cinéphile et il ne s'était pas plus intéressé aux vedettes. Il se demandait quelle était la notoriété réelle de Martin et si sa disparition provoquerait un scandale.

Un acteur. Bolan aurait aimé le voir s'en sortir en jouant la comédie, mais son panache et son indignation ne lui seraient d'aucune utilité. Bolan fixait stupidement le portefeuille. Ce type avait même perdu ses papiers d'identité. La gravité de la situation de Martin frappa Bolan comme une giclée d'eau froide. Il se pouvait très bien que le nom de Gil Martin ne signifie pas plus pour la Mafia française que pour Bolan. Que pouvait-il leur dire ? Que pouvait-il faire pour les convaincre qu'ils s'étaient trompés ? Bolan aurait aimé que le porteur, Jean, téléphone pour avertir ses complices, et il en avait peur en même temps. Car dans ce dernier cas, il courait vers sa perte.

Il y avait aussi d'autres détails qui le gênaient. S'il s'était agi de New York ou d'une autre ville américaine, Martin serait, à l'heure actuelle, allongé dans un caniveau ensanglanté devant le hall central de l'aéroport. Les Français étaient-ils moins rapides à faire feu en public ? Ou y avait-il une signification plus profonde à cet enlèvement ?

Bolan se pencha en avant.

— Vous ne pouvez pas vous presser ? demanda-t-il au chauffeur. Vite, vite !

Avec la circulation parisienne, le trajet se ferait bien plus rapidement par le métro qui demeurait le mode de locomotion le plus

pratique même pour un étranger et Bolan ne voulait pas perdre une seconde. Si Bolan parvenait assez vite à une station, si les informations du porteur se vérifiaient, alors il était possible que Bolan arrive au bon endroit en temps voulu pour sauver de la mort le pauvre Martin. C'était une fois de plus un pari contre la mort, mais la vie de Bolan semblait être faite de tels paris. Il lui fallait au moins tenter le coup. En fin de compte, c'est bien cette attitude qui différenciait Bolan de ses ennemis. Il n'avait pas encore perdu son respect pour la vie des innocents. Abandonner cette conduite le mettrait dans le même sac que les truands qu'il voulait supprimer et signifierait qu'il aurait perdu sa guerre et que le monde aurait subi une perte de plus.

Nom de Dieu ! il fallait essayer. Il fouilla sa poche et trouva le silencieux de son arme qu'il vissa au bout du canon, puis il vérifia l'ouverture de sa gaine. Le chauffeur s'occupait uniquement de la route et ne prêtait aucune attention à Bolan.

Bolan répéta :

— Vite, vite !

Puis il s'adossa à la banquette et tenta de se souvenir de la topographie de Paris. Il y était venu une fois auparavant, des années plus tôt, lorsqu'il était jeune recrue en Allemagne en permission et il y avait passé deux semaines mémorables.

Aujourd'hui, il revenait en combattant aguerri, fort mécontent d'être repris par son enfer personnel.

S'il devait revoir l'enfer, il le regarderait en face. Il ne permettrait pas à la Mafia de dire que Mack Bolan était passé discrètement en coup de vent.

Il se rendait dans une maison de joie. Si Bolan arrivait à agir, elle serait bientôt en deuil.

CHAPITRE V

Bolan arracha la moustache et les pattes en sortant du métro à Saint-Michel. De nouveau, il se trouvait dans le brouillard épais du petit matin et il s'arrêta sur le boulevard pour s'orienter. Il n'y avait presque personne dans les rues. Il se dirigea vers la rue Saint-Jacques et trouva finalement la rue Galande. Elle était plus déserte que le boulevard, il y pesait un silence lourd et les boutiques de la rue étroite ne donnaient aucun signe de vie. Il y avait des hôtels, des bistrots et quelques caves reconverties en boîtes de nuit.

Bolan y était venu quelques années auparavant, par une soirée de printemps, lorsqu'un GI avec des fonds limités pouvait s'offrir un verre dans une de ces caves et le faire durer toute une soirée en écoutant le meilleur jazz à l'est de New York. Les souvenirs plaisants firent place à la froide réalité lorsque Bolan observa les lieux. Le brouillard semblait porter cette odeur de pourriture humide qui règne partout où l'on a trop vécu pendant trop longtemps. Où l'on était mort si souvent. Après tout, quelle différence y avait-il ? La vie n'était qu'une lente course vers la mort, la putréfaction commençant à l'instant de la conception. Bolan avait décidé depuis fort longtemps que la violence n'était qu'une protestation contre la pourriture inévitable. Là où régnait l'odeur moisie de la mort, la violence sévissait naturellement.

Il frissonna dans le froid et se mit à marcher. Il savait quels signes rechercher à cette heure matinale. Sa main trouva le 32. La petite arme était allongée par le silencieux. Bolan remonta la rue.

Devant, quelque part, une porte s'ouvrit, et un rire de femme se fit entendre dans la brume. Bolan traversa la rue et se dirigea sur le bruit des pas qui s'éloignaient. Une faible lueur le fit hésiter et il entendit encore la voix de la femme qui faisait des adieux dans le brouillard.

Il alluma une cigarette et attendit. Le phénomène se reproduisit avec un gloussement de rire, et une voix d'homme qui parlait à voix basse, puis des pas qui s'éloignaient et la voix qui lançait un adieu féminin plein de promesses.

Bolan avait mis dans le mille. Les signes étaient indiscutables. La maison de joie dégorgeait les clients de la nuit. Cette fois les pas se rapprochèrent de Bolan. Il mit ses mains devant la cigarette et s'appuya contre la devanture d'une boutique. Une forme le dépassa sur le trottoir, un homme qui cherchait son chemin à tâtons. Oui, il avait vu juste. Quelques années auparavant ces maisons étaient légales et avaient contribué à la gaieté et au charme de Paris et, en plus, leur succès en avait interdit l'accès à la Mafia. Une vieille dame avait fait fermer les maisons closes mais elle avait ouvert la porte à la Mafia qui vivait de toutes les interdictions.

Bolan se rapprocha davantage et, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, il put voir le couple dans la lueur de l'entrée. La femme était grande et assez bien faite. Des cheveux noirs, coupés court, arrivaient sur ses oreilles et une espèce de robe d'intérieur était nouée à la taille. Une longue jambe, gainée de nylon, pouvait être aperçue dans le froid matinal. L'homme avait un certain âge, il était élégamment vêtu. Il murmura à la femme :

— A bientôt, Sophie. C'était très bien.

La femme le gratifia du même rire standard et lança :

— Au revoir, Paul. A plus tard.

— Certainement.

L'homme sortit sur le trottoir et s'éloigna de Bolan qui attendit le dernier adieu lancé des marches sur le perron, puis un mouvement rapide le plaça à côté de la femme. Elle se tint immobile, une main sur la porte, l'autre posée sur son ventre, une expression choquée sur le visage.

— Bonjour, Sophie, dit Bolan. Ça va ?

D'après l'expression de son visage, « ça » n'allait pas, justement. Elle alla vers la porte qu'elle essaya de refermer sur Bolan. Il réagit plus vite qu'elle et entra en même temps. La lumière tamisée du brouillard convenait mieux aux traits de Sophie. Une surabondance de rouge et de fards accentuait au lieu d'adoucir un visage marqué par une trop longue pratique du plus vieux des métiers. Cependant, son corps était encore excitant, et Bolan aurait parié qu'une chambre obscure lui aurait prêté le même charme que la brume.

Ils se trouvaient dans une pièce minuscule qui avait sans doute servi de hall à un petit hôtel. Deux canapés et quelques fauteuils

comblaient cet espace. Bolan devinait la suite. Un escalier au fond mènerait vers une salle de réception plus large, plus luxueuse, qui, aux heures de pointe, servirait de salle d'exposition aux pensionnaires des lieux, où l'on pourrait se rafraîchir et échanger des mots osés et danser si le besoin s'en faisait sentir entre les numéros. Une salle de spectacle.

A cette heure du jour cette pièce serait déserte et sinistre, puant l'alcool, le parfum bon marché et la passion dissipée. Lorsqu'un type y passait après la nuit, il devait bien se demander pourquoi il y avait ressenti une telle excitation quelques heures plus tôt.

Derrière le hall il y aurait l'appartement particulier de la patronne ainsi que la ou les chambres de ses petits gigolos favoris. Il y aurait une odeur de pot-au-feu, de parfum tout aussi bon marché et de tabac froid.

Les yeux ronds, Sophie examinait le revolver dans la main de Bolan, s'intéressant tout particulièrement au silencieux.

— C'est chouette un type comme vous à jeun le matin.

— Je cherche Marcel, dit doucement Bolan.

— Non ? C'est vous l'Américain ?

Elle leva la voix et lança :

— Marcel, c'est l'Américain !

La porte au fond du hall s'ouvrit immédiatement, et un homme trapu, d'environ vingt-cinq ans, entra avec un grand sourire accueillant. Lorsqu'il vit Bolan, le sourire devint incertain, puis un second homme entra derrière lui.

Le second personnage jeta un coup d'œil sur Bolan, poussa une exclamation excitée et sortit un pistolet de sa ceinture. Le 32 de Bolan toussa sourdement et le sang gicla entre les yeux du nerveux. Il s'affaissa, mort, son arme glissant sur le parquet avant de s'immobiliser aux pieds de Bolan. Le premier homme replongeait vers la porte. Il accéléra subitement, poussé par le second projectile de Bolan qui avait traversé son crâne, et tomba sur le parquet.

Quant à Sophie, elle contemplait avec terreur la scène, la bouche ouverte et muette. Bolan posa une main sur son épaule.

— Parlez ! dit-il. Qui attendaient-ils ?

Un vague son se fit percevoir lorsqu'elle essaya une seconde fois de parler, la gorge sèche, la langue paralysée.

— Non, non… gémit-elle.

Bolan la relâcha, et elle tomba à genoux. Un bruit le fit retourner et il vit une fille blonde d'environ vingt ans qui descendait l'escalier. Elle s'arrêta pile, confuse, à mi-escalier lorsqu'elle vit l'ampleur du carnage. Elle ne portait qu'un minuscule porte-jarretelles et des bas en résille noirs.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. J'avais bien cru entendre…

— Descendez ! gronda Bolan.

Elle poursuivit son trajet d'un pas hésitant, une vision superbe de parfaites courbes roses, observant Bolan comme s'il était un cobra sur le point d'attaquer, puis elle rejoignit lestement Sophie. Elle leva les yeux sur Bolan.

— Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

Elle avait des intonations d'Anglaise de bonne famille. Bolan se demanda ce qu'elle fabriquait dans un taudis pareil. Il lui dit, en anglais :

— Je n'arrive pas à la faire parler, elle a trop peur. Dites-lui qu'elle a une chance de vivre. Je veux des réponses et rapidement. Vont-ils amener l'Américain ici ? Ils sont combien et quand doivent-ils arriver ?

Un rapide échange en français s'ensuivit entre les deux femmes. Puis la fille blonde dit à Bolan :

— Oui, on devait amener un criminel américain et on devait le tenir ici jusqu'à nouvel ordre. Je ne sais pas combien ils sont, je crois qu'il s'agit d'un seul homme. Vous voulez dire… ah, je vois-ce que vous voulez dire.

Elle se retourna vers la femme plus âgée; une seconde discussion s'ensuivit puis elle s'adressa à Bolan.

— Sept hommes sont allés à l'aéroport dans deux voitures. Elle croit qu'ils ont été retardés par la circulation. Ça fait longtemps qu'ils devraient être de retour.

— Bon, c'est ce que je voulais savoir, annonça Bolan.

En d'autres circonstances, il aurait demandé davantage à la superbe Anglaise blonde mais il fallait encore sacrifier ses propres désirs devant les nécessités de cette guerre pourrie.

— Emmenez-la en haut, dit-il. Restez-y et ne laissez descendre personne.

La fille agita vivement la tête et entraîna Sophie vers l'escalier. La Française commençait à trembler et à pleurer. Bolan espérait que Sophie n'avait pas eu trop de sentiment pour le souteneur abattu. Il les regarda monter et s'efforça de ne pas trop se laisser hypnotiser par la sublime croupe de l'Anglaise. Il éteignit ensuite les lumières, sortit et referma la porte.

La situation n'avait guère changé à l'extérieur. La rue était calme et la brume ne se dissipait pas. Bolan remonta la petite artère de quelques pas, camouflé par l'atmosphère ouatée du matin. Il remarqua qu'on faisait de la lumière à l'étage supérieur de la maison close et imagina les circonstances du réveil inhabituel. Il remplaça les deux balles de son 32 et attendit, pensant vaguement à la blonde. La cigarette était à moitié terminée lorsqu'il perçut le son du moteur d'une voiture et qu'il vit presque tout de suite deux phares que voilait la brume, avançant le long du trottoir. La voiture était suivie d'une seconde.

Les deux véhicules s'arrêtèrent en contrebas de la position de Bolan. Une portière s'ouvrit, des pas retentirent sur le trottoir et les phares s'éteignirent. Une voix nasillarde se fit entendre.

— Dépêchez-vous !

« C'est ça, se dit Bolan. Hâtez-vous, la mort attend. »

Il voyait des formes indéfinies qui se déplaçaient dans la brume, il entendait se refermer des portières et des voix qui murmuraient. Lentement, il se rapprocha de l'entrée de la maison. Une silhouette solitaire vint vers lui. Bolan s'approcha de côté et lui donna un coup derrière l'oreille avec la crosse du 32, puis il attrapa le corps et l'allongea sans bruit sur le ciment.

Trois formes de plus s'approchaient… Enfin ! Celles qu'il attendait, la forme du milieu un peu pliée et molle, traînée par les deux formes extérieures. Le petit 32 éternua deux fois, et les formes latérales tombèrent de côté alors que la silhouette du milieu trébuchait et vacillait jusqu'à Bolan. Il la saisit et chuchota :

— Silence, taisez-vous !

Il mit le bras sous l'homme affaibli et le dirigea le long du trottoir vers la rue Saint-Jacques. Une voix troublée héla derrière eux :

— Armand ?… Henri ?…

Bolan poursuivit son trajet, voulant s'éloigner le plus possible avant qu'on ne comprenne ce qui s'était passé. Il vit les phares de la première voiture se rallumer et entendit des voix animales. L'homme à son côté soufflait, hors d'haleine, et essayait de lui dire quelque chose d'une voix monocorde et pénible. Il n'y avait pourtant guère de temps pour bavarder sur le trottoir. On les poursuivait au pas de course, et la voiture se lançait sur leurs traces.

Bolan poussa sa charge contre un renfoncement de mur, la fit asseoir, puis se tourna vers les poursuivants. Les pas précipités prirent la forme d'un homme qui se jetait sur lui. Il expédia encore une balle silencieuse, et la rapide silhouette trébucha sous l'impact du projectile et termina sa course en glissade.

Il leva légèrement le 32 et tira trois fois sur une cible imaginaire au-dessus des phares à peine visibles de l'automobile, balayant de droite à gauche. L'éclat du pare-brise et la courbe subite des phares annoncèrent son succès; le véhicule traversa la rue et s'écrasa quelques instants plus tard contre un réverbère.

Une voix d'homme s'éleva en un mélange d'italien et de français, puis la même se mit à hurler hystériquement, appelant au secours. Un éclair embrasa soudain la voiture, puis une explosion l'engloutit dans une lueur rouge. Du côté de la maison de passe, on pouvait entendre des pas, des voix excitées; de l'autre côté de la rue, on pouvait voir des flammes et entendre des hurlements. Sur ce fond sonore, Bolan prit le temps de recharger son arme avant de relever son protégé et de le faire remonter la rue aussi rapidement que possible.

Ils atteignirent la rue Saint-Jacques au moment où la rue Galande semblait se peupler subitement de badauds. Bolan s'arrêta au coin pour permettre à Martin de reprendre son souffle. Derrière eux, il percevait des flammes et des gens qui s'agglutinaient autour comme des mauvais génies macabres. S'il y avait une poursuite, Bolan ne pouvait la voir mais on ne pouvait pas distinguer grand-chose de toute façon.

— Ça va ? demanda-t-il à Martin.

— Non, gémit l'autre. Ils… les fumiers. Les doigts cassés… des coups de pied… mes côtes… brûlé…

— Il faut continuer, lui dit Bolan. Vous tiendrez le coup ?

— Oui. C'que vous voulez. Di… Dieu merci. Continuez.

Ils repartirent, longeant la rue Saint-Jacques et se dirigeant vers le boulevard Saint-Michel. Lorsqu'ils furent sur le boulevard, Bolan, qui avait complètement changé d'impression sur le comportement d'un certain Gil Martin, essaya de se situer et de réfléchir à un sanctuaire. Un nom qui sonnait comme une marque de whisky lui vint à l'esprit ainsi qu'une déclaration séduisante : « Je descends toujours à la pension Saint-Germain. »

Bolan ne connaissait pas cet endroit mais se souvenait du quartier où l'on trouvait la plupart des pensions. Pour un type en état c'était une balade de cinq minutes mais lorsqu'on avait été passé à tabac par la Mafia… Il guida Martin jusqu'à la station de métro.

Lorsqu'ils s'apprêtaient à descendre les marches, Martin gémit :

— Pourquoi… courir ? Trouvons… un flic.

— On ne peut pas.

— Pourquoi ?

— Bon, disons plutôt que je ne peux pas. Vous préférez que je vous laisse ici, ou voulez-vous continuer avec moi ?

Ils avaient atteint l'entrée du métro et, grâce à la lumière, Bolan pouvait examiner la victime du kidnapping. Martin avait les bras croisés sur son estomac pour soutenir les doigts brisés. Son visage était tuméfié, un œil était complètement fermé, et sa lèvre supérieure était fendue et ensanglantée. Sous la veste et la chemise, Bolan imaginait d'autres plaies horribles. La Mafia prenait au sérieux les méfaits de Mack Bolan. Sa voix était compatissante lorsqu'il demanda à Martin :

— Alors ? Vous venez avec moi ?

Le comédien observait son bienfaiteur avec un regard de gratitude. Puis l'œil valide s'illumina, et il sembla comprendre. Il agita la tête.

— Je vous suis, Bolan.

Bolan sourit et le soutint pour descendre d'autres marches. Si tout se passait bien, l'acteur se retrouverait bientôt chez une jolie hôtesse de l'air et celle-ci aurait l'occasion de tenir ses promesses ou de la fermer. Elle ferait peut-être une escale exceptionnelle, après tout. Pas Bolan. Même à ce point-là, l'Exécuteur se promettait un séjour diabolique. Il sentait monter en lui la fureur qui précédait

toujours une tuerie de mafiosi, et l'ex-sniper du Viêt-Nam se laissait toujours aller à ce sentiment.

Il n'existait que deux remèdes à cette fièvre particulière : la mort ou le sang de la Mafia; Bolan se contenterait de l'un ou de l'autre.

CHAPITRE VI

Bolan ouvrit vivement la porte et fit entrer sa charge.

— Il nous faut un lit et en vitesse, dit-il à la fille éberluée.

Elle recula dans la pièce avec un petit cri d'alarme et permit à Bolan d'installer le blessé sur le lit.

Elle portait une serviette autour du corps qui n'arrivait pas tout à fait à contenir des seins agressifs et qui s'arrêtait un peu en dessous des hanches. Elle s'était fait un impeccable turban avec une serviette à mains. Elle sortait de sa douche, propre et ravissante, bien plus belle qu'en uniforme d'hôtesse. Elle arrangea l'oreiller et caressa la tête de Martin, puis elle se tourna vers Bolan.

— Ne me dites pas qu'il lui est arrivé un ennui en venant ici pour vous remplacer.

— Vous vous trompez toujours, marmonna Bolan.

Elle passait visiblement de la surprise inquiète à une franche hostilité.

— C'est vous qui faites erreur, je ne me trompe pas du tout. C'est vous, le beau jeune premier, sans vos faux poils, et ce pauvre garçon vous a remplacé une fois de trop. Comment est-ce que ça marche, Mr. Martin ? Vous vous occupez des femmes, et il s'arrange avec les maris ?

Bolan se rendait compte qu'elle était furieuse de ses avances sur l'avion et qu'elle lui faisait savoir qu'elle ne jouait plus. Il lui tendit le passeport de Martin.

— J'ai essayé de vous dire que vous vous trompiez.

Il lui tourna le dos, la laissant regarder la photo du document, et se rendit près du lit.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il à Martin.

— Je vivrai.

Bolan voulait s'en persuader. Il ouvrit doucement la chemise et en écarta prudemment les pans. Le torse du comédien n'était qu'une plaie multicolore avec de gros hématomes.

— Ils ont fait ça avec leurs pieds ? demanda Bolan.

Il palpait en douceur les côtes du comédien qui grimaçait de douleur.

— Oui. Au ventre aussi.

— Ils devaient avoir des semelles en acier.

Bolan défit la ceinture du pantalon, découvrit le bas-ventre, y jeta un rapide coup d'œil, puis secoua la tête et se leva.

— Il va vous falloir un docteur, dit-il au comédien.

— Entièrement d'accord. Oh, mes mains… mon Dieu !

Nancy Walker entra d'un air déterminé avec une serviette humide, elle se mit à nettoyer son visage. Elle se tourna vers Bolan.

— Ne vous inquiétez pas. Je ferai venir un docteur.

— D'accord, répondit Bolan.

Il fit les cent pas dans la chambre, puis revint près du lit et dit à Martin :

— Je vais vous laisser à présent. Euh… inutile de vous le dire mais je… je regrette pour ces bosses.

L'acteur lui fit un clin d'œil avec celui qui n'avait rien.

— Les bosses, je m'en occuperai. Mais faites attention, hein ?

— Ouais.

Bolan mordilla sa lèvre. Il avait des scrupules à laisser le comédien dans cet état. Les mafiosi pouvaient être opiniâtres. Toutefois, la logique dictait que ce garçon puisse se faire soigner. Il laissa tomber sur le lit le portefeuille de Martin.

— Vous aurez besoin de ceci. Elle a votre passeport.

Il se tourna et passa devant Nancy Walker, se dirigeant vers la porte.

— Bolan !

Il s'arrêta et se retourna.

— Oui ?

— Il vaudrait peut-être mieux prendre mon passeport. Vous savez…

— Non, je…

— Ça marcherait, et vous le savez. Les flics français sont déjà dans la merde à cause de moi, ils sont très gênés. Soyez Gil Martin un moment et, moi, je me reposerai. J'en avais besoin, même avant cet incident.

Bolan hésita en y réfléchissant. Martin pensait aux flics. Bolan se préoccupait de la Mafia.

La fille les scrutait tour à tour, avec un joli sourire de compréhension sur le visage. Elle s'adressa à Bolan.

— J'ai entendu ce qu'il vous a dit, et maintenant je comprends. Son idée est valable.

Elle lui lança le passeport.

— Allez, échangez. Donnez-moi le vôtre.

— Prenez tous mes papiers, insista Martin. L'argent aussi, s'il vous en manque. Ou servez-vous des cartes de crédit. Mais ne faites pas de folie, je ne suis pas très riche.

Une chaleur agréable s'emparait du ventre de Bolan. Il avait presque oublié cette sensation. C'était merveilleux, même pendant quelques secondes, de ressentir de l'amitié. Sur ce, il changea de portefeuille et de passeport avec le comédien, remercia la fille d'un regard et partit. Il pensait que cette opération leur vaudrait à chacun une part de danger personnel. Les truands se trouvaient également dans la merde à cause du malentendu à propos de Gil Martin mais il pouvait y en avoir d'autres sur cette fausse piste, et c'était cette considération qui avait pesé dans la décision de Bolan. Si la Mafia poursuivait quelqu'un, il valait mieux que ce soit lui plutôt qu'un pauvre gars d'Hollywood qui ne connaissait pas la signification réelle du mot « tuer ».

Plus il pensait à cet arrangement, plus cela lui plaisait. Que Martin reste à l'ombre, du moins le temps qu'il faudrait pour que l'action se soit déplacée. Lorsque le moment serait venu, Martin pourrait se présenter aux flics, expliquer ce qui s'était passé, reprendre sa place dans le monde et relater cette aventure qui lui ferait de la publicité des mois durant dans tous les journaux.

Quant à la fille, elle se retrouvait avec un acteur connu dans son lit pendant quelques jours, même s'il était un peu cabossé… et qui pouvait dire comment se concluraient leurs relations ?

Bolan descendit de nouveau dans le métro et se dirigea jusqu'aux Champs-Elysées. Sous le nom de Gil Martin, il descendit au *George V,* donna des consignes pour qu'on ne le dérange pas et remit la clé de la consigne de Roissy pour qu'on aille prendre ses valises. Il demanda ensuite une voiture de location qu'on tiendrait à sa disposition dans le garage de l'hôtel, puis il monta dans sa suite

prendre un petit déjeuner, une longue douche et un peu de repos au lit.

Lorsqu'il ferma les yeux, il était à peine neuf heures du matin de ce premier jour en France. Cela semblait déjà être une vie entière.

*

* *

La rage muette faisait vibrer la ligne alors que Tony Lavagni attendait la réponse du propriétaire de *Castle Farms.* Ses doigts s'engourdissaient, et il avait mis l'autre main sur l'appareil lorsque la voix coupante trouva enfin les mots convenables.

— Je croyais t'avoir dit que je voulais qu'on le trouve et qu'on le suive, annonça la voix glaciale. Est-ce que je t'ai dit que je voulais qu'on l'enlève et qu'on le planque quelque part ?

— C'était leur initiative, Mr. Castiglione, plaida humblement Lavagni. Je leur ai dit, à ces cons, comment agir mais il a fallu qu'ils soient ambitieux. Je leur ai dit que ce Bolan n'était pas un type ordinaire mais ils ont voulu l'apprendre par eux-mêmes. Je leur ai dit…

— Je me contrefous de ce que tu leur as dit ! beugla Arnie Farmer. Tu m'écoutes bien cette fois. Emmène ce Judas noir et une équipe… une équipe au complet, tu entends… et tu y vas. Tu fouilles cette ville à fond et tu trouves ce fumier. Ensuite tu me le ramènes en un morceau ! Est-ce que tu trouves tout cela difficile à comprendre, Tony ?

— Non, Mr. Castiglione, j'ai saisi.

— A la bonne heure. Je l'espère pour toi, Tony. Combien de types a-t-il butés là-bas ?

— D'après ce que j'ai compris, six ou sept, plus un de l'équipe personnelle de Monsieur, un gars qui s'appelait Shippy Catano.

— Ah ! Combien de types emmènes-tu, Tony ?

— Je crois que je devrais en prendre au moins une douzaine.

— Espèce de con ! Une douzaine ! Tony, écoute-moi ! Sers-toi de ton cerveau ! Ne me parle pas d'une douzaine de types ! Et puis ramène-toi tout de suite. Viens avec Fat Angelo et Sammy Shiv et je suppose qu'il faudra amener le négro. Une douzaine ! Ecoute-moi, petit con, je veux le prendre ce gars ! Tu comprends ?

— Je comprends, Mr. Castiglione.

— Alors, amène-toi et tout de suite. On va faire un plan, pas par pas, et on va tout faire nous-mêmes. Plus de Français, tu entends ? Ils se battent avec leurs pieds, ils baisent avec leurs gueules et ils réfléchissent sûrement avec leurs couilles. Je ne veux plus avoir affaire à eux. Entendu ?

— Oui, monsieur. C'est entendu.

— Arrive dans une heure.

Lavagni jura à son capo qu'il y serait et raccrocha d'un air sinistre. Il se tourna vers Wils Brown avec un visage rageur.

— Arnie Farmer croit que c'est lui que veut Bolan. Ecoute, Wils, j'en ai jusque-là de ce mec. J'vais te dire où nous en sommes, Wils… c'est moi ou lui. Tu comprends ? Moi ou lui.

— Je t'entends, vieux, répondit le grand Noir avec un sourire. Mais tu ferais mieux de le dire à Bolan.

— Je le lui dirai, Wils. Tu ne m'en crois pas capable ? Ça fait pas si longtemps que ça que je suis derrière un bureau.

Le Noir perdit son sourire en suivant Quick Tony qui quittait la pièce. Il plaignait un peu son patron. Lavagni préférerait se retrouver en face du diable lui-même plutôt que d'affronter Castiglione après un second échec. Ce Bolan ferait bien de se méfier. Un adversaire désespéré pouvait être très dangereux. Wils Brown le savait, il était expert en désespoir.

*

* *

A Paris un rêve se fracassait, un empire, qui n'avait jamais vu le jour, risquait à présent de ne jamais le voir et Thomas, « Monsieur » Rudolfi, était un homme malheureux et désemparé. Ambassadeur de la Mafia en France, servant le monde criminel, Rudolfi était un citoyen américain de quarante-cinq ans dont le métier officiel émit celui d'avocat. Il vivait à Paris depuis le début des années 60 comme conseiller financier de certaines affaires américaines en France.

Rudolfi fréquentait dans les plus hautes sphères de la bonne société française, possédait un château en dehors de Paris où il donnait régulièrement des soirées mondaines ultra-chics et louait un hôtel particulier à deux pas de l'Etoile. Il était le proche de plusieurs éminents personnages de la politique française, appelait divers financiers et industriels par leurs prénoms, et se rendait dans les

salons les plus huppés. Célibataire, son nom avait été lié, à diverses reprises, à des femmes de cinéma, de théâtre ou de la mode. Thomas Rudolfi, le neveu d'un des fondateurs de la Cosa Nostra en Amérique, s'était organisé une vie agréable en France.

Toutefois, mis à part les plaisirs de sa vie privée, sa carrière s'était révélée frustrante. Il n'avait aucune fortune personnelle, pas plus qu'une puissance réelle dans la hiérarchie de la Famille, bien qu'il en manipulât presque tous les intérêts dans cette partie du globe. L'ensemble des opérations de la Mafia dans le monde ressemblait à une monarchie féodale avec de fortes tendances impérialistes et chaque chef féodal, ou *capo,* régnait, indiscuté, sur son territoire. Les territoires « étrangers » avaient été minutieusement sélectionnés et maintenus par certaines Familles américaines qui, pour des raisons de force, tombaient toutes sous la coupe de la *Commissione* ou le conseil des capi. Bien entendu, ce conseil était situé aux Etats-Unis, et son impérialisme était encore plus évident en Europe que sur son propre terrain.

Donc, la Mafia française n'existait pas réellement. Il y avait des truands locaux qui avaient formé leurs propres syndicats et géraient leurs intérêts indépendamment, mais ils ne trouvaient leur cohésion que grâce aux manipulations des familles américaines de la Cosa Nostra. Certaines d'entre elles avaient fourni leurs propres représentants pour surveiller les intérêts français mais quant à la représentation syndicale dans son ensemble, Thomas Rudolfi était l'autorité suprême.

De là venait le rêve d'empire de Rudolfi. En fait, il était littéralement attaché au service diplomatique de la *Commissione,* s'occupant des diverses activités de la Mafia américaine en dehors des régions habituelles d'affaires. Il faisait également office d'intrigant, de payeur, d'arbitre et de conseiller, un point central de contact pour les familles qui géraient des affaires en France et une liaison entre les éléments criminels syndiqués ou non qui opéraient en France. En plus de dix ans, « Monsieur » avait établi des liens et des contacts qui faisaient de lui, en apparence, « Monsieur Mafia » en France.

Son revenu était établi sur certains pourcentages de chiffres d'affaires, établis par la *Commissione.* On lui interdisait formellement

une activité indépendante parce que le conseil des capi avait décidé qu'il pourrait éventuellement y avoir un conflit d'intérêts. En compensation, la *Commissione* octroyait à son ambassadeur criminel des sommes conséquentes pour lui permettre de mieux servir ses maîtres en frayant avec le gratin de la société française.

Cependant, cela ne suffisait pas à Rudolfi. Cet arrangement ne lui permettait aucunement de se réaliser, de se développer, de s'épanouir. Si la justice existait, on le nommerait *capo* de la France. On le lui devait bien ! Au lieu de prendre le chemin des Etats-Unis sans qu'il ne subsiste pour l'homme qui avait tout fait qu'un infime pourcentage, les bénéfices devraient rester en France avec un infime pourcentage pour les Américains. Depuis plusieurs années, ce rêve grandissait dans la tête de Rudolfi qui était convaincu qu'un jour il verrait naître la Famille Rudolfi de France.

A présent, en ce jour très maussade à Paris, Rudolfi était un homme inquiet. L'Arc de triomphe commençait tout juste à se découper dans la brume qui se dissipait et il l'observait pensivement de la fenêtre du bureau de son hôtel particulier. Quelques instants auparavant, il venait de terminer son troisième appel transatlantique du jour, un de ces interminables échanges aux paroles feutrées, au code déprimant, qui le laissaient comme toujours avec un sentiment de vide. Non seulement son rêve, mais le style de sa vie - ainsi que peut-être sa vie elle-même - semblaient dépendre d'événements dont il n’avait pas le contrôle.

Donc, Mack Bolan se trouvait à Paris… et alors ? Bolan était un problème américain. Rudolfi ne devait pas s'intéresser à lui, en tout cas pas financièrement. Il ne devait pas participer à cette poursuite furieuse à travers océans et continents à la suite de ce tueur bon marché, ce fou solitaire qui aurait pu être supprimé depuis des mois si, les branches américaines ne s'étaient pas engluées dans leurs tactiques périmées. Si Bolan signifiait quelque chose en France, cette signification ne pouvait se compter qu'en francs ou en dollars.

Depuis longtemps, Rudolfi se considérait comme Français. Il parlait la langue à la perfection, pensait en français et avait même acquis un accent en anglais et en italien. Sous son regard vigilant, les territoires français s'étaient retranchés pour survivre à une douzaine de Républiques, eh oui, même à une douzaine de

Commissione. Qui était cet Arnesto Castiglione pour suggérer qu'il devait y avoir un renouveau à Paris ? Il serait peut-être plus intelligent de suggérer un changement dans la *Commissione* elle-même.

Comment ce « fermier », avec son armée, peut-il prétendre connaître Paris ? Que pouvait-on attendre d'un *capo* qui n'était pas *capo* et d'une Famille qui n'en était pas une ? Les quartiers généraux parisiens étaient composés de cinq mafiosi… non, plus que quatre. Le pauvre Shippy gisait à la morgue, un amas d'os carbonisés. L'équipe de Rudolfi ! C'était risible ! Pourtant cet Arnesto avait insulté et ridiculisé la minuscule Famille française parce qu'elle n'avait pu accomplir ce que toutes les Familles d'Amérique avaient raté : écraser cette punaise de Bolan.

Il était vrai que la punaise se conduisait en lion mais la France ne l'avait entendu rugir que depuis quelques heures. Comment ce fermier de Virginie pouvait-il se permettre de critiquer l'équipe restreinte en France ?

Rudolfi croyait connaître la réponse à cette question. Il en était sûr. Il savait comment marchaient les méninges de ces *capi* qui avaient été de simples tueurs. Empêcher la France d'acquérir une réelle puissance, c'était de cela qu'il s'agissait. Il fallait que la France continue à dépendre des pourcentages minables des affaires immenses qu'elle traitait. Il fallait qu'elle justifie chaque centime qu'elle dépensait dans le cadre de ses opérations. Que les hommes de Rudolfi perdent leur temps à comptabiliser, qu'ils n'aient pas un instant pour envisager leur empire. On voulait que la France reste pauvre, qu'elle continue à dépendre de la générosité des vampires américains. En revanche, on pouvait bien lui demander de risquer sa vie pour prendre Bolan, le lion américain que l'Amérique entière n'arrivait pas à piéger. Toutefois, il ne fallait pas convoiter la récompense. Il fallait donc se déclarer en faillite et souffrir du ridicule qui s'ensuivrait.

L'ambassadeur de la Mafia soupira et s'éloigna de la fenêtre, mais il refusa d'oublier ou d'abandonner son rêve. Il avait encore l'Arc de triomphe dans les yeux. Voilà qui serait l'idéal de la chasse au lion à Paris. La France triompherait. S'il le fallait, le futur *capo* descendrait dans la rue, arme au poing. La France serait victorieuse.

Que les armées étrangères débarquent, que les grands chasseurs blancs, venus des rues de New York, Chicago et Philadelphie, et même des champs boueux de la Virginie rôdent sur les boulevards parisiens; ils repartiraient tristement, les mains vides. C'était la France qui prendrait le lion, la France qui réclamerait la prime. Qu'on essaye de la lui refuser.

Rudolfi n'était pas démuni de ressources locales. Il pouvait réunir une centaine d'hommes armés en moins d'une heure. Il disposait de personnages politiques. Il ne s'agissait pas ici de faire preuve de puissance. Non. C'était sa trempe qui était en jeu.

Alors Thomas Rudolfi réfléchit avec ses couilles. Il se dirigea vers son bureau, ouvrit le tiroir fermé à clé, saisit son Luger avec les croix gammées dans la crosse, vérifia son chargement et téléphona au garage pour qu'on prépare sa voiture. Le rêve se réaliserait. Il allait grandir. Il allait s'épanouir dans l'engrais du cadavre de Bolan.

CHAPITRE VII

Bolan se réveilla un peu après quinze heures; il reprit une douche, se rasa et demanda un déjeuner léger qu'il prit avec une serviette autour de la taille. On lui avait repassé son costume et plusieurs chemises neuves étaient rangées sur la commode. En prenant son café, il réfléchit à son plan d'action, prit une décision et revêtit d'abord le collant noir qui lui était devenu si habituel. Il réfléchit encore au sujet de son 45 et de la lourde gaine qui le contenait. Il avait entendu parler d'un endroit où il lui serait possible d'obtenir d'autres armes. Il finit par ranger le 45 dans sa mallette. Puis il mit une chemise et son costume, rangea le 32 sous la veste, saisit sa mallette et partit vers le hall.

Le concierge fit demander sa voiture et lui tendit un mot qu'on avait laissé à son intention. « Bienvenu à Paris, mon chéri. Mais pourquoi ne m’as-tu pas téléphoné ? » Une signature : Tessa.

Le concierge souriant lui dit :

— Mademoiselle Tessa Mercier est descendue dans cet hôtel, monsieur. Si vous désirez lui téléphoner…

Il avait déjà la main posée sur l'appareil de la maison.

— Merci, pas la peine, grommela Bolan.

Il sortit et se mit à attendre la voiture en réfléchissant rapidement. Il était évident qu'on connaissait Gil Martin en Europe, donc il n'y avait aucune raison de croire que ce dernier n'aurait pas une foule d'amis à Paris.

Bolan connaissait suffisamment le caractère humain pour être sûr de pouvoir se balader devant la majorité des gens comme Gil Martin, mais avec des personnes qui le connaissaient personnellement, ce serait la catastrophe.

Il lui faudrait donc abandonner aussi rapidement que possible cette couverture. Une journée… il essaierait une journée… et il trouvait que c'était tout de même très risqué.

Il s'agissait d'une petite Simca 1100, merveilleuse par sa neutralité. Il se rendit immédiatement derrière les Grands Boulevards, en passant par l'Opéra, dans les quartiers où florissaient les cinémas érotiques, les sex shops et les restaurants à couscous.

Il passa près de l'immeuble de *l'Humanité,* traversa encore quelques rues, puis gara la voiture dans une petite voie tranquille. Il mit des lunettes noires et quitta son véhicule. Après cinq minutes de marche en demandant plusieurs fois son chemin, il trouva la venelle obscure où les rebelles algériens se réunissaient à Paris avant leur indépendance.

Il entra dans un petit bistrot franco-algérien où l'odeur du couscous planait comme un oiseau de proie et, après quelques mots, on le conduisit jusqu'à la cave où il se trouva en face d'un gros Français au visage de tueur à gages qui lui vendit pour cinq cents dollars comptant un pistolet mitrailleur d'une grande efficacité avec lequel il aurait la possibilité d'expédier vers sa cible quatre cent cinquante balles à la minute. Il prit aussi des munitions, des chargeurs supplémentaires et une mallette de transport.

Bolan était persuadé qu'il aurait pu obtenir cette arme pour la moitié du prix qu'il avait payé s'il avait eu le temps de marchander, mais ce temps lui manquait. Refusant poliment l'offre d'un couscous royal, il prit la nouvelle mallette sous le bras et repartit prendre sa voiture.

Une demi-heure plus tard, il tournait autour de la rue Galande, près de l'emplacement de la première bataille. La rue était plus pittoresque dans la lumière orangée de fin d'après-midi, mais Bolan ne se trouvait pas là en esthète. Il pensait en termes de cartographie, disposition de rues, constructions d'immeubles et plans d'attaque.

Il était fort possible que la maison de la rue Galande ne lui soit plus d'aucune utilité mais c'était un point de départ, le seul qui se soit présenté jusque-là.

Il passa plusieurs fois devant le bordel, puis rangea sa voiture dans la rue Saint-Jacques avant de revenir s'installer dans un café qui se trouvait presque en face de la porte de la maison. Il prit vingt minutes à boire un café et remarqua qu'il n'y avait aucun va-et-vient à cette heure du jour, ce qui lui paraissait parfaitement normal. Ensuite il se dirigea vers un petit hôtel, situé directement en face de la maison close, et prit une chambre au troisième sur la rue. Comme lieu d'observation, c'était idéal. De plus, il pouvait observer de son poste une bonne partie du quartier.

Le directeur de cet hôtel, un homme nerveux d'une cinquantaine d'années, lui expliqua qu'il avait de la chance de trouver une chambre puisque jusqu'à ce matin il affichait « complet » grâce à un groupe de touristes suédois. Un incident dans la rue, on avait tiré des coups de feu, leur avait fait peur et ils étaient tous partis peu après. Mais en fait, le quartier était très calme et ce genre d'événement était extrêmement rare, et Monsieur n'avait rien à craindre, il n'y aurait aucune répétition des activités du matin.

Bolan le remercia et lui dit qu'il n'avait aucune crainte à ce sujet. Il posa quelques questions vagues et apprit qu'aucune des maisons du quartier n'avait fait l'objet de recherches et qu'il s'agissait d'une altercation de truands dans la rue, des gens de passage. Cela confirma pour Bolan le genre de protection dont jouissait Sophie; la police ne l'avait même pas dérangée. Bolan se demanda vaguement de quel niveau lui venait cette protection. Le désintéressement des autorités serait autant à l'avantage de Bolan qu'à celui de l'ennemi.

Dès qu'il fut seul, Bolan ouvrit la mallette, assembla le PM, ajusta la courroie et la fixa, chargea l'arme et la mit sur le lit. Il se déshabilla ensuite jusqu'au collant noir, prit le 45 de sa mallette personnelle et boucla la ceinture à sa taille. Il mit des chargeurs supplémentaires pour le PM dans les poches de cette ceinture. Il essaya la nouvelle arme, et passa la courroie autour de son cou. Trouvant cette position incommode, il réajusta la courroie pour pouvoir porter l'arme sous le bras. C'était mieux. Il retira ensuite son attirail et le mit sur le lit, prit ses chaussures à semelles-crêpe et les rangea près des armes, puis il s'installa devant la fenêtre et se mit à surveiller patiemment.

Il se rendit compte presque immédiatement qu'il n'était pas le seul à s'intéresser aux lieux. Une D.S. avait commencé à patrouiller sous sa fenêtre. Bolan la voyait passer environ toutes les cinq minutes. Venant une fois de droite, une fois de gauche, son trajet suggérait un parcours en huit dans le quartier. Cela ne ressemblait guère aux flics.

Vers dix-sept heures il y eut du nouveau. D'abord un homme seul d'aspect moyen s'approcha de la maison de Sophie, la dépassa d'une dizaine de pas, traversa la rue et disparut. Dans l'entrée de la maison, une lumière s'alluma puis s'éteignit. L'homme réapparut immédiatement sous la fenêtre de Bolan, traversa encore la rue et

entra dans la maison. D'autres avaient certainement suivi son manège, ils commencèrent par groupes de deux ou trois, parfois seuls, à se rapprocher, venant des deux extrémités de la rue. Bolan en vit onze qui entrèrent et remarqua qu'ils étaient tous plutôt jeunes et bien vêtus.

La D.S. poursuivit sa ronde infernale. La nuit tombait et, ici et là, on allumait dans la rue. On entrait dans les bistrots, l'heure de l'apéritif avait sonnée. Par contre, en face, il n'y avait aucune lumière, mis à part l'éclairage tamisé de l'entrée.

Peu avant dix-huit heures, on alluma au premier. Les rideaux n'étaient pas tirés, et Bolan pouvait voir la salle de réception. Un homme apparut un court moment à la fenêtre et tira les rideaux. Quelques instants après, on ouvrit les persiennes au troisième et une jeune femme sortit sur le balcon. Bolan ne la voyait pas très bien dans la pénombre mais ses cheveux étaient défaits et elle semblait encore endormie, s'étirant paresseusement en bâillant. Puis elle rentra et alluma, la lueur tamisée par les voilages. Bolan sourit. Les pensionnaires s'apprêtaient, la journée allait commencer.

Il se passait pourtant quelque chose. Quelques minutes plus tard un jeune homme se présenta devant la porte, monta les marches d'un pas hésitant et sonna. Sophie vint lui ouvrir et une brève conversation s'ensuivit sur le palier avant qu'elle ne referme la porte. Trop tôt ? L'homme resta là un instant, puis se retourna pour fixer l'autre côté de la rue. Même dans la pénombre, Bolan voyait son expression déçue. Le jeune homme s'éloigna d'un pas mécontent, retournant d'où il était venu. Durant l'heure suivante le même numéro se refit deux fois avec des clients différents. La D.S. continuait sa ronde.

Bolan observa, attendit, réfléchit. Il était évident que Sophie n'allait pas recevoir. Pourtant onze hommes étaient entrés chez elle. Une soirée privée ? Non, certainement pas. Tout cela avait une mauvaise odeur… et c'est bien ce que Bolan attendait.

Une seule considération le retenait. Il était possible que les types à l'intérieur soient des flics venus tendre un piège. Il était possible que la Citroën soit une voiture-radio, en contact constant avec ceux de l'intérieur. Pourtant, ces agissements ne ressemblaient pas à

ceux des flics. Ça puait la Mafia, mais Bolan ne voulait pas risquer la vie d'un policier sur une impression instinctive.

L'Exécuteur pouvait attendre. La patience faisait partie de son métier. Il était souvent resté des heures durant dans de hautes herbes avec le Viêt-Cong tout autour. Il avait même patienté une dizaine d'heures dans une rizière, de l'eau jusqu'au menton, attendant l'instant propice pour accomplir sa mission. La chambre d'hôtel de la rue Galande était bien plus confortable qu'une rizière.

Avec la nuit vint l'ambiance du Quartier latin. De petits groupes d'étudiants se déplaçaient de café en café. Des bribes de conversations montaient jusqu'à lui, se mêlant aux sons de jazz ou de rock éloignés. Ici et là, des groupes s'arrêtaient au beau milieu de la rue pour bavarder, et la sempiternelle Citroën continuait à se faufiler à travers toute cette humanité.

A vingt-deux heures, l'autre côté commença à donner des signes de nervosité. La D.S. klaxonna en passant devant la maison mais poursuivit son chemin. Quelques instants plus tard deux hommes sortirent de la maison et s'éloignèrent dans la rue. La voiture refit un passage et s'immobilisa près d'eux. Bolan observait attentivement. Le chauffeur sortit du véhicule et s'étira en faisant quelques pas pendant que les deux hommes discutaient avec la personne assise sur la banquette arrière, puis il remonta, et la voiture repartit.

Les deux personnages venus de la maison traversèrent la rue et sortirent du champ de vision de Bolan. Deux autres réapparurent quelques instants plus tard et, traversant la rue, entrèrent dans la maison. Peu après deux autres sortirent et prirent la direction opposée. Cette fois Bolan remarqua l'échange. Un homme sortit d'une boutique de la rue et un autre traversa. Les quatre hommes se parlèrent un instant, puis les deux hommes se dirigèrent vers la maison alors que les autres reprirent la place des premiers.

Bolan sourit. Voilà qui identifiait assez clairement l'équipe en face. Ils étaient typiquement mafia. Il en était persuadé.

Mack Bolan décida d'agir pendant que les autres se détendaient et se remplaçaient. Il attacha la ceinture avec le 45, passa le PM sous son bras, mit ses chaussures à semelles-crêpe et sortit dans le couloir. Une obscure ampoule près de la cage de l'escalier

fournissait la seule lumière de l'étage. Le son d'une émission de télévision lui parvenait du hall. Il n'y avait pas d'autre bruit.

Dévissant l'ampoule, Bolan attendit que ses yeux se soient habitués à l'obscurité, puis **il** se dirigea au bout du couloir où **il** y avait une échelle basculante qui menait vers le toit. Une espèce de trappe était verrouillée de l'intérieur. Le bois ainsi que le loquet étaient anciens, ce qui lui convenait parfaitement.

Il monta sur le toit et passa quelques instants à se repérer. Tous les immeubles avaient la même hauteur, un détail qu'il avait déjà remarqué lors de sa première reconnaissance. Il n'y avait ni lune ni étoiles. Les seules sources de lumière se trouvaient plus bas, dans la rue. Il se dirigea vers l'arrière de l'immeuble et trouva une échelle de secours rouillée. En dessous, il y avait une petite allée obscure avec des poubelles et une porte ouverte. Il s'arrêta près d'une cheminée et se noircit le visage avec de la suie, puis il longea les toits, se mouvant comme une ombre dans la nuit.

Bolan attendit la D.S., la vit passer, puis dégringola hâtivement l'échelle. Un instant plus tard, il se trouvait du côté opposé de la rue Galande et il grimpait vers les toits des immeubles anciens. La disposition des toits était quelque peu différente avec des inégalités de niveau et parfois un petit parapet de séparation entre les bâtiments.

Il prit son temps pour se repérer et pour vérifier la présence ou l'absence de présence humaine. Il avait fait la moitié du chemin vers son but lorsqu'il vit un homme d'une cinquantaine d'années qui se parlait à lui-même d'une voix essoufflée en pendant son linge dans un coin obscur éclairé par une porte ouverte. Bolan le regarda terminer sa tâche et finalement l'homme partit. Bolan reprit son chemin en se disant qu'il lui faudrait se méfier des fils tendus.

Il se servait de son propre hôtel pour se repérer. Arrivé à cette hauteur, il s'arrêta pour attendre prudemment un moment. Il laissa passer dix minutes. Décidant qu'il se trouvait seul sur le toit, il se mit à l'œuvre. Après quelques efforts restreints, il entendit craquer sourdement la serrure de la trappe. Il la souleva; l'Exécuteur avait découvert une nouvelle voie pour descendre aux enfers.

Passant outre l'échelle basculante, il se laissa légèrement tomber sur le parquet du couloir. Il entendit bouger près de la cage

d'escalier. Immobile, il se colla contre le mur. Un vague rayon lumineux montait des étages inférieurs et il remarqua qu'il y avait six portes à ce niveau et, derrière lui, une fenêtre qui donnait sur la rue. Il régnait un silence absolu à cet étage mais, d'en bas, il entendait des murmures et un peu de musique.

Bolan laissa passer quelques minutes, puis il commença à se rapprocher de l'escalier, centimètre par centimètre, passant lestement devant chaque porte, jusqu'au moment où il aperçut un homme maigre assis sur la dernière marche.

Ce dernier était endormi ou distrait. Bolan bondit comme un fauve, saisissant la gorge d'une main, couvrant la bouche de l'autre, soulevant la sentinelle du sol et la portant dans l'ombre du couloir. Il ne le relâcha que lorsque l'autre fut incapable de pousser un cri.

Il déposa les restes dans un coin obscur et se mit à visiter les chambres de l'étage. Il trouva quelqu'un dans la dernière. Après avoir ouvert et poussé silencieusement la sixième porte, il vit une jeune fille rousse avec des cheveux longs dans le dos qui poudrait le bout de ses seins avec une substance rose. Elle portait un peignoir transparent qu'elle avait largement ouvert pour effectuer son maquillage subtil. Dans le miroir leurs regards se croisèrent, celui de la fille effrayé par ce qu'elle venait de voir.

— Silence ! chuchota Bolan.

Il entra et referma doucement la porte.

Les beaux seins disparurent sous le peignoir et la fille se tourna vers lui avec des yeux écarquillés.

— Savez-vous qui je suis ?

Elle secoua la tête, puis murmura

— Peut-être.

Bolan lui montra le PM.

— Je ne suis pas venu pour des femmes. Ce sont les types que je veux, vous comprenez ?

La fille acquiesça et voulut dire quelque chose. Mais les mots ne venaient pas. Elle avala et mit une main près de son visage.

— Vous êtes l'Américain ? chuchota-t-elle.

— Peut-être. Le principal c'est que je ne tiens pas à ce que les filles soient blessées.

Elle agita la tête, mais son regard était incrédule.

— Je voudrais que vous fassiez monter toutes les filles. Vous le pourrez ?

Elle le regarda avec des yeux ronds.

— Vous voulez que je descende…

Bolan n'était pas persuadé de son efficacité. Il la saisit par la main et la fit lever.

— L'Anglaise, la blonde, vous la connaissez ? Faites-la venir.

La fille agita la tête.

— Ah, oui, Judy Jones. Je vais la chercher.

Bolan lui fit signe d'y aller silencieusement. Il avait la main posée sur le 45, et elle sembla comprendre. Il se dirigea jusqu'à la porte, l'ouvrit, jeta un coup d'œil dans le couloir et fit signe à la fille de le suivre. Ils partirent jusqu'à l'escalier. Bolan se tint près de la rampe, l'automatique à la main, et envoya seule la fille.

Bien sûr, il risquait gros. Mais il en avait l'habitude. En revanche, il n'avait pas pour habitude de mêler une bande de filles, même des prostituées, aux petites fêtes dont il était coutumier. Il se tint nerveusement près de la rampe, le cran de sûreté enlevé et le doigt effleurant la détente. Il y eut un bruit, puis du mouvement au bas de l'escalier.

Il se remit dans l'ombre et passa l'attente la plus exténuante de la soirée.

CHAPITRE VIII

« Monsieur » Rudolfi était assis à l'arrière de la Citroën, son visage tendu en un masque implacable. Vito Bertolucci, son puissant bras droit, était assis à ses côtés. Devant, au volant, il y avait un natif de Philadelphie, Charley « Roller » Guevici, qui se plaignait d'étourdissements.

— Ferme-la, Roller, marmonna Rudolfi.

Il ouvrit le petit bar installé dans l'accoudoir et se versa un cognac sans se préoccuper des besoins de ses compagnons. Il avait la migraine et des fourmis dans les fesses. Depuis quelques heures il se demandait s'il avait eu raison de tendre ce piège. Bolan était trop malin pour revenir sur les lieux de son méfait; il ne pousserait pas à bout la chance qui lui avait souri jusqu'alors. Alors, où fallait-il commencer ? Pourtant si Bolan avait de mauvaises intentions envers l'opération parisienne, ne se servirait-il pas de son point de départ pour étendre ses activités ?

Rudolfi huma le cognac en tiraillant le lobe de son oreille, puis il se tourna vers Bertolucci.

— Essaie de contacter la maison de nouveau, Vito.

Bertolucci grogna et se saisit du téléphone et composa le numéro. Il attendit en regardant son patron d'un œil sombre. On décrocha enfin.

— Gisèle ? Vito. Du neuf ?

Il écouta un moment, puis s'adressa à Rudolfi.

— On a des invités. Lavagni et son équipe. Qu'est-ce que je lui dis ?

— De saouler Lavagni et son équipe.

— Sois sérieux, Tom.

Rudolfi soupira.

— Dis à Gisèle de les emmener au château. De leur faire le numéro du grand luxe. Elle comprendra.

Il jeta un regard sur sa montre.

— Dis-lui qu'on y sera aux environs de minuit. Peut-être avec le gros lot.

Bertolucci acquiesça et fit part des instructions, puis il raccrocha et s'adossa avec un long soupir. Il alluma une cigarette et se remit à surveiller par la fenêtre. On tournait toujours et il se demandait bien quand cela se terminerait. Il jeta un coup d'œil sur son patron et lui dit :

— Faut que je pisse.

Rudolfi termina son cognac avant de répondre. Il donna un coup de pied dans le dossier du conducteur.

— Le café de la rue Saint-Jacques, Roller. On a tous besoin de se rafraîchir.

Les yeux de Guevici étaient reconnaissants dans le rétroviseur.

— Ouais, cette ronde commence à me donner mal au cœur, Tom. Et encore, si on accomplissait quelque chose…

— Ferme-la, Roller.

Rudolfi détestait que les autres formulent à voix haute ses propres craintes. Bolan viendrait. Il le savait. Le lion ne pourrait s'empêcher de rugir.

— Non, fais le tour, dit-il en changeant subitement d'avis. Arrête-toi devant chez Céleste. On y boira un verre.

Guevici lui lança un regard ravi.

— J'pourrais peut-être changer de place avec Julio pour un moment.

Rudolfi fit une grimace de dégoût.

— Comment pourrais-tu changer de place avec Julio quand tu n'as jamais pris la peine d'apprendre le français, Roller ? Les seules choses que tu saches dire sont « déshabillez-vous » et « étendez-vous ».

— Eh ben, justement. Ça me suffirait là-dedans, non, Tom ?

— Décris plutôt Bolan, ordonna calmement Rudolfi.

— Fumier ! cracha froidement Guevici.

— Alors, pense plutôt à ça, tu veux ? Il y a un autre mot pour le décrire aussi. La mort. Et souvenez-vous tous les deux que la mort a deux visages. Une lorsqu'elle vient, une autre lorsqu'elle repart. L'essentiel est de ne pas voir la seconde quand elle repart, hein, Vito ?

— J'aimerais bien le regarder, ce fumier, Tom, gronda Bertolucci. Tu verrais bien par où passe la mort.

La voiture ralentissait et se rangeait devant la maison close.

— Je donnerais volontiers dix mille francs pour cela, Vito, annonça Rudolfi en soupirant.

*

* *

Une silhouette blonde montait l'escalier et vint s'immobiliser dans l'ombre. Elle eut la respiration coupée en voyant la forme noire se détacher de l'obscurité et lui poser la main sur le bras.

— C'est pas vrai ! chuchota-t-elle. Mon Dieu ! c'est réellement vous ! Mais c'est de la folie…

Bolan lui mit un doigt sur les lèvres.

— Taisez-vous. Emmenez-moi quelque part où nous puissions parler.

Il la distinguait mal mais il entendait le souffle haletant de la fille, sentait sa chaleur et l'odeur agréable de son parfum. Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce corps sublime tel qu'il l'avait aperçu lors de son premier passage. Il la suivit le long du couloir jusqu'à une chambre peu éclairée. Il referma la porte et elle s'assit sur le lit, tournée vers lui pour l'observer avec un regard craintif et charmeur. Elle portait des pyjamas transparents et des ballerines en velours, ce qui laissait très peu de place à l'imagination. Bolan réussit à détourner son regard.

— Vous savez pourquoi je suis venu ?

Elle avait les lèvres engourdies.

— Oui, mais c'est de la folie furieuse. Ils sont une douzaine en bas, armés jusqu'aux dents.

— Ne vous en faites pas pour cela. Je voudrais que vous alliez chercher les filles avant le feu d'artifice.

— Mais comment ?

— Que font-elles en ce moment ?

— Elles bavardent, c'est tout. Julio ne permet aucune activité dans les chambres, ni de boire ni rien.

— Qui est Julio ?

— Leur chef, je suppose. Un grand type d'environ trente-cinq ou quarante ans, vulgaire et violent. C'est lui qui donne des ordres. Sophie en est terrifiée. Son mari, Marcel, était…

— Marcel était son mari ?

— Pas vraiment mais ils s'entendaient bien.
— Vous alliez dire ?
— Marcel était le messager. Pour les paiements, je veux dire. Il était impliqué dans d'autres affaires aussi.
— Sophie achète sa protection ?
— Evidemment. Sinon elle ne tiendrait pas une seule nuit.
— Que dit-elle de cette invasion ?
— Vous parlez de celle de ce soir ? Elle est furieuse. Elle est aussi furieuse après vous, Mr. Bolan.
— Je vois que vous avez appris mon nom.
— Bien sûr. On n'entend rien d'autre depuis des heures.
— Bon, dites-moi où ils se trouvent en bas. Combien sont-ils au premier ?
— Huit. Y'en a encore trois ou quatre au rez-de-chaussée. Et puis il y en a encore dans la rue, j'en suis certaine.
— Et les filles ?
— Toutes en dessous, dans la salle de réception.
— OK, très bien.
Bolan s'était mis à réfléchir. La fille lui demanda :
— Comment êtes-vous entré ?
— Par le chemin que vous allez toutes emprunter pour sortir. Le toit. Allez chercher les filles, en silence. Leurs vies dépendent de vous. Je vous donne deux minutes pour les faire monter, enfiler des vêtements chauds et sortir sur le toit.
Il regarda sa montre.
— Je passe à l'attaque à exactement vingt-deux heures trente. Il faut que vous soyez parties à cette heure-là.
La fille commençait à trembler un peu. Elle se dirigea vers la porte et demanda :
— Et Sophie ?
— A quel propos ?
— Elle vous déteste. Je ne vous garantis pas sa réaction lorsqu'elle saura que vous êtes là.
— Elle me déteste suffisamment pour mourir ?
— Je ne pense pas.
— Faites-lui comprendre que c'est le seul choix qu'elle puisse faire. Vous savez comment vous allez les faire monter ?

— Je trouverai quelque chose.

— J'ai une idée. Les types en bas doivent s'ennuyer comme des rats morts. Annoncez une distraction. Dites que vous voulez faire monter les filles pour organiser le spectacle. Quelque chose de marrant. Un strip-tease ou autre chose, je ne sais, moi… Vous y arriverez ?

Elle agita vigoureusement la tête.

— Oui, cela me paraît être une bonne idée.

La main sur la poignée de la porte, elle se retourna pour lui chuchoter :

— Mr. Bolan, ce serait un tel gâchis si…

Elle le fixa un instant sans terminer sa phrase, puis quitta la pièce et descendit le couloir.

Bolan la suivit jusqu'à l'escalier et reprit sa place dans l'ombre. Quelques instants après, il entendit des bribes de conversation animée. La petite rouquine fut la première à monter. Elle se faufila près de Bolan, murmura « Merci » et s'éloigna rapidement dans le couloir. Apparemment elle avait renseigné les autres lorsque Bolan parlait à l'Anglaise. Elles grimpaient toutes à présent, en riant doucement, un peu hystériques et passaient devant Bolan en murmurant des remerciements.

Bolan les avait comptées au passage et, lors que Judy monta accompagnée par Sophie, il leur dit calmement :

— Avec vous deux, ça fait dix. C'est tout ?

— Oui, fit la blonde. Donnez-nous une minute pour mettre nos manteaux.

Sophie lui jeta un regard venimeux et passa. C'était une des choses que Bolan détestait dans son « métier ». Il se demanda rapidement combien de veuves affligées il avait laissées dans son sillage meurtrier, mais rejeta aussitôt cette pensée morbide pour se préparer à la tâche.

L'escalier basculant grinçait. Emmitouflées dans leurs manteaux, les filles quittaient rapidement les lieux en silence. Sauf l'une d'elles. Sophie se tenait au pied de l'escalier en fixant Bolan.

« Elle pense que je vais me faire descendre, pensa Bolan. Elle y tient. »

L'heure était venue. Il défit le cran de sûreté du PM, actionna le levier et descendit rapidement à pas légers l'escalier.

Trois hommes qui se détendaient sur un canapé de l'autre côté de la pièce reçurent ses premières balles, la giclée les clouant aux coussins moelleux, les yeux hagards.

Deux types, près de la fenêtre, prirent la seconde giclée, l'un d'eux s'effondrant dans un coin tête première, l'autre passant par la fenêtre dans un fracas de vitres brisées.

La danse macabre de Bolan se poursuivit sans embûches. Un Français barbu tirait si frénétiquement sur le pistolet qu'il avait dans la ceinture qu'il finit par appuyer sur la détente et prit sa balle dans le ventre. Bolan lui en expédia encore deux pour faire bonne mesure et continua.

Deux hommes près de l'escalier s'activaient, pistolet en main, tâchant vainement d'atteindre leur adversaire. Bolan les balaya de droite à gauche, puis de gauche à droite. Il dut s'effacer pour laisser choir leurs corps. Il engageait déjà un second chargeur et enjambait leurs cadavres pour descendre l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée.

Il ne s'était passé que quelques secondes depuis les premiers coups de feu. Deux truands essayaient de franchir la porte en même temps. L'un d'eux avait quand même réussi à passer la main et visait Bolan lorsque celui-ci les arrosa copieusement.

Des silhouettes passaient comme des éclairs devant la porte ouverte et une voix d'homme cria :

— Julio ! Julio !

Bolan dessina un huit dans l'ouverture de la porte et se tourna pour faire face à la rue. Un homme de petite taille, au visage de loup italien, se trouvait sur le pas de la porte, le revolver pointé, et tirait sur Bolan qui se déplaçait sans cesse, les projectiles déchiquetant le mur autour de lui. Une voix éraillée s'écria à l'extérieur :

— Roller ! Baisse-toi, Roller !

Bolan fit baisser et même basculer Roller avec une série de balles au visage qui expédièrent le petit Italo-Américain sur le trottoir. Un projectile frôla les cheveux de Bolan lorsqu'il se tourna vers l'emplacement de la voix éraillée et lorsqu'il s'apprêtait à répliquer, il reconnut le grand type au 45 bruyant. C'était Vito Bertolucci, un ancien sbire de la bande Capone, qui avait récemment quitté les

milieux américains de la Mafia. Bolan rendit cette absence définitive avec un tir groupé près du cœur. Vito s'effondra sans un mot, mort avant même d'être tombé.

L'Exécuteur sortit brièvement et envoya une giclée en l'air pour décourager des attaquants éventuels mais voulant éviter de tirer au hasard dans la rue. Puis il se dirigea vers une autre porte et entra dans les appartements privés de Sophie.

Un homme élégant était assis par terre et le fixait. Il montra un beau Luger d'une main ensanglantée et murmura :

— Bolan.

— C'est ça.

Un second homme était couché sur le ventre, le souffle court et la gorge pleine de sang.

— J'ai l'impression qu'il ne reste que nous, annonça Bolan.

Le Luger tomba au sol et l'homme lui dit d'une voix éteinte :

— Je me rends.

— C'est gentil.

Bolan ne pouvait s'empêcher d'être frappé par le ridicule de cette situation. De toute sa carrière, il n'avait jamais entendu ces mots.

— Ecoutez, je suis un homme d'affaires, pas un tueur à gages.

— Vous allez y passer quand même.

Bolan s'avança dans la pièce et appuya le canon du PM contre le visage de l'homme. Il était brûlant. La peau grésilla mais l'homme ne bougea pas d'un poil.

— Ne me tuez pas, Bolan. On fait un marché, je suis un homme d'affaires. On traite.

— OK, traitez. Mais faites vite.

— Vous n'avez rien à gagner à Paris. Il ne se passe rien ici, Bolan. Ça se passe au sud, sur la Côte… à Marseille, à Nice. Les vraies activités se trouvent là-bas. Pas à Paris.

— Qui êtes-vous ? demanda Bolan avec curiosité.

— Je suis Tom Rudolfi. Vous ne connaissez pas ce nom ? Je suis l'ambassadeur en France, Bolan.

— Bien sûr, fit Bolan. Mais je n'ai pas encore entendu de proposition, Rudolfi. Vous avez dix secondes, ensuite je me tire.

— Des noms, Bolan, je vous les donne. Aumond, Deschamps, Silvaterri. Les trois grands, Bolan. Partez sur la Côte.

— Ouais.

Bolan frappa Rudolfi à la tête avec le canon du PM. Il s'affaissa. Bolan l'observa un instant, fit une grimace et sortit. Un type entrait, venant de la rue, et Bolan le vit. Il se rejeta en arrière. Bolan fit une grimace et expédia une petite giclée qui déchiqueta une partie de la porte, puis il se lança dans l'escalier.

Il regarda rapidement sa montre en traversant la pièce pleine de cadavres. Son temps d'action avait été brillant; deux minutes à peine s'étaient passées depuis la première balle.

Sophie se trouvait en haut de l'escalier au troisième. Elle était figée. Bolan s'immobilisa près d'elle et murmura :

— Je suis navré, Sophie.

Elle lui cracha au visage. Bolan sortit sur le toit. Il n'y avait que la blonde Anglaise qui l'attendait.

— Je n'y crois pas ! s'écria-t-elle.

— Moi, si, répondit Bolan, se mettant à filer par les toits.

Elle le suivait rapidement. Il la regarda.

— Mais que faites-vous ?

— Vous ne pensez quand même pas que je vais retourner dans cette morgue, non ?

— Où sont les autres ?

— Je ne sais pas. Elles ont… disparu.

— Vous avez décidé de m'accompagner alors ?

— Eh bien, je ne sais pas où aller. La police…

— Oui, y a toujours ce problème, n'est-ce pas ?

Bolan ralentit et la fit passer autour de l'emplacement de fil à sécher le linge. Derrière eux, sur les toits, une silhouette, puis une autre sortirent de chez Sophie. La poursuite commençait. Bolan prit la fille par le bras et repartit. Le bruit curieux des sirènes de police française retentissait de toutes parts. Ils arrivèrent près de l'échelle en acier à l'extrémité du bâtiment.

Descendez, rapidement, lui dit Bolan.

— Je… je ne sais pas si…

Ils entendaient le bruit de pas, traversant rapidement le toit. Bolan perçut un bruit sourd, suivi d'un gargouillis qui ne pouvait signifier autre chose qu'un cou à la hauteur du fil pour le linge. Quelqu'un jurait avec fureur à voix basse dans l'obscurité.

La fille lui tenait la main, terrifiée.

— Si vous partez avec moi, Judy, il faut y aller, lui dit Bolan. Les lions sont lâchés.

Elle passa une jambe par-dessus le parapet et commença à descendre, les yeux fixés sur Bolan, hagards, effrayés. Il la suivit de près.

Jusque-là, il avait remporté une immense victoire. Il avait anéanti la forteresse de la Mafia et s'en était tiré, ayant descendu une vingtaine d'hommes et glané des renseignements intéressants. De plus, pour la première fois de sa vie, il emportait un bien agréable butin.

A présent, s'il arrivait à traverser cette minuscule étendue de territoire hostile, il pourrait peut-être, après tout, passer un moment de détente à Paris. Cependant, l'Exécuteur n'y comptait pas, car il avait appris qu'il fallait vivre la seconde présente sans compter sur la prochaine.

CHAPITRE IX

Bolan se tenait près de la fenêtre et observait l'activité de la rue. La fille était assise sur le lit, les genoux sous le menton. Elle avait retrouvé son souffle et respirait calmement.

— C'est un cauchemar, dit-elle.

— Ma vie ressemble à un cauchemar, alors, répondit Bolan sans se retourner.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules en fixant la rue.

— La police est efficace en France, non ? Ils vont bientôt monter. Je vais être obligé de vous demander de vous déshabiller. Il faudra être convaincants.

— Oui, certainement. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi vous sentez-vous obligé de mener cette vie ?

La rue était pleine de policiers. Elle était barrée à chaque extrémité, et les nombreuses voitures qui s'y trouvaient bloquées formaient un interminable embouteillage. Bolan voyait des policiers en uniforme en bas se déplacer énergiquement. Il était enchanté de ce sanctuaire précaire qu'il avait trouvé au-dessus de la mêlée. Il savait qu'il n'aurait pas pu s'éloigner de plus de deux cents mètres des lieux dans ce capharnaüm.

Il quitta la fenêtre et se tourna vers la fille. Elle retirait sa veste de pyjama.

— Je ne connais aucune autre vie, lui dit-il. C'est comme lorsqu'on se bat avec les Viets. Il n'y a pas de véritable raison pour continuer mais il n'y a aucun moyen de s'arrêter et de rester en vie.

— Vous n'étiez pas obligé de revenir, persista-t-elle doucement.

Elle se laissa tomber sur le dos et lui tendit les jambes.

— Tirez, voulez-vous.

Il tira à lui le bas du pyjama et regarda fixement le corps nu étendu devant lui.

— Vous êtes très belle, dit-il.

— Merci.

Il s'éloigna du lit et retira le collant noir, le plia rapidement et le rangea dans la mallette avec les armes, puis il ferma à clé la petite

valise et la mit dans le placard. Lorsqu'il se tourna de nouveau vers la fille, elle le regardait d'un air interrogateur.

Elle rejeta les couvertures pour lui ouvrir le lit.

— Vous êtes très beau, vous-même.

Bolan se tenait près du lit et il la fit lever et la prit dans ses bras.

— Je vous ai prévenue qu'il faudra être convaincants.

— Sans problème, murmura-t-elle en l'embrassant avec beaucoup de conviction.

Ils tombèrent tous deux sur le lit. La fille libéra un bras et tira sur eux un drap. Elle murmura des mots confus et se colla contre lui.

Bolan s'éloigna un peu et lui dit :

— Pas si convaincant que ça.

— Alors, vous feriez bien de trouver un sujet de conversation, le prévint-elle.

— Quel enfer !

— Je suppose que vous vous demandez ce que je faisais là-dedans. Mes… mes activités.

— Ça ne me regarde pas, dit-il.

— Je suis écrivain.

— Félicitations. Vous faites des recherches directes, hein ?

— Pas vraiment. Disons plutôt que je vis directement. Après des années et des années d'études, j'ai compris que je savais très bien dire les choses mais que je ne savais pas quoi dire.

— Ouais, je vois.

Il prit la main qui s'était égarée sur sa hanche et la garda dans la sienne. C'était la conversation la plus invraisemblable de sa vie incertaine.

— Vous n'en croyez pas un mot, n'est-ce pas ?

— Quelle importance ?

— Cela en a pour moi. Je ne suis pas venue à Paris pour… pour cela. Je veux dire… la prostitution. Je suis venue pour goûter la vie…

— Ça a bon goût ?

— C'est horrible. Et par la même occasion, c'est merveilleux. Mais il faut me comprendre. La prostitution à Paris… c'est… enfin beaucoup de filles augmentent leur revenu de cette manière. Mais

c'est dangereux pour celles qui ne sont pas professionnelles… de plusieurs manières, la police ne constitue qu'un risque minime.

— Et Sophie vous a offert sa protection ?

— Oui. Je suis une extra… Et puis, la barbe ! Que vous soyez d'accord ou non, c'est la façon la plus logique de ne pas crever de faim à Paris. Au moins je suis libre d'aller et venir : Personne ne m'entretient, je ne dois rien à personne.

Bolan lui sourit.

— Dites, je ne suis pas un juge.

— Oui, c'est vrai cela.

— Un jour, lui dit-il, vous écrirez les *Mémoires de Judy J.,* non ?

— Oui, et je gagnerai un maximum.

— Vous ne vous appelez pas vraiment Jones, n'est-ce pas ?

— Non.

Il sourit davantage.

— Nom de plume ?

— Non, fit-elle en commençant à rire. Nom de plumard.

Bolan allait dire quelque chose dans ce ton léger lorsqu'il s'arrêta, les yeux braqués vers la porte. Il chuchota :

— Bon, ça y est !

La fille n'avait rien entendu mais quelques instants plus tard on frappa à la porte, et la voix du directeur se fit entendre :

— Monsieur Martin ?

Bolan compta jusqu'à cinq et rugit d'une voix odieuse :

— Hé ! Y'a marqué NE PAS DÉRANGER ! Vous ne savez pas lire vos propres écriteaux ?

— Je suis navré, monsieur. La police désire entrer.

— Nom de Dieu ! Vous m'avez pourtant assuré qu'il était tranquille, votre hôtel !

— Monsieur… Je vous en prie, C'est la police…

— Allez vous faire foutre ! hurla Bolan.

Une clé tourna dans la serrure, et la porte s'ouvrit; Bolan se leva agressivement sur le lit. La fille s'accouda et tira le drap sur ses épaules. Du couloir, le directeur bredouilla :

— Mille excuses, monsieur Martin…

Un flic en civil entra, suivi d'un second. Ils jetèrent un coup d'œil circulaire qui effleura à peine le couple sur le lit.

Penaud, le directeur entra, expliquant :

— Il y a encore eu des coups de feu, monsieur. La police voudrait vous poser quelques questions.

— Vous allez me faire le plaisir de leur demander de sortir d'ici… Je vais me plaindre au consul des Etats-Unis !

L'un des inspecteurs s'était rapproché de la fenêtre. L'autre se tenait inconfortablement près de la porte, jetant des regards furtifs sur la fille. Celui qui se trouvait près de la fenêtre se retourna.

— Passeport, s'il vous plaît ?

— Et si ça ne me plaît pas ? fit Bolan désagréablement.

— Passeport !

Bolan s'adressa au directeur :

— Dans la poche intérieure de ma veste dans le… Oh, je le ferai moi-même.

Il rejeta les couvertures et posa les pieds par terre.

L'inspecteur lui fit immédiatement signe de ne pas se déranger.

— Restez où vous êtes, monsieur, le passeport n'a aucune importance en définitive. Nous regrettons d'avoir à vous déranger, monsieur. Et, madame. Quelques questions et nous vous laisserons.

— Très bien, fit Bolan.

— Bien entendu, vous avez entendu des coups de feu ?

— Nous avons entendu *quelque chose.* Le temps que je me lève, c'était terminé. Nous… euh… nous n'étions pas vraiment très intéressés… je suis certain que vous me comprenez.

Les lèvres de l'inspecteur esquissèrent un vague sourire.

— Je comprends. Donc, vous n’avez rien vu ?

Bolan jeta un regard sur la fille.

— Inspecteur, fit-il d'une voix faussement confidentielle. Si King Kong lui-même avait frappé à la fenêtre, je ne l'aurais pas remarqué.

Le moment critique était passé. On leur posa encore quelques questions, le temps de battre gracieusement en retraite, puis les policiers partirent.

La porte se ferma, et la fille poussa un grand soupir.

— Ils ne m'ont pas adressé la parole une seule fois, chuchota-t-elle.

— Des flics de la Criminelle, expliqua Bolan. Ils sont assez simples à comprendre. S'ils ne voient pas le mal, ils n'ont pas à s'en

occuper. Ils ne voulaient pas tremper dans une affaire qui concerne la Brigade mondaine. C'est pour cela qu'il n'a pas voulu voir mon passeport. Il savait que le directeur l'avait déjà fait. Et il lui aurait fallu demander le vôtre par la même occasion, et il aurait pu voir une chose qui lui aurait déplu.

— Vous vous en êtes tiré à merveille, dit-elle.

— Merci, mais il n'y avait pas d'autre moyen.

— Vous vous tirez bien de tout ce que vous entreprenez, n'est-ce pas ?

— Je fais de mon mieux.

— Comment allez-vous vous en tirer maintenant ?

— Maintenant ?

— Eh bien, nous sommes là, non ?

Effectivement. Bolan la prit dans ses bras. Son corps était tiède, ferme et consentant. Elle remuait doucement contre lui. Très vite, il eut envie d'elle. Ravie, elle se laissa clouer contre le lit branlant, les genoux relevés, haletante, criant sous les coups de boutoir de Mack Bolan.

Ils crièrent ensemble. Puis Bolan retomba près d'elle, les nerfs dénoués d'un coup, le sang battant aux tempes. Judy murmura, les yeux mi-clos :

— Décidément, tu te tires bien de tout ce que tu entreprends.

— C'est facile lorsqu'on s'occupe de quelque chose de très beau.

— Mack… ne te détruis pas pour une guerre de fous.

Il sourit, se leva et commença à s'habiller.

— Il ne s'agit pas de fous, Judy. Plus tôt, tu as parlé de goûter à la vie. Ecoute… Je ne connais rien aux femmes… mais un homme ne commence pas à vivre avant d'avoir trouvé une raison pour mourir.

— Je… je suppose que j'arrive à comprendre cela. Et je crois que… que je suis prête à affronter les pages blanches de mon livre.

Il lui sourit, les dents étincelant dans la semi-obscurité.

— Et ça ne sera pas les *Confessions de Judy J.* non plus, dit-elle

— J'en suis ravi.

Il mit ses valises près de la porte et revint s'agenouiller près du lit. Il l'embrassa légèrement sur les lèvres.

Puis il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, ramassa ses valises, et dit :

— Au revoir, Judy.

— Ne dis pas ça. A tout à l'heure.

— J'aimerais bien, dit-il.

— Moi aussi, chuchota la fille blonde.

Il sortit, descendit l'escalier et se retrouva dans la rue. Il était un peu plus de deux heures. La rue était déserte. Il partit sans être interpellé, monta dans sa voiture et se dirigea vers les Champs-Elysées.

Bien sûr, il était en vie. Un homme qui passe son temps à fuir devant la mort est bien plus conscient de la fragilité de l'existence. Il ne comprenait rien à la logique paradoxale qui avait mené une jeune Anglaise raffinée à travailler dans un bordel parisien, mais il savait qu'il avait commis une faute qui lui serait peut-être fatale, une erreur commise dans cette morgue, comme l'avait appelée Judy.

Il avait laissé un survivant. Il avait humilié cet homme et l'avait obligé à implorer pour garder la vie sauve, puis il avait confirmé cette honte en partant et le laissant en vie. Il n'y avait aucun homme avec assez de tripes pour survivre dans les milieux de la Mafia avec cette plaie qui le rongeait. Il faudrait que ce Rudolfi justifie son existence à présent. Rudolfi devrait tuer Bolan car il ne pourrait plus se supporter. Ainsi naissaient les guerres saintes, et Bolan le savait. Rudolfi tuerait Bolan ou perdrait le droit à la vie. Il deviendrait un ennemi dangereux.

Cependant, il ne comprenait qu'à moitié l'Anglaise. Chercher à se trouver dans un bordel en France ! Il essaya de déceler une analogie entre sa quête et la sienne, mais abandonna rapidement cet inutile exercice mental. Franchement, il ne comprenait pas l'esprit féminin. Les femmes vivaient pour des raisons différentes. Elles construisaient toujours, elles civilisaient. Même au sein d'une maison close, leur travail était une affirmation positive de la vie, consciente ou non.

Bolan aussi affirmait la vie… mais paradoxalement. L'affirmation suprême, la confirmation, serait sa propre mort… et elle l'attendait au coin de chaque rue.

Il soupira avec lassitude et essaya de ne plus penser aux idées que lui avait données Judy Jones. Il lança la petite voiture sur les quais, traversa le pont de la Concorde, fit le tour de l'Obélisque et se retrouva sur les Champs-Elysées.

Le ciel était clair, il n'y avait presque pas d'autres voitures, et il prit un plaisir extrême à rouler dans un Paris désert. Ce fut enfin à regret qu'il s'arrêta devant l'hôtel *George V.*

Il confia la voiture à un gardien endormi et prit l'ascenseur. Il entra dans la chambre, alluma… et s'immobilisa, stupéfait.

La fille qui se trouvait dans son lit ne portait rien. Ce qu'il voyait était superbe et il imaginait facilement ce qu'il ne pouvait voir. Elle se redressa brusquement en lui tendant les bras, les yeux encore inaccoutumés à la lumière.

— Gilbert, fit-elle d'une voix de reproche. Je t'attends depuis des heures…

« Merde », s'exclama intérieurement Bolan.

Les yeux de la fille s'habituèrent enfin à la clarté. Elle sursauta en voyant clairement Bolan et tira jusqu'à son cou le drap, cachant cette divine poitrine.

— Mais vous n'êtes pas Gilbert ! s'écria-t-elle. Qui êtes-vous ?

« Merde, merde, merde ! » poursuivit pour lui Bolan.

CHAPITRE X

Le château était entièrement illuminé, mais il n'y avait pas de fête ce soir. Un grand car de location était garé dans l'allée centrale; des groupes d'hommes à l'élégance sobre se promenaient dans les jardins éclairés ou se tenaient par petits groupes, parlant de choses sérieuses.

A l'intérieur, dans une immense salle de jeu au plafond peint, Tony Lavagni, perché sur un des tabourets du bar, parlait à voix basse à une femme superbe, la très belle Gisèle Loureau, maîtresse et secrétaire confidentielle de Thomas Rudolfi, une femme cultivée aux gestes distingués.

Rassemblés autour de la table de billard, se trouvaient les cinq hommes de main d'Arnie Castiglione. Chacun d'eux commandait un groupe de dix hommes, choisis tous par Castiglione lui-même.

Il s'agissait de professionnels. Ils étaient dangereux, et la peur qu'ils inspiraient se voyait imperceptiblement au fond du regard de Gisèle. Elle parlait un anglais extrêmement précis et s'adressait à Tony Lavagni :

— Je suis certaine que Mr. Rudolfi ne tardera plus, Mr. Lavagni. Cependant, il est déjà très tard, et vous souhaiteriez sans doute vous reposer ainsi que…

— La nuit est déjà foutue, gronda Lavagni. Regardez, nous ne sommes pas venus faire des ronds de jambe. Je dois m'assurer que Rudolfi nous protège… je veux dire officiellement.

— Mais je vous ai déjà donné les documents nécessaires.

Lavagni eut un rictus amusé.

— Il en faut plus que ça, et vous le savez. Nous voulons que les choses utiles soient dites là où il le faut. Nous voulons repartir quand le boulot sera terminé. Je ne veux pas laisser mes gars dans les taules en France.

La femme regardait les noms sur la liste qu'elle tenait.

— S'ils sont tous inscrits, vous n'avez rien à craindre. Ils seront protégés.

— J'aimerais bien l'entendre de Rudolfi lui-même.

— Que je vous l'aie dit suffit.

Lavagni n'avait pas de mal à la croire. C'était une femme qu'il pouvait respecter. Il ajouta malgré lui :

— Tout de même, j'aimerais…

Il y eut un bruit de pneus sur le gravier de l'allée. Lavagni se laissa glisser du tabouret, et à cet instant le grand Noir, Wilson Brown, entra du jardin.

— Ça doit être lui, annonça Brown de sa voix basse.

Une Ferrari s'était immobilisée devant la porte d'entrée. Rudolfi en sortit et observa le car de tourisme. Puis il entra dans le château par la porte principale.

Gisèle s'excusa et traversa le couloir vers l'entrée. Elle réagit visiblement en voyant Rudolfi. Il avait la main droite bandée et un chapeau posé haut sur le front découvrait une vilaine cloque violacée qui défigurait ses beaux traits. Une espèce de baume avait été appliqué sur la brûlure, l'enlaidissant davantage. Sans dire un mot, Rudolfi ôta son chapeau et le tendit à la femme. Sur le haut du crâne, on lui avait rasé une partie des cheveux et on lui avait mis un sparadrap. Gisèle ne posa aucune question mais annonça :

— Les Américains sont dans la salle de jeu.

— Oui, ainsi que dans les jardins. Je ne veux pas que…

— Ils sont de mauvaise humeur et perdent patience.

— Je redescendrai dans un instant. Je dois…

Lavagni entra.

— Ah ! Rudolfi. Où étais-tu ?

— A l'hôpital, cracha Rudolfi. J'ai eu un accident. Je ne me sens pas bien, Lavagni. Pouvons nous parler demain matin ?

— C'est déjà demain matin, déclara Lavagni.

Il voyait que « Monsieur » n'était pas dans son état normal, mais ce n'était pas le moment de s'apitoyer.

— Nous avons déjà perdu quatre heures. On ferait bien de parler maintenant. Et il y a un message pour toi. De la part du Conseil.

Lavagni se retourna et repartit vers la grande salle.

Gisèle se rapprocha.

— Ces types sont dangereux, chuchota-t-elle. Je te conseille de conclure tes affaires avec eux et de les laisser repartir.

Rudolfi agita la tête, l'expression maussade, puis il suivit Lavagni. Gisèle l'arrêta et lui prit son manteau. Il gémit en passant la main

bandée par la manche.

— Que s'est-il passé ? chuchota-t-elle.

— Bolan, soupira Rudolfi avant de repartir.

Gisèle porta le manteau et le chapeau jusqu'à un placard, les rangea méticuleusement, puis s'effondra dans un fauteuil et se prit le visage entre les mains.

Lavagni présentait les « hommes » à leur hôte. Rudolfi murmura un bonsoir et se dirigea vers le bar.

— Un accident, hein ? fit Lavagni.

— Oui, fit Rudolfi en se versant du bourbon.

Le *caporegime* de Washington prit un petit carnet dans la poche de sa veste.

— Le message : « Monsieur ». Tu ne pourras sûrement pas lire mon écriture, alors je te le lirai. C'est un ordre, et ça vient d'où tu sais. « Thomas J. Rudolfi, Paris. Coopérez pleinement et donnez votre entière assistance à Anthony P. Lavagni et ses compagnons de voyage. Faites établir des documents de voyage qui leur permettront d'accomplir leur voyage en toute sécurité. N'entreprenez aucun travail personnel qui pourrait compromettre le succès de ce voyage. » C'est signé par la *Beller Trade Council.* Tu en recevras la copie par télégramme; alors ne t'imagines pas que tu pourras t'en foutre.

Rudolfi émit un soupir et but une gorgée de bourbon.

— Pourquoi m'en foutre ? Les directives du Conseil sont les directives du Conseil. Je te procurerai toutes les facilités pour ton voyage de tourisme, Anthony P. Lavagni.

— Cette brûlure sur ton front. On dirait que quelqu'un t'a marqué au fer rouge.

— Ça se pourrait.

— Avec un canon chaud.

— Y'a combien de gars dans ton groupe ?

— Cinquante-sept. On a pris un *jet* en charter. On repartira de la même façon, même avion.

— Quand ?

— Quand le voyage aura abouti. On s'attend à être *cinquante-huit* au retour. J'ai donné tous les renseignements à Gisèle. A toi de

voir qu'on n'ait pas de problèmes à l'aéroport lorsqu'on repartira. Et puis je ne suis pas fou de ces papiers de *l'Interpol.* Ils ont l'air tocard.

— Les vrais documents font souvent faux. Je t'assure qu'ils seront respectés par tous les policiers en France.

— Bon, d'accord. Mais j'espère que tu ne te trompes pas. Je ne tiens pas à laisser mes gars en cabane ici. Souviens-t'en.

— Je te souhaite de ne pas avoir à en enterrer.

— Je m'inquiéterai de ça moi-même. Qu'est-ce que tu as fait toute la journée pour te faire abîmer comme ça ? Arnie t'a dit « Bas les pattes »

— Arnie ne gouverne pas la France, dit Rudolfi d'un ton hautain.

— A peine ! Il siège au Conseil, tu sais, et ce siège dit qu'il gouverne.

— Son fauteuil ne donne pas d'ordres au lion, hein ?

— *Quel* lion ?

— Le lion qu'on appelle Bolan.

Lavagni eut un petit rire.

— C'est pas un lion, Bolan. Sauf auprès d'un petit minou.

— Il a tué vingt hommes aujourd'hui, grinça Rudolfi avec mépris. Et je peux t'assurer qu'ils n'étaient pas des petits minous.

Quick Tony émit un petit sifflement d'étonnement.

— *Vingt !* La dernière fois qu'on m’en a parlé, ce n'étaient que sept ou huit.

— A présent, **il** y en a vingt.

— Et un de plus, marqué au fer, ajouta sérieusement Lavagni. OK, tu ferais bien de m'en parler. Non, attends… ça peut attendre. Je veux mettre les gars au boulot. Ils deviennent dingues.

Il se retourna et siffla à l'intention des hommes groupés autour du billard. Ils se dirigèrent vers le bar, des hommes au regard cruel, qui ne s'emporteraient pas pour un oui ou un non.

Lavagni se mit à leur donner des ordres.

— Mario… ton équipe s'occupe du personnel de l'aéroport. Retrouve chaque personne en service hier soir lors de l'atterrissage de cet avion. Tu sais ce qu'il faut demander et comment le faire. Ne néglige rien, pas le plus petit détail. Nous voulons savoir exactement ce qui s'est passé dans les deux heures qui ont suivi l'atterrissage. Bon, Sammy, ton équipe retrouve le personnel de l'avion. Je me fous

où tu les trouves… Rome ou Tombouctou, trouve-les. Le pilote, le copilote, les hôtesses, tout. Tu sais ce que je veux. Angelo, toi, tu vas…

— Je peux vous éviter tous ces ennuis, interrompit Rudolfi.

— Tu ne vas rien nous éviter du tout ! grogna Lavagni. On commencera par le commencement et on passera cette ville au peigne fin. Angelo, ton équipe s'occupe des chauffeurs de taxi, des autocars de l'aéroport, des agences de location de voiture. Zinger et Little-fingers, partagez-vous les hôtels. Y'en a beaucoup, je sais, mais il faudra les vérifier tous. Faites vite parce qu'on ne va pas passer un temps fou ici. Commencez dans les quartiers moins bien et ouvrez l'œil.

« A présent, poursuivit-il, faisons le point. Vous savez tous pourquoi nous sommes ici et ce que nous demande Mr. Castiglione. Il ne veut pas du cadavre de Bolan, il veut tenir le mec lui-même. Alors faites attention. Ne vous faites pas ce type même si ça vous paraît enfantin, ne faites rien du tout. On appelle le quartier général toutes les heures pour donner des nouvelles. Vous savez où je serai. Si jamais on retrouve la piste, on ne va pas perdre des heures à retrouver une équipe égarée. C'est une grande ville, et il ne faut pas perdre le contact. Souvenez-vous, si vous apercevez ce type, gardez-le à l'œil et laissez-nous, Wils et moi, faire le coup. Ce sera aussi simple que ça, alors ne vous faites pas tuer ou embringuer par les flics.

— « Monsieur », dit-il en montrant Rudolfi. « Monsieur » nous a procuré les documents utiles, alors ne vous laissez pas marcher sur les pieds. Mais écoutez-moi bien. Il n'est pas question de rentrer aux States sans Bolan. Vous savez pourquoi.

Les tueurs savaient. Ils sortirent, rassemblèrent leurs hommes, montèrent dans le car et repartirent. Wils Brown entra, prit une bouteille au bar et alla s'étendre sur un canapé.

Rudolfi était assis et **il** réfléchissait. Gisèle entra avec un plateau de petits sandwiches et du vin. Rudolfi ne leva même pas les yeux mais Wilson Brown accepta gracieusement le plateau entier qu'il posa sur la moquette à ses pieds.

Au bout d'un moment, Lavagni se remua.

— Eh bien, « Monsieur », on va se tirer. Mme Loureau sait où nous trouver. J'aurai besoin d'une voiture.

— Prends la Ferrari, grogna Rudolfi.

— D'accord, merci. Hé !… ne fais pas cette tête-là. On l'aura ce Bolan. T'auras ta part.

— Ma *part !* fit Rudolfi d'un ton méprisant.

— Ouais.

Lavagni l'observait avec curiosité.

— Qu'est-ce que t'as ?

— Ma *part,* c'est le *cœur !*

— Le cœur de quoi ?

— Le cœur du lion ! Je le découperai moi-même !

— Ça, n'y compte pas. T'as reçu les ordres. J'ai six ou sept témoins pour le prouver. Tu ferais mieux de te tenir…

Il ne termina pas sa phrase, inclina la tête vers la femme et se dirigea vers le canapé pour emmener son compagnon.

Brown empoigna le reste des sandwiches, fit un signe amical au couple près du bar et suivit son patron.

Le bruit de la Ferrari qui démarrait retentissait dans l'allée lorsque Rudolfi annonça :

— Ce soir, j'ai fait connaissance avec moi-même.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Gisèle les yeux inquiets.

Il poussa le verre à moitié vide hors du bar. Le verre se brisa sur les dalles, et le bourbon se répandit.

— Comme ça, dit-il. Brisé… et tout fiche le camp.

— Tu n'es pas bien ? Ta main…

— La main guérira. Mon orgueil ne s'en remettra jamais !

— Est-ce que je peux t'aider ? fit-elle.

— Non, je… enfin, si. Il y a un détail dont tu pourrais t'occuper. Téléphone à notre ami, M. Landrois. Indique-lui la maison de Sophie, rue Galande. Toutes les filles, ainsi que la patronne elle-même, je veux qu'on les envoie en Côte-d'Ivoire.

— Thomas ! Non !

— Si. Dis à Landrois qu'il doit les retrouver toutes… pas une ne doit en réchapper. Et dis lui que je veux qu'on le sache, que tout le monde le sache.

— Thomas, c'est…

— C'est de la justice, Gisèle. C'est leur faute si je n'ai pas pris le lion ce soir.

— Mais enfin… La Côte-d'Ivoire… Tu sais comment elles seront traitées là-bas.

— Je veux qu'elles sachent pourquoi elles se trouvent là, qu'elles aient le temps de penser à leurs erreurs et que Paris connaisse leur trahison et la punition qui en résulte. Je dois faire un exemple.

— Très bien, Thomas, approuva Gisèle d'une voix lasse, et ensuite ?

— Rien. Je m'occuperai du reste. Lavagni va faire une course folle avec son « équipe ». C'est moi qui tiens les atouts.

La peur envahit les traits de Gisèle.

— Thomas, laisse-les le prendre.

— Non. Rudolfi tient les cartes, Rudolfi va les jouer. Je prendrai le lion… ou je mourrai.

Gisèle se dit qu'il était peut-être déjà mort. Cet homme au regard fou qui envoyait ses plus belles filles dans les maisons d'abattage d'Afrique et qui défiait la puissance américaine… Cet homme n'était pas le Thomas qu'elle connaissait si bien. Où, se demanda-t-elle, où donc est-il mort ?

*

* *

Un petit groupe de policiers exténués s'entassait dans une minuscule salle de la préfecture de Police de Paris. L'inspecteur principal, un homme jeune aux tempes grisonnantes qui faisait plus que son âge, repoussa et inclina sa chaise et posa sur la table un dossier de rapports.

— Nous devons conclure que Mack Bolan se trouve à Paris, dit-il d'une voix calme. A travers tout le Quartier latin on entend des rumeurs sur l'Américain. Depuis le terrorisme algérien, on n'a pas vu autant de violence en un seul jour.

Un jeune inspecteur à l'autre bout de la table éleva la voix :

— Mais il n'y a aucune preuve qui établisse que cet Américain soit Mack Bolan, inspecteur.

— Récapitulons, dit l'inspecteur principal. D'abord nous recevons un message de la police américaine qui nous informe de la

possibilité d'embarquement de l'Exécuteur, un criminel notoire américain, sur le vol 721, de Washington à Paris. A Orly nous tombons sur un homme qui correspond parfaitement à la description reçue mais nous faisons une erreur regrettable; il s'agit de Gil Martin, l'acteur américain. Nous apprenons ensuite qu'un Américain, répondant à la même description, est passé par le contrôle sans être inquiété.

— Oui, mais c'est…

— Poursuivons, je vous en prie. Moins d'une heure après l'arrivée du vol 721 à Orly, il y a une fusillade près de Saint-Michel. On apprend que les victimes font toutes partie du milieu, et les ragots sur l'Américain; comme on dit, commencent à circuler. Approximativement une heure plus tard, le même Gil Martin débarque dans un hôtel des Champs-Elysées. Supposons… est-ce bien le *même* Gil Martin ? Si oui, qu'a-t-il fait pendant deux heures ? Du tourisme ? Le portier affirme que cet homme est arrivé à pied. Il est bourru avec le concierge et loue une voiture avant même d'aller voir sa chambre.

— Mais que voulez-vous… pourquoi revenir sur Gil Martin, inspecteur ?

— Vous verrez bien. Poursuivons. Gil Martin monte dans sa chambre et, apparemment, se couche. Il réapparaît en fin d'après-midi. De nouveau il est brusque avec le concierge. Il repart en voiture. Faisons, à présent, un saut en avant. Le même soir à vingt-deux heures trente, à quelques minutes près, il y a une nouvelle fusillade au même endroit. Il s'agit de nouveau de l'Américain.

L'inspecteur désigna un jeune policier assis au bout de la table.

— Lorsqu'on enquête sur place, on retrouve un carnage effroyable chez Sophie, une tenancière notoire. Il n'y a qu'un survivant. Il s'agit de Thomas Rudolfi, un homme d'affaires distingué aux relations multiples… mais un citoyen américain. Important ce détail. Américain.

— Mais vous ne supposez tout de même pas que ce soit Rudolfi l'Américain.

— Patientez un instant et continuons. Mr. Rudolfi est incapable d'expliquer ce qui s'est passé. Il roulait en voiture. Il a cru voir une relation d'affaires entrer dans cet hôtel douteux. Il est entré à son

tour pour découvrir un fou qui assassinait tout le monde, est blessé et laissé pour mort. Repartons en arrière…

Les yeux de l'inspecteur principal se fixèrent sur un autre policier.

— Claude, répétez les événements qui ont transpiré à Orly ce soir.

Le policier en question, un homme trapu aux gestes lourds, retira de sa bouche une pipe.

— Un charter s'est posé à Orly à vingt et une heures en provenance de Washington. Un groupe d'hommes d'affaires américains est passé en priorité par le contrôle pour monter dans un car de tourisme qui l'attendait. Ces hommes d'affaires n'avaient pas l'aspect d'hommes d'affaires. Le car les a emmenés près de l'Etoile. Puis le car a attendu pendant que trois hommes sont entrés chez Mr. Thomas Rudolfi…

Il jeta un regard vers l'inspecteur principal.

— Un homme d'affaires distingué aux relations multiples…

Un des policiers au bout de la table soupira :

— Le car a attendu jusqu'à vingt-deux heures passées, poursuivit le policier trapu. Les passagers sont restés à l'intérieur, calmement. Peu avant vingt-deux heures trente, les trois hommes sont ressortis, et le car est parti à destination d'un château en Normandie qui appartient à Mr. Rudolfi. Aux dernières nouvelles, le car s'y trouvait encore. Ainsi que tous ses occupants.

— Vous remarquerez, annonça l'inspecteur principal… Jusqu'à présent, tous les éléments de cette récapitulation sont Américains. Rudolfi… nous savons qui il est et ce qu'il fait. Les « hommes d'affaires » américains, nous savons ce qu'ils sont. Le…

Il fut interrompu par un jeune policier en face de lui.

— Pourquoi ne pas amener ce Rudolfi et lui poser certaines questions ?

L'inspecteur principal soupira impatiemment.

— Vous n'amènerez cet homme « aux multiples relations » que lorsque vous aurez envie d'une retraite précoce ou lorsque vous l'aurez surpris en train d'assassiner quelqu'un… si vous avez une centaine de témoins et des photographies qui le prouvent. Reprenons…

Il chercha du regard le jeune inspecteur au bout de la table.

— Perrault, c'est vous qui avez conduit l'enquête rue Galande. Y avait-il une présence américaine lors de celle-ci ?

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix soumise. Je l'ignorais à ce moment-là, inspecteur…

— Je sais, je sais. Répétez les résultats de vos recherches, s'il vous plaît.

— J'ai questionné un Américain qui se trouvait dans l'hôtel en face de la maison close où il y a eu la tuerie. J'étais persuadé qu'il ne pouvait donner aucun renseignement utile.

Il soupira.

— Je l'ai laissé en paix. Il… il se trouvait dans une situation… compromettante. Il était avec une jeune femme.

— Bien entendu, vous avez relevé son identité ?

— Je me suis contenté du registre de l'hôtel. Le directeur identifia cet homme comme étant celui qui était descendu à son hôtel plus tôt le même jour. On lui avait demandé son passeport et on en avait relevé le nom.

— Un passeport américain, non ?

— Oui.

Le regard de l'inspecteur principal surveilla les policiers autour de la table de conférence. Il aimait faire un effet.

— Veuillez me dire le nom de cet homme qui se trouvait dans une chambre d'hôtel en face des lieux du crime et qui s'était présenté avec un passeport américain.

— Le nom sur le registre était celui de Gil Martin.

— Voilà ! Le nom était celui de Gil Martin. Ne se peut-il pas qu'il soit Mack Bolan… l'Exécuteur ?

La conférence se termina peu après ce coup de théâtre, la police parisienne étant arrivée à une conclusion logique.

*

* *

Celle qu'il regardait avait une qualité unique qui ne tenait pas à sa peau douce, ni à son regard impertinent, ni à ses cheveux de jais. Mack Bolan savait qu'il avait devant lui une des plus belles créatures qu'il avait jamais vues, mais il aurait eu du mal à décrire cette beauté.

Bolan ne savait pas encore exactement pour qui il devait se faire passer. Il saisit une chaise et l'amena pour s'asseoir près du lit.

La fille recula un peu sous son regard inquisiteur.

— J'insiste pour savoir qui vous êtes.

Bolan lui sourit :

— Etant donné que vous vous trouvez dans ma chambre et que c'est vous qui êtes dans mon lit, je pense que c'est plutôt à vous de me dire qui vous êtes.

— Je suis dans l'appartement de Gilbert Martin.

Bolan acquiesça aimablement.

— C'est exact. Je suis sa doublure pour l'instant. Alors qui êtes-vous ?

Elle le fixait avec une curiosité de plus en plus visible.

— Sa doublure… mais c'est insensé…

— Si vous étiez à moi, je passerais la moitié de mon temps à vous regarder, lui annonça Bolan.

Elle réagit imperceptiblement avec une coquetterie inconsciente.

— Et l'autre moitié ?

Bolan rit doucement.

— Devinez.

Elle se souvint soudainement de la situation.

— Mais où est Gilbert ?

— Au vert, il se repose il se détend. Alors n'en faites pas part au monde entier, d'accord ?

— Savez-vous qui je suis ?

— Vous pourriez être Jeanne d'Arc, et je n'en aurais rien à foutre. Si vous faites savoir que je ne suis pas Gil, vous êtes une salope. Ravissante mais une salope quand même.

Elle se mit subitement à rire.

— Oh, mais c'est incroyable ! Bon, passez-moi mon peignoir et tournez la tête.

Bolan fit ce qu'elle lui demandait. D'un mouvement fluide, elle sortit du lit et enfila le peignoir, puis se pencha près de lui et posa un léger baiser sur la joue.

— Je ne suis pas une salope, affirma-t-elle. De toute façon, je pars à Cannes dans quelques heures. Je n’ai pas le temps de faire des ragots. Dîtes à Gilbert que Tessa l'embrasse.

— Tessa qui ?

— Eh bien ! vous êtes une drôle de doublure. Vous n'avez jamais entendu parler de Tessa Mercier ?

Elle enfilait une robe de chambre plus volumineuse et cherchait du pied une mule égarée. Elle lui jeta un coup d'œil scrutateur.

— Vous n'êtes pas si drôle que cela. Un visage qui a du caractère, peut-être davantage que celui de Gilbert. Je pourrais aimer un tel visage. Dites-moi, doublure, que feriez-vous avec moi, à part me regarder ?

Bolan émit un petit rire.

— Oh… je trouverais bien quelque chose.

Elle rit de nouveau aussi.

— Eh bien, si je ne partais pas à Cannes…

— C'est bien sur la Côte, Cannes ?

— Oui, évidemment.

— Près de Nice et Marseille ?

— Près de Nice. Marseille est un peu plus loin. Vous y allez ?

Bolan lui sourit.

— Ce soir, on m'a conseillé d'y aller faire un tour.

Elle l'observait les yeux mi-clos, de nouveau la vamp.

— Je n'aime pas faire la route toute seule. Venez avec moi.

— C'est vous qui conduirez ?

— Vous pourriez peut-être vous en occuper.

— On part tout de suite ? demanda Bolan.

— D'accord ! Cela ne vous fait rien si je m'arrête un instant dans mon appartement pour prendre quelques vêtements ?

Bolan haussa les épaules en souriant.

— En ce qui me concerne, vous êtes très bien comme ça.

— Ah ! les Américains ! s'écria-t-elle. Je les adore, ils sont si impulsifs !

Elle courut jusqu'à la porte et se retourna.

— Rendez-vous dans le hall dans un quart d'heure.

— OK !

La porte claqua, elle était partie.

Bolan porta la main à son front et surveilla la chambre, se demandant si elle avait été vraiment là. Il n'avait jamais rencontré de femme aussi excitante.

Oui, elle avait été là. Il pouvait encore sentir son parfum.

« Peut-être, se dit-il, que le jeu change encore de forme. »

Il pourrait peut-être encore jouir un peu de la vie avant que la jungle mortelle ne l'étouffe, connaître un peu de paix.

CHAPITRE XI

Bolan prit l'ascenseur jusqu'au hall. Il posa ses valises près du portier accouru.

— Mettez ceci dans la voiture de Mlle Mercier, s'il vous plaît.

Le portier prit les valises et s'éloigna vers la porte, suivi de Mack Bolan. Celui-ci aperçut une superbe Rolls Royce blanche et s'en approcha avec un brusque sentiment de malaise. Il rangeait ses affaires dans le coffre lorsque la fille arriva, suivie de deux chasseurs chargés de valises. Elle tremblait presque d'excitation.

Bolan prit les valises et les chargea lui-même, Tessa donna un pourboire aux chasseurs, puis monta à l'arrière de la Rolls, sans lui adresser la parole.

Il referma le coffre et se dirigea vers la glace ouverte à l'avant, se pencha à l'intérieur, regarda la distance qui séparait l'avant de l'arrière :

— Ce n'est pas exactement cet arrangement que j'avais en tête.

— Dans la boîte à gants, vous trouverez une casquette de chauffeur, se contenta de répondre la jeune femme.

— Vous voulez que je porte une casquette de chauffeur ? sursauta Mack Bolan.

— Croyez-moi, ça vaudra mieux. Et je vous suggère aussi de vous dépêcher.

Elle avait un regard qui interdisait toute contradiction. Il se glissa derrière le volant et trouva la casquette bleu marine. Elle était un peu petite pour lui, mais Bolan réussit à l'ajuster, mit ses lunettes noires, fit tourner le moteur et démarra lentement.

Un policier les arrêta sur le trottoir. D'un rapide coup d'œil à gauche et à droite, Bolan vit que le quartier en était plein. Son cœur ne fit qu'un bond et il se mit à penser désespérément. Il avait la main posée sur la poignée de la portière, attendant que le flic s'approche de lui, réfléchissant à l'instant où il lui faudrait rejeter la portière pour bousculer le policier et s'enfuir à toute vitesse à pied.

Le flic ne se rapprocha même pas de lui. Tessa avait baissé la vitre et souriait avec un regard qui aurait fait blasphémer un évêque. Le flic toucha son képi et sourit gentiment lorsqu'il la reconnut.

— Bonjour, mademoiselle Mercier… excusez-moi.

Il jeta un vague regard vers Bolan et lui lança :

— Allez-y.

Bolan obéit sans la moindre hésitation, dirigeant la grosse voiture vers les Champs-Elysées. Il y avait des paniers à salade partout et une vingtaine de flics postés devant l'hôtel. Ce ne fut qu'après s'être éloigné de quelques centaines de mètres qu'il se tourna vers sa passagère.

— Bon, la Côte. Quelle direction ?

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

Il haussa les épaules.

— C'est une question sensée… à moins que vous ne préfériez aller à Bruxelles.

Elle était en train d'escalader le dossier du siège avant, lui donnant un joli aperçu de ses longues jambes fuselées. Jusqu'au slip blanc.

— Faites le tour de l'Etoile, descendez l'avenue Foch et prenez le boulevard périphérique jusqu'à la sortie de l'autoroute du Sud, dit-elle d'une voix légèrement haletante.

Elle lui retira la casquette et les lunettes.

— Pourquoi la police cherche-t-elle Gilbert ?

— Ah ? C'est lui qu'on cherchait ?

— Ne faites pas l'innocent ! Je les ai rencontrés dans le couloir, ils posaient plein de questions. Cette mascarade devient plus simple à comprendre. Gilbert est recherché, c’est ça ?

— Non, dit Bolan. C'est un malentendu. Gil n'a aucun souci à se faire. Ces flics, Tessa, y a-t-il une chance qu'ils-trouvent un rapport entre vous et moi ?

Elle le fixa en silence un moment, l'œil interrogateur.

— Oh, non, fit-elle. Je ne crois même pas qu'ils m'aient tous reconnue, ils semblaient très préoccupés par leurs histoires.

Elle s'adossa tranquillement dans le coin contre la portière. Bolan sentait son regard se poser sur lui. Il n'y avait presque pas de voitures. Ils roulaient rapidement sur le périphérique. Il jeta un regard sur elle et la surprit en train de le dévisager.

— On est à combien de Cannes ?

— A huit ou dix heures. Ça dépend du conducteur.

Il siffla doucement.

— Ça fait un bon bout de chemin.

— Ça, c'est votre faute, doublure. J'aurais pu m'installer tranquillement dans un avion pour une heure.

— Je suis désolé, dit Bolan.

— Vous n'en avez pas l'air. Vous avez plutôt l'air beau et sexy. En tout cas, moi, je ne suis pas désolée. Une Rolls vaut mieux qu'Air France.

Elle se rapprocha de lui et passa la main sous son bras.

— Attention ! fit Bolan d'un air de reproche.

— Pourquoi attention ?

— Vous emprisonnez le bras avec lequel je tire.

Elle gloussa de rire et posa la tête sur son épaule. Bolan en ressentit une profonde irritation.

— Vous jouez un rôle en ce moment ? gronda-t-il.

Elle se redressa rapidement, interdite.

— Je suis navrée. Excusez-moi.

Bolan se reprit immédiatement.

— Non, pardon. C'est moi qui vous dois des excuses. Je tenais aussi à… à vous remercier pour là-bas.

Il eut un moment de silence.

— OK, poursuivit-il. C'est moi qui joue un rôle, Tessa. Et il se peut que vous soyez en grand danger en ce moment. Je crois que je vais m'éclipser dès que je trouverai une sortie.

— Il n'en est pas question. Je ne veux pas que vous vous éclipsiez.

Il lui jeta un regard.

— Ecoutez, ce n'est pas un film, c'est la vie, et elle peut-être assez dure. Je ne peux pas…

— Non, fit-elle en posant de nouveau la tête sur son épaule. Emmenez-moi jusqu'à Cannes, doublure. Je possède une villa sur la côte… La vie peut y être très agréable.

Elle se lova contre lui. Bolan ne pouvait à peine y croire. Ils roulèrent en silence et se retrouvèrent rapidement sur l'autoroute en direction de Lyon. La jeune femme était collée à lui mais Bolan se dit qu'il la quitterait dès que possible.

Il ralentit en voyant la bretelle mais s'aperçut qu'elle dormait, respirant régulièrement, le souffle lui effleurant le cou. Il poursuivit son chemin. Elle était parfaitement envoûtante et lorsqu'il s'arrêta une première fois pour faire le plein, il se dit que le danger était loin et qu'il n’y avait plus de raison pour se sacrifier. De plus la promesse d'Eden l'attirait comme un aimant.

Tessa se réveilla lorsqu'il arrêta la voiture dans la station-service et partit se rafraîchir après lui avoir effleuré le cou de ses lèvres.

Bolan observa le pompiste qui faisait le plein, le paya et partit se laver les mains. En revenant, il découvrit des sandwiches et des boissons gazeuses sur la banquette avant de la Rolls. Tessa s'était enfermée dans la cabine téléphonique. Dès qu'elle aperçut Bolan, elle revint à la voiture. Elle ne lui dit rien mais se mit à lui préparer un petit repas. Bolan mit le contact et reprit la route.

Elle décapsula une bouteille et la lui tendit.

— J'essayais d'avoir Paris.

Il prit la bouteille.

— Et alors ?

— Je n'ai pas pu avoir la communication.

Bolan se contenta de cette réponse. Elle défit la cellophane d'un sandwich et le lui tendit.

— Ça nous évitera de nous arrêter pour déjeuner.

Il agita la tête. Subitement elle se rapprocha de lui et l'embrassa légèrement sur les lèvres.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec un sourire.

— Parce que vous me faites confiance.

— Je n'ai aucune raison de ne pas me fier à vous.

Elle haussa les épaules.

— Pourtant on voit tant de méfiance aujourd'hui.

— La confiance s'effrite avec le doute, murmura-t-il. Vous ne m’avez donné aucune raison de douter, Tessa.

— Non. Et vous ne m'avez donné aucune raison de vous trahir; doublure, n'est-ce pas ?

Il rit légèrement et se détendit.

— J'espère que non, cela vaudrait mieux pour nous deux.

Bolan n'avait pas eu l'intention de la menacer, mais il se rendit compte que cette remarque pouvait être mal prise. Il sentait son

regard mais elle ne lui dit rien. Lorsqu'il eut fini la boisson, elle lui prit la bouteille et se mit à genoux sur la banquette pour mettre les bouteilles et le carton à l'arrière. Elle garda ensuite cette position mais vint se pencher sur lui avec les bras autour de son cou.

— Je vous dérange ? chuchota-t-elle.

— Oui, mais c'est agréable.

Elle rit doucement.

— Vous êtes vraiment armé ?

— Oui.

Il déboutonna sa veste.

Elle le frôla de ses doigts et caressa légèrement la crosse du revolver.

— Vous allez me casser le bras ? demanda-t-elle d'une voix moqueuse.

— Pas encore.

— Quand ?

— Ne me compliquez pas la vie, Tessa, dit-il en riant.

Elle retira sa main et la laissa près de la taille de Bolan. Il fixait l'autoroute en silence. Il s'aperçut quelques minutes plus tard qu'elle dormait de nouveau. D'un bras il essaya de l'installer mieux sur la banquette. Elle s'agrippa à lui. Soupirant, il la rapprocha de lui, et ils roulèrent de cette façon jusqu'aux abords de Lyon.

Le soleil se levait et la ville s'éveillait. Bolan ralentit de nouveau pour faire le plein et elle se redressa docilement.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il.

— Je ne dormais pas.

Elle le regarda, les yeux brillants et malicieux.

— Vous êtes très beau lorsque vous êtes perdu dans vos pensées.

Il lui caressa doucement le bras.

— Vous ne pouviez même pas me voir.

— On ne voit pas qu'avec les yeux.

Elle ouvrit la portière et sortit de la voiture.

Il la vit entrer dans une cabine téléphonique, puis, en demandant le plein au pompiste, il sortit lui aussi pour se dégourdir les jambes. Elle était encore au téléphone lorsqu'il se dirigea vers les toilettes, et parlait toujours lorsqu'il en ressortit. Il paya et déplaça la voiture.

Lorsque Tessa revint à la voiture, il lui demanda :

— Vous avez obtenu votre communication cette fois ?

Elle laissa tomber sur le plancher un journal plié.

— Oui.

Il remit en route la voiture et reprit la route. Après Lyon, lorsqu'ils roulaient rapidement, elle se tourna vers lui.

— J'ai aussi téléphoné à Cannes. Pour qu'on prépare la villa.

Bolan ne répondit rien. Elle recroquevilla ses jambes et se tint agenouillée sur le siège à l'observer. Il lui jeta un coup d'œil et sourit.

— C'est très gênant, dit-il. Pourquoi me fixez-vous ?

Elle émit un petit rire.

— C'est vous qui m'avez donné cette idée : s'asseoir et regarder. Je peux le faire aussi.

Bolan se mit à rire, et après il y eut un silence qui dura plusieurs minutes. Finalement elle lui dit :

— Depuis des années, j'entends des rumeurs au sujet de jeunes filles enlevées dans les rues de Paris. On en entend parler en Amérique ?

— Probablement pas. Il y a déjà assez de kidnappings aux Etats-Unis. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que je me demandais si vous croyiez à ces histoires. On dit que ces filles sont enlevées pour être vendues en Afrique. Vous y croyez ?

Bolan haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Il y a bien des choses pourries, Tessa.

— Officiellement on nie ces rumeurs. Il y a un an, on en a parlé dans les journaux et on a conclu qu'il s'agissait de rumeurs sans fondement. Mais lorsque j'ai téléphoné à Paris, on m'a parlé d'un nouvel enlèvement. C'est diabolique.

Bolan ne fit aucun commentaire. Il se demanda si elle faisait simplement la conversation. Elle semblait scruter son visage pour voir sa réaction.

— On m'a dit, poursuivit-elle, qu'on avait « déporté » dix filles d’un seul coup. Les filles d'une maison close du Quartier latin. Rue Galande.

Il y eut une réaction. Un muscle de la joue de Bolan frémissait.

— On dirait plutôt du cinéma, Tessa. Comment avez-vous su ça ?

— C'est une rumeur qui circule à Paris. On dit que des gangsters ont été tués dans cette maison par un homme qu'on appelle l'Exécuteur. On a supposé que ces femmes l'avaient aidé. Comme punition, le chef de ces gangsters les a fait expédier à Abidjan.

Bolan voyait disparaître sa vision d'Eden comme une étoile filante qui s'éteint. Il leva le pied de l'accélérateur et freina jusqu'à ce que la grosse voiture se soit arrêtée au bord de la route.

— Que faites-vous ? demanda la fille.

— Demi-tour. Je vous quitterai à l'aéroport de Lyon.

— Non. C'est trop dangereux pour vous d'aller à Paris ! Vous ne pourriez rien y faire de toute façon.

— Je dois y retourner, Tessa.

Il se rappelait un homme avec la marque ronde d'un canon de PM grillée sur le front.

— J'ai une affaire urgente à régler avec un certain type.

— Celui que vous cherchez ne se trouve plus à Paris, annonça-t-elle calmement.

— Qu'en savez-vous ?

Elle lui dit d'une voix à peine audible :

— Le croiriez-vous si je vous disais son nom : *Thomas Rudolfi ?*

Bolan coupa le contact et la fixa froidement, des images superposées lui filant à travers l'esprit.

— Que savez-vous sur Rudolfi ?

Elle prit le journal qu'elle avait mis sur le plancher et l'ouvrit sur le volant. La photo de Bolan s'étalait sur la moitié de la page avec un gros sous-titre en caractères épais.

L'EXECUTEUR A PARIS ?

— L'Exécuteur ne se trouve plus à Paris, n'est-ce pas ?

Bolan avait les traits figés.

— Que savez-vous sur Rudolfi ? répéta-t-il.

— Je le connais depuis longtemps, doublure. Ce qui n'a aucune importance. L'important, c'est que vous ne devez pas rentrer à Paris parce qu'il n'y a aucune raison de le faire. Vous n'y trouverez rien.

Le cerveau de Bolan virait au clafoutis.
— Vous semblez en savoir bien plus long que moi, grinça-t-il. Alors que suggérez-vous ?
Elle lui fit un petit sourire fragile.
— Continuons jusqu'à Cannes. Vous y ferez vos projets en sécurité. Et vous serez sûrement plus proche du problème.
Il lui prit la main et la serra.
— Cartes sur table, Tessa. Je veux tout entendre.
— Non, pas encore. Mais vous devez me faire confiance, Mack Bolan. Je vous aiderai.
Il remit en route la voiture, puis il lui jeta un coup d'œil.
— Ça ne marche pas, Tessa. Toutes les personnes que je touche se font brûler. Je descends à la première occasion.
— Je ne me brûlerai pas, annonça-t-elle calmement.
Bolan la croyait presque.
— Qui êtes-vous, Tessa, fit-il froidement. Vraiment.
— Je suis vraiment Tessa Mercier, dit-elle avec sérieux.
Elle lui lança un regard qui rappela ses airs de coquette à l'hôtel.
— Il n'y a pas beaucoup d'hommes en France qui refuseraient une invitation chez moi.
Une idée commençait à se former dans sa tête.
— OK, fit-il subitement. Vous savez de quoi il retourne. Vous savez qui je suis et ce que je dois faire. Prenez vos risques avec moi, je prends les miens avec vous.
— Alors, en route pour Cannes, fit-elle en souriant.
— Mais ne vous méprenez pas, ajouta-t-il froidement. Jusqu'à présent nous sommes quittes. Nous pouvons nous dire adieu et nous quitter bons amis en ce qui me concerne. Mais si nous continuons et que je m'aperçoive que vous êtes mon ennemie… eh bien, vous risquerez gros.
— Cannes, dit-elle avec le même sourire confiant.
Bolan soupira intérieurement et appuya sur l'accélérateur. Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond chez Tessa Mercier. Elle jouait pour l'instant le rôle d'une amie… et il acceptait ce rôle pour un temps. Cependant, il l'aurait à l'œil… avec les yeux et pas le cœur. Déjà il y avait une dizaine de femmes condamnées à un enfer

immonde à cause de lui, **il** ne pouvait plus se permettre le luxe d'un cœur.

Les instants de paix s'étaient envolés comme des moineaux.

CHAPITRE XII

La seconde partie du voyage, de Lyon jusqu'à la Côte, se fit en silence, et midi allait sonner lorsque Bolan lança la Rolls dans Nice. Il en avait ainsi décidé instinctivement et Tessa le dirigeait à travers les voies niçoises jusqu'à une agence de presse américaine desservant la Côte méditerranéenne.

Bolan rangea la Rolls près de la Promenade des Anglais et ils se séparèrent, Tessa partant faire pour lui une course importante.

Bolan se dirigea d'abord dans un bureau des P. & T. pour téléphoner à la pension Saint-Germain à Paris. Après une brève attente, il entendit la voix chaude de Nancy Walker.

— C'est la doublure. Je prends juste de vos nouvelles. Tout va bien ?

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. On passe Paris au peigne fin pour vous retrouver ! Où êtes-vous ?

— Au calme.

— Eh bien, faites votre trou et restez-y. Il y a même eu des gens d'Interpol. Ils sont passés ce matin.

— A votre hôtel ?

— Oui. De vrais durs. Gil dit qu'ils étaient bidons mais je ne sais plus quoi…

— Où se trouve votre téléphone, Nancy ?

— Celui-ci ? Dans le couloir près de ma chambre.

— Pourrais-je parler à Gil ?

— Eh bien… Je n'en sais rien… Ses mains sont… Il faudrait que je tienne l'appareil.

— Il faut que je lui parle, insista Bolan.

— Une seconde. Au bout de quelques instants, Bolan entendit la voix de Martin.

— L'incognito, c'est foutu, mon pote. On éventre Paris à la recherche de ce bon vieux Gil Martin. De plus, vos copains sont sur la piste. Ils sont venus ce matin en se faisant passer pour des agents d’Interpol. De très mauvais comédiens…

— Ils vous ont menacé ?

— Pas du tout; je me trouvais sous le lit. Ils venaient voir Nancy.

— Vous ne les ayez donc pas vus ?

— Si. Par la fenêtre lorsqu'ils sont repartis. Je suis prêt à parier mon prochain pourcentage de film qu'ils étaient de la Mafia. Où êtes-vous ?

— Avec Tessa, lui dit Bolan.

— Tessa qui ?

Bolan se souvint avoir prononcé cette phrase identique quelques heures plus tôt, sur le même ton.

— Votre vieille copine, Tessa Mercier. Je rai trouvée dans votre chambre d'hôtel.

— C'est bien ça. Mais je ne la connais pas. On a failli travailler ensemble mais à la dernière seconde le film ne s'est pas fait. Où avez-vous pris l'idée que…

— C'est très important, Gil, insista Bolan. Ne plaisantez pas… Vous connaissez Tessa Mercier ou non ?

— De réputation, c'est tout. C'est la fille la plus recherchée de l'industrie du cinéma, la chérie des producteurs européens. Mais je suis navré de vous le dire, je ne la connais pas personnellement.

— Bon, d'accord, soupira Bolan. C'est tout ce que je voulais savoir, Gil. Vous avez raison, la couverture s'est enflammée. Vous pouvez sortir de votre planque maintenant, si vous voulez, mais prudemment. Faites venir les flics jusqu'à vous, ne vous baladez pas dans la rue, on risquerait de tirer d'abord et de poser des questions ensuite.

— Pas question, je reste où je suis. Je n'ai jamais été si bien soigné.

Bolan entendit dans le fond le rire doux de Nancy Walker. Il sourit et annonça :

— OK, je vous reverrai dans vos films.

Puis il raccrocha. Le havre de paix s'était définitivement envolé.

Il ressortit du bureau de poste et se dirigea vers l'agence de presse. Il entra dans le bureau à l'instant où un type sortait d'une arrière-salle. Il y avait une fille penchée sur un télétype et une autre qui s'affairait sur le clavier d'une machine à écrire.

Bolan et le type se fixèrent un instant, l'homme le dévisageant avec des yeux effarés, puis **il** rentra dans la salle et jeta à voix basse :

— Nom de Dieu ! venez par ici !

Bolan le suivit jusqu'à son bureau et prit une chaise. L'homme referma la porte et prit une bouteille dans un classeur métallique et la posa avec deux verres devant son invité.

— Je n'ai ni soda ni glace, désolé.

— Merci, mais je ne prendrai rien, dit Bolan.

L'homme rangea la bouteille et les verres et revint nerveusement s'installer derrière son bureau.

— Je suppose que je n'ai pas besoin de me présenter ? fit Bolan.

— N'en faites rien ! s'exclama rapidement l'homme. Dites-moi seulement pourquoi vous êtes venu ?

— Etes-vous Lon Wilson ?

L'homme secoua la tête.

— Non, je suis Dave Sharpe, le chef de l'agence.

Bolan inclina la tête.

— Je me souviens de plusieurs reportages en provenance de votre bureau sur cette partie du monde. Il y a deux ou trois mois. Un exposé sur les pontes de la Mafia et leurs contacts influents. Des détails sur le trafic de stupéfiants. J'imagine que vous en savez plus que ce que vous avez écrit.

— C'est Lon qui a fait ce travail. Il se trouve en Turquie.

— Vous devez posséder des dossiers, des notes, quelque chose. Je ne veux qu'une liste de noms, des adresses. Les personnes qui ont un rapport avec la Mafia dans cette région.

Sharpe eut un sourire cynique.

— Que ça ? Pourquoi, à votre avis, est-ce que j'ai dû envoyer Wilson en Turquie ?

— Il s'agirait d'un échange, annonça Bolan.

— Qu'avez-vous à échanger ?

— Les raisons pour lesquelles j'ai besoin de cette liste.

— Hein ?

— Je vous dirai pourquoi je veux cette liste et ce que je compte faire à ces gens… si vous me donnez les noms en question.

Sharpe offrit une cigarette à Bolan et en alluma une, souffla nerveusement une bouffée de fumée et fixa Bolan.

— Y'a pas besoin d'avoir inventé la poudre pour deviner pourquoi vous voulez cette liste, mon vieux. En plus, l'imbécile qui vous la

donne devient le complice d'un meurtre… ou de plusieurs. Exact ?

Bolan haussa les épaules.

— Ces noms ne sont pas secrets. On en a parlé dans la presse et vous le savez. Si j'avais la liberté de mes allées et venues, je pourrais les avoir facilement. Mais je suis recherché et je me bats contre la montre. J'en ai besoin tout de suite.

— Pourquoi ?

— Ça, ça fait partie du marché, je peux vous annoncer ceci… Cette histoire va révolutionner la France.

— Ah oui ?

— Oui, confirma Bolan avec un sourire.

L'homme réfléchissait.

— Persuadez-moi.

— Cela concerne une dizaine de filles enlevées dans une maison close à Paris ce matin.

La main de Sharpe tremblait lorsqu'il retira la cigarette de sa bouche.

— Elles ont vraiment été enlevées ? Pour la prostitution ?

Bolan agita la tête.

— On me l'a confirmé. Je compte les faire revenir.

— Comment ?

— Cela dépend de vous.

Sharpe s'était empalé sur les cornes d'un dilemme moral. Il se tint immobile, enveloppé dans le nuage de la fumée de sa cigarette.

— Dans le classeur là-bas, dans le troisième tiroir, il y a un dossier marqué LW. Je vais aller me laver les mains. Je reviendrai dans un instant. Ce que vous faites en mon absence vous regarde.

Bolan lui sourit.

— Il n'y a pas de ligne directe vous reliant à la police dans les lavabos ?

Le chef de l'agence lui rendit faiblement son sourire.

— Je ne suis pas assez con pour ça, mon Vieux.

Il sortit, et Bolan ouvrit le classeur. Il y trouva un petit carnet qui semblait contenir les renseignements qu'il recherchait et il le mit dans sa poche. Une grande enveloppe contenait des photos d'identité avec les noms écrits derrière. L'enveloppe disparut dans la poche de Bolan avec le carnet.

Lorsque Sharpe revint, Bolan se tenait près de la fenêtre. Il se retourna et fit un petit sourire au chef de l'agence.

— Je ne vous prendrai plus de votre temps. En définitive, il me semble que je possède tout ce dont j'ai besoin. Mais ça me ferait plaisir si vous pouviez faire communiquer un article pour moi.

Sharpe eut un sourire cynique.

— Une épitaphe ?

— En quelque sorte. Mais l'article concerne plutôt le *pourquoi* que le *qui.* Dans un avenir très proche, chaque heure, tant que ces filles resteront introuvables, une relation importante de la Mafia va mourir.

Il y eut un petit silence.

— Doux Jésus ! c'est comme ça que vous…

Bolan agita sombrement la tête.

— Comme ça. Ça me ferait plaisir si cette nouvelle était rapidement sur les ondes et dans la presse. C'est important que ces types sachent pourquoi ils meurent.

— Un par *heure ?*

— Plus ou moins. Jusqu'à ce que ces filles soient libérées.

Bolan se dirigea vers la porte.

— Une seconde, attendez ! lança Sharpe. Dans combien de temps est-ce que je donne ces informations ?

— Laissez-moi environ deux heures. Après cela, le plus tôt sera le mieux… et étalez bien cela. Ah ! Comment saurai-je que les filles auront été libérées ?

— Par la radio de Monte-Carlo. Ou la télévision.

— Très bien.

Bolan lui sourit et sortit. Il n'y avait rien de secret sur les noms qu'il avait dans la poche. La police connaissait ces noms, certaines agences des Nations-Unies les connaissaient, et les journaux du monde entier les avaient évoqués à un moment ou un autre. Connaître était une chose; prouver était une autre. Même avec des preuves tangibles, il était parfois difficile d'inculper et d'obtenir une condamnation. Quant à Bolan, il n'avait jamais eu besoin d'obtenir des preuves légales et il ne subissait aucune influence politique. Il fallait simplement que Bolan *sache.* Maintenant, il savait.

Les lièvres courraient vers leurs terriers, bien sûr… sinon tout de suite, mais dès que le premier aurait été tué. Il lui faudrait se servir de tous ses talents pour tenir la promesse. Il faudrait absolument la tenir et cela l'obligerait à courir des risques qu'il aurait préféré éviter. Donc, une fois de plus, il se retrouvait devant l'alternative : la vie ou la mort.

Il se demandait de quel côté se plaçait Tessa Mercier. Peu lui importait, il se servirait d'elle autant que possible de manière positive. Elle connaissait la région, elle connaissait les gens et elle semblait tenir à l'aider. Bolan n’avait pas le droit ni la possibilité de refuser une assistance même si elle lui semblait douteuse.

Tessa l'attendait dans la voiture. Il y avait un long paquet dans un papier d'emballage sur la banquette arrière de la Rolls.

— J'ai trouvé ce que vous m'avez demandé, annonça-t-elle. Dans une boutique pour safaris. C'est une arme terrible, j'avais du mal à la porter.

— Des problèmes ?

— Pour moi, non. Je suis citoyenne française. Pourquoi avez-vous voulu une arme si puissante ?

— Je vais chasser du gros gibier, dit-il doucement.

— Le vendeur m’a assuré que cette arme abattrait un rhinocéros lancé dit-elle. Mais il n'y a pas de rhinocéros en France, doublure.

— Tiens, ça me fait penser à quelque chose. Je viens de parler à Gilbert. Il ne se souvient pas de vous, Tessa.

— Oh, là là, fit-elle à voix très basse.

— Vous voulez m'expliquer ?

— Non.

— Bon. Donnez-moi les directions pour aller chez vous.

— La route de Cannes, dit-elle. La villa s'y trouve à mi-chemin.

— Il vaudrait mieux qu'elle ne se trouve pas à mi-chemin de l'enfer, Tessa.

— Entre le ciel et l'enfer, il y a plusieurs niveaux, fit-elle d'une petite voix. Je ne vous ai pas trahi, Mack Bolan, quoi que vous puissiez en penser.

— Ne vous trahissez pas vous-même, c'est tout, marmonna Bolan.

Ils prirent la nationale 7, puis le bord de mer. Il se souvint brièvement de Miami et de Palm Springs, et fut envahi d'une immense tristesse pour son sort.

La Côte d'Azur aurait été un cadre agréable pour se détendre et se reposer un moment.

Il rejeta brutalement cette pensée et le sentiment de pitié à son égard. Ouvrant sa veste, il vérifia l'arme sous son aisselle. Tessa était assise de nouveau les jambes repliées sous elle, et elle le fixait. Il regardait la route devant lui.

— Je crois que j'allais tomber amoureux de vous, laissa-t-il tomber avec sérieux.

— Et moi de vous, chuchota-t-elle.

Il soupira.

— Une belle paire de faux jetons.

— Oui, mais je ne vous ai pas trahi, Mack.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

— Pour vous sauver.

— Allons donc. Tous ces risques pour un inconnu ?

— J'ai mes raisons, dit-elle. Et après ces heures ensemble, j'en ai davantage.

Bolan soupira.

— Tessa, si jamais on m'attend dans cette villa, nous allons mourir tous les deux. J'espère que vous vous en rendez compte.

— On vous attend ?

— Un piège, une embuscade.

— Il n'y aura pas d'embuscade chez moi.

Bolan espérait que non. Il voulait la croire et non seulement par sentimentalité. Il voulait une base de laquelle il pourrait se lancer facilement vers Monaco, Nice, Cannes, Juan-les-Pins, Saint-Tropez, Saint-jean-Cap-Ferrat et Antibes, là où se terraient les grands et les moins grands de la haute société. La villa, telle que Tessa l'avait décrite, était parfaite pour cet usage et valait le risque calculé que prenait Bolan.

— Vous semblez être en colère, chuchota Tessa.

— Je ne suis pas en colère, Tessa.

C'était faux. Il pensait à un autre faux jeton, une superbe Anglaise qui se faisait passer pour une putain, une fille qui avait

voulu goûter à la vie et qui se trouvait plongée au fin fond d'un enfer terrestre. Il se souvenait aussi d'une petite rouquine avec de beaux seins fardés et des yeux innocents et de toutes les filles qui lui avaient dit « Merci » en passant près de lui dans l'escalier. Il pensait aussi à une femme plus mûre qui lui avait craché au visage parce qu'elle avait eu mal. Oui, Bolan était fou de rage. Dans un laps de temps très court, cette rage allait se déverser avec une rare violence, même pour l'Exécuteur.

La Côte d'Azur allait trembler.

CHAPITRE XIII

La villa était nette et vide comme l'avait promis Tessa, et idéale pour les projets de Bolan. D'architecture méditerranéenne, elle était située à l'extrémité de Cap-Ferrat, avec une crique et une plage privées. Un portail qu'on pouvait fermer à clé et un immense parc autour assuraient une grande intimité. Il y avait un escalier qui descendait de la terrasse en marbre jusqu'à la plage où il y avait un ponton et un superbe bateau qui luisait au soleil.

Sur les conseils de Bolan, Tessa renvoya un vieillard et sa fille, le gardien et la femme de chambre, et l'Exécuteur se mit immédiatement au travail. Il porta à l'intérieur le paquet de la boutique de chasse et démonta la grosse carabine, pièce par pièce, vérifiant chaque composante. Puis il la remonta en la graissant. C'était une carabine de fabrication belge, qui acceptait des balles de 444 de grande puissance, avec un viseur télescopique et de coefficient vingt.

Bolan descendit ensuite sur la plage avec la carabine et des munitions et vérifia la visée. Tessa s'assit en tailleur derrière lui, les oreilles bouchées lorsqu'il tirait avec méthode à diverses distances, annotant au fur et à mesure les corrections à faire.

Cette tâche lui prit une vingtaine de minutes.

— C'est une bonne carabine ? demanda Tessa dès qu'il eut fini.

Il lui sourit.

— Oui, très bonne.

Il lui montra comment viser avec la lunette et lui expliqua les compensations requises pour la courbe descendante ainsi que l'influence du vent. Elle voulut tirer elle-même. Il lui fit la leçon sur le recul, lui rembourra l'épaule de sa veste et lui permit de tirer debout comme elle le lui demandait.

Elle appuya doucement sur la détente, manqua la cible, la colline et tout ce qui se trouvait dans les environs immédiats et tomba pesamment sur ses fesses sous le coup du recul. Bolan émit un petit rire et l'aida à se relever. Elle massait son épaule douloureuse en jetant de méchants regards à la carabine.

— Je ne comprends vraiment pas qu'on puisse dire que c'est une bonne arme, marmonna-t-elle.

Bolan l'aida à défaire la bandoulière et se pencha pour embrasser par jeu l'épaule malmenée. Elle lui saisit le visage à deux mains et le dirigea vers une cible plus attrayante. Leurs lèvres se mêlèrent pour la première fois en une douce passion. Elle fit un pas en arrière.

— Voilà, dit-elle.

Puis elle remonta en courant les marches vers la terrasse.

— Merde, merde, merde, marmonna Bolan en la suivant.

Il redémonta la carabine et la nettoya pendant que Tessa faisait du café et des sandwiches. Elle termina son travail avant lui et se tint en tailleur devant lui, d'un air presque gêné, pendant qu'il terminait le sien. Dès qu'il eut rassemblé toutes les pièces, ils déjeunèrent.

— Quel est ton plan ? demanda-t-elle. Tu vas tuer. Qui ?

— Je vais récupérer ces filles.

— Mais comment ? Avec cette carabine ?

— Oui, exactement.

Il prit le carnet dans sa poche et le mit sur la table.

— Là-dedans, il y a les noms de ceux qui composent le syndicat criminel de la Côte d'Azur. J'ai fait savoir qu'un de ces types va crever toutes les heures, tant que les filles n'auront pas retrouvé la liberté.

Elle avait un regard ébahi.

— Mais c'est du bluff, non ?

— Pas du tout.

Il consulta le carnet, puis chercha une photo dans la grande enveloppe. Il trouva celle qu'il cherchait et la posa sur la table près du carnet.

— Voilà mon premier choix, Claude Deschamps. Tu le connais ?

Elle acquiesça lentement.

— Vaguement. Il fait partie des gens qu'on voit au casino, sur des yachts, comme ça.

— C'est une apparence. Il fait passer plus de vingt millions de francs lourds de stupéfiants chaque année, vend des armes en contrebande et touche environ cent mille francs chaque semaine grâce à des opérations illégales à Marseille. Que vaut la vie d'un

personnage comme celui-là, Tessa ? Peut-être la vie d'une de ces filles enlevées.

— Je t'aiderai, déclara-t-elle.

— J'espérais que tu dirais ça, avoua-t-il. Mais d'une manière très limitée. As-tu des cartes de la Côte ? Des cartes précises ?

— Oui, des cartes régionales, des cartes maritimes, des cartes routières. Que veux-tu que je fasse ?

— Je voudrais que tu m'aides à trouver ces gens. Mais seulement sur les cartes, je connais leurs adresses.

— La société de la Côte est composée d'un petit milieu, dit-elle. Je connais la plupart de ces hommes.

Elle regardait les diverses photographies.

— Je suis même très surprise de les trouver là dans ta collection. Tu es sûr de tes renseignements ?

— J'en suis sûr.

— Je veux t'aider, Mack, et je peux t'aider mieux que cela. Je connais la Côte comme ma main. Je pourrais au moins te servir de chauffeur.

— Pas question, gronda Bolan.

— Alors, j'appelle la police.

— J'ai presque l'impression que tu le ferais, dit-il.

— Ne me tente pas. Il rassembla les photos et les étala sur la moquette.

— Va chercher les cartes.

Tessa se leva d'un bond et quitta la pièce. Elle revint quelques instants plus tard avec un monceau de cartes. Bolan les examina avec minutie, mettant certaines de côté et rejetant d'autres, jusqu'à ce qu'il ait eu une parfaite représentation de la région côtière. Tessa lui avait apporté des crayons et une bande adhésive et Bolan découpa, colla et crayonna, fabriquant la carte spéciale dont il avait besoin. Il avait quadrillé cette carte de Monaco à Marseille. Il avait collé dans divers quartiers des photos. Ensuite il fit des triangulations sur divers points en partant de la villa de Tessa. Lorsqu'il eut terminé, il se leva.

— Bon, voilà l'ordre de bataille.

— Je n'y comprends rien, avoua-t-elle.

— Je ne peux pas me permettre de leur indiquer mes déplacements de manière systématique, expliqua-t-il. Je ne veux pas leur laisser une piste. Je dois changer de route, remonter, descendre, zigzaguer.

Il regarda sa montre.

— Je commence avec Deschamps. Si on arrive à le trouver, je le supprimerai à quatorze heures précises. La solution de rechange est Vicareau qui se trouve là, en dessous, sur la Moyenne Corniche. Si je peux avoir l'un ou l'autre, je descends ensuite dans la zone 4 près de Nice. J'aurai Korvini ou Bernard. Après je remonte sur Monte-Carlo pour retrouver le grand ponte du jeu, Hébert. Tu commences à saisir ?

Tessa avait un regard un peu incrédule.

— Oui, je saisis.

Il poursuivit inexorablement.

— Ces coups vont se faire en plein jour. Ça veut dire qu'on voit jaillir le sang, c'est du vrai, pas du sirop ou de la teinture. Les gars ne se relèvent pas pour boire un Coca quand le tournage est terminé. Il leur manque de la chair et ils se tordent parfois par terre en hurlant pendant qu'ils meurent. J'essaie de les supprimer aussi proprement que possible mais…

— Bon, ça va, j'ai compris.

— Je t'ai laissée tirer en bas pour que tu puisses comprendre la différence entre les vraies armes à feu et les fausses. Une arme, c'est plus qu'un beau gadget qui fait un bruit impressionnant. Ce sont de véritables instruments de massacre, et si tu trouves que le recul est douloureux, tu peux prier de ne jamais te trouver devant ce qui sort du canon. Le vendeur ne plaisantait pas quand il t'a dit qu'une de ces balles arrêterait un rhinocéros lancé. Il y a un impact de près de deux tonnes, Tessa, lorsque ces projectiles passent, alors les tissus et les os s'écartent et laissent passer. C'est pas très joli à contempler.

Elle le regarda très calmement.

— Qu'essaies-tu de me dire ?

— Je veux te faire comprendre pourquoi je ne t'emmènerai en aucun cas avec moi.

— Même si je te menace de te livrer à la police ? fit-elle d'une voix soumise.

— Même pas. Si tu es de mon côté, résigne-toi à m'attendre ici sans bouger.

— J'aurais cru que tu aimerais que je sois là où tu puisses me voir.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules délicatement.

— Je t'ai menti, non ? Je ne comprends pas pourquoi tu me fais subitement confiance.

— Parfois un type doit faire confiance à ses instincts, dit-il en souriant.

— Alors tu fais confiance à tes instincts plutôt qu'à moi ?

— C'est la même chose, non ?

Elle lui sourit à son tour.

— Probablement.

— Bon, allez, aide-moi à retrouver tous ces endroits sur la carte. Il me faut une précision absolue, alors ne me laisse pas tomber.

— Je ne te laisserai pas tomber.

Bolan espérait que non. Ils définirent les derniers détails de l'ordre de bataille, puis Bolan se mit à rassembler son équipement.

— Qu'est-ce que c'est que cette seconde voiture dans le garage ? demanda-t-il.

— Une Corvette *Sting-Ray.*

— En bon état ?

— Oui. Tu t'en serviras ?

— Ouais.

— Et s'il n'y a rien à faire ? Si le plan ne marche pas ? Si aucun de ces hommes ne réussit à faire libérer les filles ?

— Ils trouveront dès qu'ils se rendront compte de ce que je vais leur faire. Ce qui me fait penser, tu as la télévision ?

Elle acquiesça et partit allumer son poste.

— Pourquoi la télévision ?

— C'est à peu près l'heure où l'on diffusera le premier message.

Il continua à ranger ses affaires.

— Tu as une bonne paire de jumelles ?

— Oui, fit-elle en se dirigeant vers un placard et revenant avec un sac en cuir.

— Mets-les avec mes affaires, dit-il.

Elle se prit à rire nerveusement.

— Je croyais que tu les voulais pour regarder la télévision.

Il rit à son tour et commençait à lui dire quelque chose lorsque son regard fut attiré par l'écran de la télévision. Il se voyait en fond, derrière un speaker qui lisait un papier sur le ton habituel à tous les journalistes télévisés du monde entier.

—… donc, un criminel mourra toutes les heures tant que les filles enlevées n'auront pas retrouvé leur liberté. Bolan est un tueur sanguinaire, disent les policiers, et toutes les mesures pour l'appréhender devront être prises.

— Parfait, fit Bolan en souriant.

Il rassembla le reste de son équipement et mit le gros fusil sur son épaule. Il était près de la porte lorsqu'il se retourna.

— Si tu veux m'aider, reste devant la télé ou écoute la radio. On doit me prévenir par ce moyen si les filles sont libérées.

Elle le suivit en courant et se tint nerveusement près de lui pendant qu'il rangeait son matériel dans le coffre de la voiture, puis lorsqu'il eut terminé, elle le prit par le cou et l'embrassa avec passion.

— Il y a une lampe devant le portail, lui dit-elle. Si cette lampe est allumée de jour, il y a du danger, et la même chose si elle est éteinte de nuit. OK ?

— OK.

Il l'embrassa doucement, puis la repoussa et monta derrière le volant, mit en marche le moteur et partit dans le chemin plein de gravier. Quelques instants plus tard il était lancé sur la route de la Côte.

Premier arrêt, juste au sud de Monaco.

Cible, Claude Deschamps, truand mondain.

Arme, défonceur belge de rhinocéros.

La guerre de la Côte d'Azur commençait.

CHAPITRE XIV

L'expression incrédule, Wilson Brown passa la porte.

— Dis, t'as entendu ce que ce Bolan vient de…

— Ouais, ouais, j'ai entendu, grogna Lavagni.

Il avait la main posée sur le téléphone comme si ce contact obligerait l'appareil à sonner.

— La plupart des gars sont déjà en route pour l'aéroport. Si seulement Sammy pouvait téléphoner…

Brown n'avait pas l'intention de se taire pour si peu.

— Mais c'est la plus incroyable histoire que j'aie entendue, déclara-t-il. Ce Bolan est incroyable, vieux…

— C'est un con ! grinça Lavagni. Il se fout dans un état monstrueux à cause de quelques putes. On va l'avoir maintenant, Wils, ne t'en fais pas.

— C'est pour ça que c'est si extra, insista le Noir. Il devait se rendre compte qu'il allait exposer sa situation. C'est typiquement Bolan. Même au Viêt-Nam, on pouvait toujours compter sur lui pour ramener des gosses ou des vieilles bonnes femmes quand il avait les Viets au cul. J'ai même l'impression qu'il les aimait bien, ces Jaunes. Je me souviens d'une fois…

— Ta gueule ! hurla Lavagni. Ne me casse pas les couilles avec tes histoires de héros quand il s'agit de ce fumier ! T'as fait ta valise ? On va partir à Nice dès que Sammy aura fait signe !

— La valise est bouclée, vieux, répondit le géant noir dont les yeux s'étaient voilés.

Il ressortit de la pièce en marmonnant :

— Mais ça ne veut pas dire que je sois prêt.

*

* *

A une époque antérieure, Claude Deschamps aurait été tout à fait à son aise en perruque blanche, avec une tabatière à la main, à la cour de Louis XV ou dans une salle de bal alors que ses compatriotes mouraient de faim dans les rues. Ce prétendu aristocrate osait affirmer qu'il était le descendant de l'Homme au Masque de Fer, une affirmation difficile à contredire puisque la

véritable identité de cet homme si cruellement puni par le roi de France n'a jamais pu être établie de manière certaine.

De chaque côté du portail de la propriété au bord de mer de Deschamps, on pouvait voir une copie du masque, et le blason qui surplombait la salle de réception affichait un masque sous deux épées croisées.

L'homme au masque n'avait jamais vécu dans un tel luxe.

Deschamps non plus avant ses activités illégales. S'étant aperçu très tôt que la collaboration avec les Allemands pendant la guerre lui rapportait plus que la Résistance, il avait amassé rapidement une première fortune. Opportuniste, il avait réussi à accueillir les libérateurs alliés avec une carabine de résistant entre les mains. De plus, une cachette emplie d'œuvres d'art lui avait permis de passer sans problèmes les années difficiles de l'après-guerre. Il s'était mêlé aux activités criminelles de plus en plus et, aux environs des années 50, Deschamps était en place sûre dans les hauts milieux criminels français. Sa fortune augmentait, et ses ambitions sociales suivaient. A l'époque où Mack Bolan terminait ses études et s'engageait dans l'armée américaine, Claude Deschamps voyageait avec le *jet-set* international et venait de « découvrir » le lien avec son noble ancêtre.

C'est peut-être à cause de tout cela qu'il ne manifesta que du mépris pour l'ultimatum de l'Exécuteur. Il annonça à son collaborateur et associé, Paul Vicareau, lors de la dernière conversation téléphonique de sa vie :

— Allons, Paul. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter. C'est une vaine menace. Cet homme se trouve en France depuis quand ? Un jour, deux ? On le poursuit de tous côtés et il n'ose pas se montrer. Comment pourrait-il nous connaître ? Comment peut-il nous atteindre ?

— C'est peut-être exact, annonça la voix inquiète et cultivée de Paul Vicareau, un véritable homme du monde qui avait eu des ennuis quelques années auparavant et qui était tombé sous la coupe de Deschamps. Mais je me sentirais mieux si nous parlions à Rudolfi pour qu'il mette un terme à cette histoire. Essayez encore une fois de le joindre.

— Mais oui, Paul. Je vous le promets. L'important est de rester calmes. Se conduire en lâches serait admettre notre culpabilité. Vous me comprenez ?

Vicareau fit entendre un long soupir.

— Il faudrait que ma femme le comprenne, Claude. Je regrette vraiment le jour où Viviane a appris la nature de mes affaires. Elle voudrait fermer les persiennes et vivre dans la cave.

Deschamps émit un petit rire.

— Vous devriez plutôt regretter le jour où vous vous êtes marié. Même avec une femme aussi belle que Viviane… il y a trop de belles filles pour se contenter d'une seule, non ? Voilà ce que je vous propose. Une fois que ce fou aura été pris, nous partirons sur mon yacht à Capri. Avec une demi-douzaine de jolies filles. Cela ne vous dirait rien ?

Vicareau avait la voix lasse.

— Parlez à Rudolfi, Claude. Je ne veux pas m'immiscer dans ses affaires personnelles, ni lui demander une explication… seulement il a fort mal choisi son moment. Dites-lui de faire revenir ces filles.

— Rassurez-vous, dit Deschamps en raccrochant.

Il traversa sa bibliothèque où il y avait une collection inestimable de trésors du passé et sortit sur le petit balcon pour observer son royaume. Un truand américain oserait-il vraiment affronter tout cela ? Ce parc était connu par l'Europe entière ainsi que la salle de bal en dessous. Ses cuisines étaient réputées et sa table réjouissait les plus fins gourmets. Malgré tout cela, Deschamps n'était pas aussi sûr de lui qu'il en avait eu l'air au téléphone. La situation présentait bien un certain danger. Vicareau passait sa vie à geindre. Deschamps émit un son méprisant du fond de la gorge et se pencha contre la balustrade pour regarder le parc au sud.

Il sourit en se souvenant d'un détail de la conversation avec ce mouton effrayé. Non, Deschamps ne bouclerait pas les persiennes pour s'enfermer dans la cave. Les dogues couraient libres dans l'enceinte du parc. Ce serait drôle de voir ce tireur d'élite essayer de se frayer un chemin à travers ces fauves. Il aurait l'impression d'être tombé parmi des lions affamés. L'effet serait le même.

Il voyait Pierre, le dresseur, qui se tenait sous ses fenêtres.

— Les bêtes sont superbes, Pierre, appela Deschamps en riant. Elles ont l'air affamé.

Le dresseur portait un revolver à la ceinture et il caressa la crosse du revers de la main.

— Je ne leur fais pas trop confiance moi-même, monsieur. Elles sont de mauvaise humeur.

Deschamps émit un autre rire et leva les yeux pour observer l'extrémité sud de la propriété du Masque de Fer. De ce côté-là, il y avait une route publique qui desservait la plage, à cinq cents mètres. Une minuscule voiture rouge était arrêtée au bord de la route et il y avait une silhouette qui se tenait derrière. Deschamps retourna dans la bibliothèque et prit une paire de jumelles avant de ressortir sur le balcon. Il appela le dresseur.

— Pierre, ouvrez le portail sud.

Puis il se pencha contre la balustrade pour faire le point.

Il s'agissait d'une voiture de sport américaine… un homme de haute taille se calait sur le toit avec un objet… Deschamps trouva enfin le point exact et l'image devint claire. Il en eut le souffle coupé. Son cerveau hurlait : « Fuis ! » mais Deschamps ne réagit pas assez rapidement. La dernière chose qu'il vit fut le sinistre visage collé au viseur d'une grosse carabine et une petite giclée de fumée qui sortit du canon.

Brûlante, la balle du 444 parcourut la distance en moins de trois secondes, passant sous les jumelles et à travers la gorge de Deschamps dans une explosion de sang et de chair.

Les jumelles tombèrent dans la cour, et l'homme lui-même fut projeté en arrière, à travers les baies ouvertes pour s'écrouler sur le plancher marqueté de sa bibliothèque.

*

* *

La Sting Ray patinait sur la route alors que le tonnerre du 444 roulait encore sur les collines. Bolan monta sur la Moyenne Corniche, puis emprunta la route de Nice qu'il devait contourner. Sur le volant, il avait collé une petite carte pour se repérer. Deux fois il dépassa des petites routes départementales et dut rebrousser chemin, et une fois il eut à traverser au pas un troupeau de moutons qui bloquait son chemin. Finalement, il se retrouva au sud-ouest de

la ville avec cinq minutes d'avance et se dirigea vers le petit château d'Alex Korvini.

La photo agrafée sur le tableau de bord montrait un visage maussade aux yeux noirs et aux sourcils épais, un front cabossé, un menton carré et une bouche amère aux lèvres minces. D'après les renseignements de Wilson, Korvini avait fait fortune en Italie, après la guerre, aux dépens de ses concitoyens en pillant du matériel d'aide qui devait être distribué gratuitement et en le revendant sur le marché noir à des prix astronomiques. Depuis, il s'était mêlé aux divers trafics de biens volés, de stupéfiants et de contrebande. Cependant, sa principale activité était la revente de matières militaires, obtenues par des soldats américains en Europe ou par les marins de la US Sixth Fleet en Méditerranée. Korvini s'était fait naturaliser français en 1961 et jouissait d'une réputation d'habile financier, ce qu'en fait il était, grâce à des fonds de provenance illégale sans cesse renouvelés.

Bolan repéra les lieux en longeant par deux fois la propriété et choisit une petite colline comme point de tir. Elle se trouvait à trois cents mètres du parc et lui offrait une visibilité parfaite des deux façades du manoir ainsi que du portail principal du parc.

Le manoir se situait sur un petit monticule. Derrière, légèrement en contrebas et du côté de Bolan, il y avait une écurie de moyenne importance. Grâce aux jumelles, Bolan pouvait observer les boxes des chevaux, un enclos d'entraînement, une voiture américaine garée derrière le manoir et une autre devant. Un homme en jeans blanc avec un blouson bleu montait la garde devant le portail avec un fusil sous le bras. Un second, vêtu pareillement, veillait à la sécurité d'une petite porte à l'arrière de la propriété. Deux gardes de plus se promenaient sur le monticule près du manoir.

Bolan continua à inspecter les lieux et leva un peu les jumelles pour observer les alentours. Alors qu'il scrutait l'horizon, il vit deux voitures avec des projecteurs sur le toit sortir d'un croisement à une distance d'environ mille trois cents mètres et le chemin qui menait vers le portail principal. Des flics !

Il revint subitement à son observation du château. Cela devait être immédiatement ou jamais. Les rideaux étaient tirés et les persiennes à l'étage étaient fermées. On commençait déjà à se

méfier. Soudainement la porte de la façade arrière s'entrouvrit et un homme trapu sortit pour dire un mot à un garde et rentra aussitôt. Bolan esquissa un sourire. Il avait remarqué pendant ce court espace de temps un front cabossé et des sourcils épais. Bon, il avait aperçu sa cible - maintenant il fallait la faire ressortir.

Bolan retourna auprès de la Sting Ray, vérifia son arme et revint à son point de tir. Le champ de vision à travers le télescope s'étendait sur une trentaine de centimètres seulement. Il visa d'abord la porte de la façade arrière, puis revint au garde le plus proche, observa la distance et fit une correction pour tirer dix centimètres au-dessus de la cible. Il balaya de nouveau vers la porte, observa la distance, effectua la correction utile et prit un des gonds de la porte pour établir la hauteur de visée.

Il fit plusieurs fois ce mouvement et s'habitua au geste, puis il s'enroula le bras dans la courroie, se coucha et visa la première cible.

Tourné vers Bolan, le garde allumait une cigarette, les jambes bien écartées, la crosse de son fusil au sol et le canon penché contre sa poitrine. Bolan visait la crosse du fusil au sol. Il appuya doucement sur la détente, résista au recul et réussit à garder un contact visuel avec le garde. Il vit l'impact sur la crosse qui se désintégra et l'homme renversé. Puis il accomplit avec calme le mouvement répété et se trouvait en position pour le second coup à l'instant où le bruit du premier arrivait au château.

Le visage grimaçant de Korvini vint emplir le champ de vision et il était évident qu'il criait quelque chose. Instinctivement, Bolan leva la croix du télescope à dix centimètres au-dessus de ce visage et retint sa respiration en appuyant sur la détente. Un second projectile meurtrier fila vers son but.

Les lourds sourcils de Korvini s'écroulèrent subitement et son visage se désintégra sous le choc de l'acier en fusion avec des fragments de crâne et des parties de cerveau qui éclaboussèrent la porte derrière.

Bolan quitta la lunette pour saisir les jumelles et observer les réactions aux alentours. L'objet de son premier tir se trouvait à genoux, examinant la crosse éclatée de son fusil. L'autre garde, qui se trouvait plus près de Bolan sur le monticule, courait

nerveusement entre les première et seconde cibles, ébahi par ce double coup qui semblait venir du ciel. Un autre personnage faisait rapidement le tour du manoir et recula lorsqu'il vit les restes sanglants sur le pas de la porte. Il se retourna pour crier vers quelqu'un.

L'homme près du portail essayait de se planquer derrière une barrière et gesticulait dans la direction de Bolan. Les voitures de la police venaient d'arriver à cet instant, et des hommes en uniforme en sortaient pour se cacher ou se mettre à l'abri.

Bolan remit l'œil à la lunette et creva le pneu avant gauche des deux véhicules ainsi que ceux des voitures américaines dans le parc du château.

Il observa une dernière fois le terrain et constata que plus rien ne bougeait. Bolan retourna auprès de la Sting Ray, rangea son matériel et fit une petite croix sur sa carte avant de s'éloigner du château où la mort venait de passer.

L'Exécuteur allait à Monte-Carlo.

CHAPITRE XV

La voix cultivée de Paul Vicareau emplissait la ligne et vibrait parfois d'accents hystériques. Il s'adressait à Gisèle Loureau.

— Ne me dites pas que vous ne pouvez le trouver, Gisèle ! Il le faut ! Et dites-lui de calmer ce psychopathe ! Cet homme tient parole ! Il fait ce qu'il dit !

La voix de Gisèle était aussi troublée que sympathique à ces plaintes.

— La police, Paul, elle va certainement l'arrêter bientôt. En attendant, je ferai de mon mieux…

— La police ! Les policiers sont assis dans leurs fauteuils et se frottent les mains de ce qui nous arrive ! Ils contemplent des cartes et parlent de stratégie. Je ne crois pas qu'ils aient la moindre intention de l'appréhender. Qu'est-il arrivé à notre organisation ? Où sont l'influence et la protection que vous-même et Rudolfi avaient promis ?

— Je vous en prie, Paul, je fais tout mon… mon possible. Vous n'êtes pas seul à vous inquiéter. Nous faisons tout, croyez-moi, tout. Et je vous en prie, ne parlez pas si clairement au téléphone, on pourrait nous espionner.

— Mais, Gisèle, je ne crois pas que vous vous rendiez compte de la gravité de notre situation ! Ecoutez-moi ! Cela fait moins de trois heures que cet homme a proféré sa menace. Il a déjà abattu Deschamps, Korvini et, il y a quelques instants, Hébert. Personne n'est en sécurité, il n'y a pas de sécurité. Il se déplace comme le vent… Vous avez entendu parler de l'assassinat d'Hébert ?

Gisèle poussa un soupir.

— Non, Paul, pas encore.

— Alors, écoutez-moi ! Comment sait-il où aller ? Que pouvait trouver Hébert de plus sûr que le casino de Monte-Carlo ? Il y va avec un entourage important-Il y a des centaines de touristes. Hébert déclare qu'il restera dans le casino jusqu'à l'arrestation du meurtrier. On l'appelle au téléphone. Il est accompagné par quatre gardes du corps. Lorsqu'il se trouve près d'une table, parmi ses amis, un coup de feu éclate, une fenêtre se brise, et Hébert s'écroule

mort au milieu de son entourage. Est-ce que vous comprenez à présent ?

La voix de Gisèle avait perdu son assurance.

— J'avais compris la situation dès le début, Paul. Je vous prie de me croire lorsque je vous dis que je fais tout mon possible, mais vous devez me comprendre à votre tour, c'est très difficile. J'ai donné des ordres, il n'y a pas besoin de Rudolfi pour cela. Rassurez-vous, je fais tout ce qui est possible pour intercepter ce… cet envoi. Et l'Organisation entière se démène pour vous soulager de cette terrible pression… En attendant, vous devez montrer une extrême prudence.

— Je vais demander la protection de la police ! annonça Vicareau. Je vais demander aux policiers de me mettre en état d'arrestation protectrice !

— Paul, ils vous demanderont une déclaration !

— Cela m'est égal. Je préfère encore cela au sort de Deschamps, Korvini et Hébert.

— Mais attendez, Paul ! Encore une heure.

— Une heure qui pourrait être ma dernière ! Non… J'attendrai encore trente minutes. Je n'oublierai jamais qu'au moment où j'en ai besoin, Thomas Rudolfi est introuvable. Les autres non plus ne l'oublieront pas, Gisèle.

— Tenez bon, Paul. Tenez bon.

Elle raccrocha.

Tout se désagrégeait et elle sentait le poids de l'empire croulant qui l'écrasait. Oui, Rudolfi, au moment de grand besoin, où *es-tu ?* Quelle est cette machination diabolique de revanche qui te fait courir sur la Côte lorsque tes amis meurent ? *Toi et tes cartes !*

« Je vais téléphoner à Tessa, se dit-elle. Oui, je vais l'appeler tout de suite ! »

*

* *

L'Exécuteur était coincé. Pourtant il s'était cru si malin ! La petite Principauté de Monaco était devenue un piège dans lequel Bolan se trouvait pris, les mâchoires étant représentées par une nuée de flics, postés aux sorties diverses de la ville. Au cœur de ce piège, les choses allaient bon train. Il se disait que les touristes devaient être à

la fête. On avait l'impression que le prince faisait changer la garde à chaque coin de rue. Il y avait des uniformes partout, et les hommes qui les portaient demandaient avec autorité les passeports ou les papiers des passants; la Principauté avait une atmosphère de kermesse.

Bolan roula trente minutes durant dans la Sting Ray, cherchant en vain une issue de secours, et il dut finalement admettre qu'il avait commis une bêtise. Il se dirigea vers le port pour inspecter les yachts des milliardaires de passage et les voiliers des estivants pour trouver là la même situation; une échappée par la mer lui était tout aussi impossible. Il s'arrêta devant une cabine téléphonique et obtint avec difficulté le numéro de la villa cannoise.

La voix excitée à l'autre bout de la ligne se fit entendre après la seconde sonnerie.

— C'est la doublure. Comment ça va ?

— Oh ! oui, bien sûr.

— Hein ? Je ne comprends pas. Tu n'es pas seule ?

— Non.

— Tu regardes la télé ?

— Oui.

— Des nouvelles pour moi.

— Non.

Il soupira longuement.

— J'ai eu du mal à atteindre Hébert, et maintenant je crois que je vais avoir du mal à m'en sortir.

Elle lui posa ensuite une question mais il n'entendit que la dernière partie qui se terminait par « Monte-Carlo ».

— Ouais, grogna-t-il. Et j'y suis bloqué. J'ai joué au plus fin et je me suis fait cerner.

— Ne reviens pas ici, confia-t-elle d'une voix très basse.

— La lampe est allumée ?

— Même pas, je n'en ai pas eu le temps. Ecoute, ils sont partout, dans le jardin, sur la terrasse… Oh ! l'inspecteur vient de monter sur la terrasse, je n'ai plus qu'une minute et j'ai tant de choses à te dire. Ne bouge pas. Tu peux aller jusqu'au port ?

— Tu es arrêtée, Tessa ?

— Non. Je leur ai dit, et je pense qu'ils me croient, que je t'ai emmené jusqu'à Nice sans savoir qui tu étais. Que tu m'as quittée ensuite. C'est vraisemblable parce que la Rolls est ici et, toi, tu ne l'es pas. Réponds-moi, peux-tu aller au port ?

— J'y suis presque en ce moment. Pourquoi ?

— Dès qu'ils seront repartis, j'essaierai de venir te chercher avec le bateau.

— Rien à faire. Tu ne bouges pas de là.

— Mais que feras-tu ?

— Je vais aller là où on ne risque pas de me chercher et y poser mes fesses.

— Ce qui veut dire ?

— Rien. Au revoir, Tessa. Et merci.

Il raccrocha et fixa pensivement l'appareil, puis décrocha encore et demanda un numéro à Nice.

Une fille répondit avec une trace d'accent français en anglais.

— Passez-moi Dave Sharpe, lui demanda Bolan.

— Qui le demande, s'il vous plaît ?

— Dites-lui que c'est l'homme de la Mancha.

— Pardon, vous avez bien dit l'homme de la Mancha ?

— C'est ça.

— Je suis revendeur de moulins à vent d'occasion.

Elle se mit à glousser.

— Un instant, s'il vous plaît.

Le ton exaspéré du journaliste se fit entendre presque immédiatement.

— Il ne peut s'agir que d'un type, dit-il lourdement.

— Eh oui, fit Bolan. Le dernier des fous, et je n'en ai peut-être plus pour longtemps. Je suis coincé et je creuse un terrier, j'y passerai peut-être la nuit. Que dit-on de l'autre côté ?

— Là panique à l'état pur. Vous y allez fort, mon vieux.

— Apparemment pas assez, fit Bolan. Ecoutez, j'effectue une retraite stratégique. Un second article vous intéresse ?

— Ça m'aidera à vivre, soupira Sharpe.

— Disons qu'il s'agit d'une trêve temporaire. Il est un peu plus de dix-sept heures. Je leur donne jusqu'à… disons vingt heures pour

libérer les filles. Si d'ici là, **il** ne s'est rien produit, je déclenche la guerre totale…

— C'est fascinant, ça. Surtout quand on a déjà constaté la panique générale en ce moment. Dites, vous n'avez rien entendu à la télé ?

— Non, mais j'ai quelqu'un qui regarde pour moi. Rien encore.

— Eh bien… ce n'est peut-être pas encore officiel, mais je parlais au directeur de Nice à la seconde. Il a reçu deux coups de téléphone, un de Paris, l'autre de Marseille, pour vous demander de leur donner le temps de récupérer les marchandises. On ne vous l'a pas encore dit ?

— Non, annonça Bolan d'une voix morne. Alors, changez mon histoire. Je leur laisse jusqu'à vingt heures pour libérer la marchandise… jusqu'à vingt heures… rien de plus.

Sharpe toussota.

— C'est un peu immoral, mais je dois avouer que je vous admire. Seulement n'allez pas le crier sur les toits.

Bolan émit un petit rire.

— Merci pour le soutien immoral. A bientôt.

— Je ferai peut-être le reportage sur votre procès.

Bolan se remit à rire.

— Ça n'ira jamais jusque-là.

— Puis-je vous citer ?

— Bien sûr. Je ne survivrai pas plus de dix minutes après mon arrestation. Vous le savez, et tous les Mafiosi le savent aussi. M'enfermer serait me condamner à mort automatiquement. Alors je mourrai sur pied, si vous me pardonnez l'expression, là où cela me plaira.

— Vous parlez comme si vous vous attendiez à mourir.

— C'est évident, non ? j'ai beau être un fou, je ne suis pas idiot. Cela m'arrivera tôt ou tard. Le plus tard sera le mieux.

Le journaliste poussa un soupir.

— C'est une drôle d'interview que vous venez de m'accorder. Je vous remercie. Mais dites-moi… comment allez-vous quitter Monaco ?

— Je ne vous ai pas dit que je me trouvais à Monaco.

— Pas la peine. Tout le monde est au courant. **Du** moins la police affirme que vous vous y trouvez encore et que vous n'en sortirez jamais. Ils ont monté une véritable ligne Maginot autour de la principauté. Quelles sont vos chances ?

Bolan réfléchissait furieusement.

— Ne vous ai-je pas dit que je « blitzais » à vingt heures ? Cela vous donne l'impression que je sois encerclé ?

— Mais vous avez dit…

— J'ai parlé d'une retraite stratégique. Vous en tirez une conclusion inexacte. Ne réconfortez pas l'ennemi. J'attaque à vingt heures si les filles ne sont pas libérées, on ferait bien de me croire.

— Donc, vous n'êtes pas à Monaco ?

— Je ne vais pas vous dire où je ne me trouve pas. C'est aux flics de se débrouiller.

Bolan raccrocha, coupant la question suivante du journaliste. Il remonta dans sa voiture et quitta rapidement ce quartier. Perturbé. Premièrement, pourquoi Tessa ne lui avait-elle pas transmis le message ? Quel jeu jouait-elle ?

Ensuite, pourquoi les flics étaient-ils si bavards ? Ne se rendaient-ils pas compte qu'ils allaient attirer vers la Principauté tous les tueurs que le Syndicat avait à ses ordres ?

Enfin, ce qui l'ennuyait le plus, comment arriverait-il à « blitzer » à vingt heures, comme promis ? Il espérait que cela ne serait pas nécessaire, que cette publicité qu'on lui faisait parviendrait à ceux qui détenaient les filles et qu'ils les relâcheraient. Mais si le contraire se passait ? Bolan pourrait-il *survivre* jusqu'à vingt heures ?

Enfin… il ferait de son mieux. Il lui fallait maintenant trouver l'endroit le plus improbable de Monaco pour se terrer. A part le palais princier, bien entendu. Le casino, là où il avait exécuté une victime un peu moins d'une heure auparavant ?

Bolan refit le nœud de sa cravate et se coiffa les cheveux grâce au rétroviseur. Il s'apprêtait à affronter le plus grand risque de sa carrière. Il allait mettre sa vie en jeu au casino de Monte-Carlo.

*

* *

Monte-Carlo, à six heures du soir ressemblait à Las Vegas à minuit. Il y avait foule dans la rue, des femmes qui semblaient sortir

de chez Cardin ou Dior, des hommes en smoking, et une horde de touristes, vêtus n'importe comment, qui regardaient bouche bée les grands de ce monde. Dans les cafés, il n'y avait plus de table et on ne pouvait qu'à grand-peine se frayer un chemin à travers les terrasses. Ici et là on pouvait observer une casquette de yachtman, des hippies en blue-jean, et partout des détectives aux regards fureteurs. Des policiers en uniforme observaient chaque homme qui passait comme s'il était Mack Bolan déguisé.

Grâce à cette multitude, Bolan se faufila entre les badauds sur une centaine de mètres, de la voiture jusqu'au casino, sans être interpellé. Plantés devant l’entrée du casino, se tenaient une douzaine de flics. Bolan se fraya froidement un chemin parmi eux et dut montrer ses papiers à deux hommes en habit qui étaient à l'intérieur. On montrait toujours son passeport avant d'entrer dans une salle de jeu, il s'agissait de routine.

On le fit passer après lui avoir demandé de payer le droit d'entrée.

On jouait comme d'habitude dans la grande salle. Bolan trouva l'emplacement de la chute de sa dernière victime. La vitre éclatée de la fenêtre en face avait été remplacée et on avait nettoyé les déchets auprès de la table de téléphone. Un petit tapis recouvrait la moquette où Hébert était tombé foudroyé, pour cacher les taches de sang, se dit Bolan. Il examina tranquillement, de l'intérieur, son angle de tir et se félicita de n'avoir fait aucune erreur. Dix centimètres d'un côté ou de l'autre et cette prouesse ne se fût pas accomplie. *Quelque chose* lui venait en aide.

Se déplaçant de table en table, laissant tomber diverses mises, il cherchait du regard les inspecteurs en civil pour s'en éloigner. Aux environs de dix-neuf heures, il ressortit et entra dans la petite salle des machines à sous. Il y trouva plus de monde, moins élégamment vêtu. Il se fit un chemin à travers divers groupes et entendit une multitude de langues. Trouvant enfin une machine délaissée, il se mit à y abandonner quelques pièces de monnaie.

Vers dix-neuf heures vingt, il retourna auprès de la caisse pour obtenir des jetons. Lorsqu'il commençait à s'en éloigner, un grand Noir s'accouda au comptoir et lui adressa un large sourire. Bolan le

reconnut à la seconde même. Il lui rendit le sourire et repartit vers sa machine.

Un instant plus tard, le Noir se trouvait à ses côtés, introduisant une pièce dans la machine voisine.

D'une voix très basse et bien familière, il dit à Bolan :

— Regardez devant vous, sergent, on vous cherche.

Sans tourner la tête, Bolan lui lança à voix basse :

— Ça fait plaisir une tête familière, lieutenant. Qui me cherche ?

— Des mecs.

Le Noir laissa tomber une pièce et actionna le levier.

— Vous êtes dans un drôle de pétrin, hein ?

— Ouais. Vous m’avez apporté un mouchoir pour que je pleure ?

— Non, je suis un peu démuni. C'est marrant, sergent. C'est votre voix, c'est *vous,* mais ce n'est pas votre gueule.

— Comment m'avez-vous reconnu, alors ?

— Vous plaisantez ? Y a des gosses dehors qui vendent des photos de vous en souvenir !

Bolan grogna et observa sa machine.

— Vous êtes bien en dehors de votre circuit habituel… Vous jouez encore au football ?

Le Noir fit une combinaison gagnante, gloussa, saisissant les pièces tombées dans sa grosse patte.

— C'est fini le football. Une mine Claymore, à peu près deux mois après que nous nous soyons quittés à Sai Long. Je porte un pied synthétique depuis un an.

— Merde ! C'est dur.

— Je ne cherche pas qu'on me plaigne. Je me suis plaint déjà beaucoup trop.

— Ça arrive.

— Oui, j'en ai même oublié comment j'étais avant. Ça fait un bon bout de temps que je suis devenu juste un autre Négro.

— Vous n’étiez jamais un Négro, lieutenant.

Brown jouait avec les pièces qu'il avait dans la main. Il se tourna un peu pour observer la salle. Il soupira.

— Je regardais vos manœuvres, sergent. Je me souvenais pourquoi je vous aimais bien.

— On a toujours bien travaillé ensemble.

— Ouais. Je suis ici avec des types de la Mafia. Je voulais vous le dire tout de suite.

Bolan tendit nerveusement la main vers le haut de sa machine pour y laisser tomber une nouvelle pièce, la gorge serrée.

— Ah oui ?

— Ouais. Je suis censé vous entraîner dehors pour un discret enlèvement.

— J'aimerais mieux une balle moins discrète, lieutenant.

— Oui, mais les types ne jouent pas comme ça. Le jeu s'appelle Prenez Bolan Vivant. Y'a un mec en Virginie qui tient à vous griller à petit feu, je crois.

— Quel est *votre* angle ? marmonna Bolan.

— Je me suis laissé persuader par cent mille dollars, sergent.

— Alors pourquoi me prévenir ?

— Je vous ai dit que je me souvenais pourquoi je vous aimais bien. Je me suis rendu compte qu'on était comme des frères de l'âme. Je viens de décider que je préfère l'âme au fric.

Bolan commença à se détendre. Il laissa tomber une pièce, la main se déplaçant mécaniquement.

— Alors que faire à présent ?

— Vous avez peut-être remarqué qu'il y a beaucoup de flics dans cette ville ?

Bolan émit un petit rire.

— J'avais remarqué.

— Notre chef est un mec qui s'appelle Lavagni. Vous le connaissez ?

— De nom. A quoi ressemble-t-il ?

— Petit gars, trapu, des yeux méchants. Il se trouve dans le hall en ce moment et il doit se demander ce que je fais depuis dix minutes. Il va devenir inquiet dans quelques instants et **il** va venir voir.

— C'est vous le lieutenant, annonça Bolan. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Donc, **il** y a un problème de flics ici. Tant d'ennuis d'ailleurs que Lavagni a persuadé les policiers locaux de donner un territoire à son équipe d'Interpol. Il a cinquante types là, dehors, sergent.

Bolan siffla doucement.

— Drôle d'armée.

— Oui, et bien placée aussi. Ils bloquent l'entrée principale du port.

— Le bassin pour les yachts ?

— Exactement. Et nous avons même un yacht. C'est comme ça que Lavagni compte vous faire sortir sous le nez des flics.

Bolan réfléchissait rapidement.

— C'est peut-être la bonne voie, dit-il à Brown quelques instants plus tard. Vous êtes censé faire quoi avec moi ?

— Je dois vous dire que j'ai un bateau au port. Vous, vous êtes fou de joie et vous me suivez de toutes vos jambes.

Bolan entendit une sonnerie d'alarme dans sa tête.

— Mais c'est justement ce que vous m'avez dit, lieutenant. Et j'ai déjà avalé l'appât.

Brown rit doucement.

— On dirait. Ecoutez, faites ce que bon vous semble. Je vous comprends d'être soupçonneux. Mais je vous ai dit la vérité.

Bolan était tiraillé entre des sentiments contradictoires. Il regarda sa montre, constata qu'il était presque dix-neuf heures trente, et prit la seule décision possible.

— Combien d'hommes sur le bateau, lieutenant ?

— Au dernier compte, cinq. Plus un type et sa femme, les propriétaires. Un contact que Lavagni a fait à la dernière seconde, des gens d'ici. Le bateau ne constitue pas le problème. L'ennui, c'est les derniers cinquante mètres de ponton avant d'y arriver. Ils doivent vous prendre sans tirer un coup de feu, là dans le port, et vous embarquer rapidement. Ensuite une balade jusqu'à Nice, ça ne devrait pas prendre plus d'un bon quart d'heure. De là à l'aéroport et ensuite en vol pour Dulles.

Bolan grogna et laissa tomber une dernière pièce dans la machine gloutonne. Il actionna le levier et gagna. Il écouta la pluie de monnaie.

— Est-ce un symbole ? se demanda-t-il d'une voix basse et maussade.

Brown rit avec cynisme.

— Ne comptez pas cet argent, sergent. Si jamais il y avait trente pièces d'argent, j'en serais malade.

Bolan laissa la monnaie dans la machine.

— Quelles sont mes chances de passer ces cinquante mètres ?

Le grand Noir haussa les épaules.

— Pas très bonnes. On a des ordres de vous prendre vivant, mais qui sait ce qui se passera si vous ouvrez le feu ?

Bolan fit une grimace.

— Ouais grinça-t-il. Bon… d'accord. Qu'est-ce qu'on doit faire ?

Brown émit un grand soupir.

— On doit partir d'ici comme des frères et nous diriger vers le port. Les gars de Lavagni empêcheront une réaction de la part des flics. Au fait, il me regarde en ce moment, alors je dois vous reconnaître d'abord.

Bolan se retourna et fixa le grand Noir pour la première fois depuis le début de leur conversation. Il s'avança avec un sourire crispé et déclara d'une voix étonnée :

— Nom de Dieu ! mais c'est le lieutenant Brown, non ? Dites. J'ai failli ne pas vous reconnaître avec ces vêtements !

Le Noir le regarda de près, Bolan se pencha vers lui et murmura quelque chose dans son oreille. Le visage noir passa d'une expression consternée à la joie totale. Ils se serrèrent la main amicalement et lorsqu'ils s'éloignèrent quelques instants plus tard, les pièces de Bolan gisaient encore sur le plateau de la machine infernale.

Il y en avait peut-être trente, peut-être plus, peut-être moins.

Personne n'avait pris le temps de les compter.

CHAPITRE XVI

Les deux hommes traversèrent le casino et se dirigèrent vers la voiture. Bolan se pencha à l'intérieur pour se passer une bande de nylon autour du cou et, d'un geste rapide, cacher quelque chose sous sa veste. On aurait eu du mal à le voir faire dans l'obscurité, même à deux mètres.

Ils reprirent leur chemin vers le port, et Wilson Brown demanda à son compagnon :

— C'est un PM ?

— Oui, répondit Bolan. Le chargeur comporte trente balles, et j'en ai deux de rechange. Vous feriez bien de vous flanquer à l'eau quand je dirai « Hop ! » et à toute vitesse.

— Vous foncez au centre ? demanda Brown.

— C'est ça. Tout seul. C'est Lavagni qui traîne là-bas, derrière nous ?

— C'est lui. Y a aussi Sammy Shiv et son équipe. Ce qui veut dire… voyons… cinq types sur le bateau, dix ou douze derrière… vous vous rendez compte où vous vous lancez ?

— Je sais surtout de quoi je sors, annonça Bolan.

— Vous feriez bien de comprendre à quoi vous allez vous attaquer aussi. Environ quarante flingues postés au bout de la jetée. Y'en a sur des bateaux, le long du quai aussi, et je crois qu'il y en a même qui se tiennent dans des petites embarcations sur l'eau. Vous avez une arme supplémentaire ?

— Vous la voulez ?

— Oui. Lavagni ne me permet pas d'en porter. Il doit croire que je ne sais pas m'en servir.

Bolan se mit à rire et dégaina le petit 32 et le glissa dans la grosse patte de Brown.

— Y'en a une toute fraîche sous le chien, dit-il. Vous n'aurez que six coups, lieutenant.

— Je me souviens d'une fois où il nous en restait moins que ça à nous deux.

La voix de Bolan résonna doucement et sérieusement.

— Vous jouez du côté perdant, vous savez. Ces mecs ne vont jamais oublier. Ou pardonner.

— Je perds depuis ma naissance, vieux. Ne vous en faites pas pour moi. Ces gars ne sauront jamais de quel côté j'étais.

— Vous savez ce que je ressens, lieutenant.

— Oui, bien sûr, fit-il en riant. Cent mille dollars, ça ne rapporte rien à l'âme, hein ? On ne peut pas remporter avec soi. On ne peut même pas s'acheter un nouveau pied.

— Vous marchez très bien.

— Evidemment. Je peux même courir. Mais pas avec un ballon, je veux dire, foncer dans les gros mecs en face. Tout le fric du monde ne peut pas me racheter ça.

Il soupira.

— Je crois que c'est la seule chose à laquelle j’ai vraiment tenu. Et je ne pourrai jamais racheter ça.

— Vous vous en sortez ? demanda Bolan.

Le ponton était en vue, et il commençait à être tendu.

— Pas vraiment. Le centre de réhabilitation a découvert que j'avais le sens des chiffres et ils m'ont fait devenir comptable. Derrière un bureau, quoi. Je m’occupe des livres de Lavagni, un tripot.

— Sans blague.

Ils se trouvaient sur le ponton et marchaient rapidement. Derrière, la plus grande partie du groupe s'était arrêtée au début de la jetée et deux ou trois suivaient tranquillement de loin.

— Oui, sans blague. La seule chose que j'ai vraiment étudiée à l'université était le football. Ensuite, j'ai étudié la guerre. Après, je me suis penché sur le problème des infirmes et, à présent, je donne dans le crime. Ouais. Wils Brown est né tout en bas de l'échelle de la vie, et je n'ai fait que descendre.

— Ne dites pas ça.

— C'est pourtant la vérité. Vous savez ce que j'admire chez vous ? Votre cran. Vous êtes composé d'une étrange combinaison, sergent. Des tripes et du cœur. La plupart des gars ne savent pas s'en tirer quand ils ont les deux.

— Vous, si murmura Bolan.

Le Noir éclata de rire. Le petit 32 avait complètement disparu dans sa gigantesque main.

— Vous m'avez forcé à me regarder en face de nouveau, sergent, comme la première fois au Viêt-Nam. Vous vous souvenez ? Hé ! Préparez-vous. Y'a une embuscade dans le voilier à votre gauche, Regardez le type dans la cabine. Le grand bateau devant, avec toutes les lumières, c'est là où nous allons. La *Viviane.*

Il se mit à rire cyniquement.

— Autant l'appeler la *Dernière-Chance.* Vous feriez bien d'en profiter.

Ils avaient ralenti le pas.

— Où vont-ils agir ? demanda Bolan.

— Dans une dizaine de mètres. Y'aura dix mecs devant, puis dix derrière, et puis vous allez vous retrouver dans une foule de gars.

— Ça me rappelle Dak Tung, grinça Bolan.

— Tout comme.

— Merci, lieutenant, dit Bolan en lui donnant un coup d'épaule dans l'estomac.

Le grand Noir passa à travers la rambarde et s'étala dans l'eau du port. D'un même mouvement, Bolan se retrouva sur la poupe d'un grand *cabin cruiser.* Dix mètres devant, plantés sur la plage avant, dix hommes, qui s'apprêtaient à monter sur le quai, s'étaient arrêtés et fixaient Bolan, surpris par ce geste inattendu.

Le PM de Bolan leur cracha une explication qui les expédia au sol. Bolan courait vers eux tout en tirant une longue giclée. On fit feu sur lui de l'arrière lorsqu'il regagna la jetée, les balles s'écrasant contre les coques des yachts et hachant le bois de la jetée sous ses pieds. On braqua sur lui un spot, qui ne dura que le temps d'une pression sur la détente.

Une voix animée s'écriait :

— Tirez-lui dans les pattes, nom de Dieu ! Ne le tuez pas ! Visez les jambes !

On lui tirait dessus de tous les côtés, Il ressentit une douleur brûlante le long du bras, et une balle vint lui creuser un sillon clans la cuisse, Bolan s'abrita derrière une bitte d'amarrage et mit un nouveau chargeur dans le PM, puis il envoya une giclée vers l'arrière

et la voix qui lançait des ordres. On voulait toujours le prendre vivant.

Il atteignit sa cible invisible et une voix s'éleva :

— Merde ! Il a eu Tony !

Puis la même voix poursuivit

— Cessez le feu, tout le monde ! Que tous reviennent ici, sauf les gars sur la *Viviane !* Attendez-le, je crois qu'il est touché !

Bolan n'allait rien attendre, lui. Il rampait déjà le long de la jetée, se mouvant dans les ombres, écoutant les pas précipités de l'ennemi qui se regroupait en position de force.

Le faisceau d'un second spot, venant d'une embarcation à l'arrière, vint éclairer l'emplacement que Bolan venait de quitter.

Au début de la jetée, il y avait un nouveau mouvement; la police se précipitait vers les bruits de la bataille.

Quelqu'un derrière Bolan s'écria :

— Les flics arrivent ! On attend encore combien de temps, Sammy ?

Bolan avait atteint l'endroit où le pont du yacht était parallèle au quai. La bataille ne durait que depuis une minute. Il ne fallait pas qu'il leur laisse le temps de reprendre leur souffle. Il se laissa doucement glisser sur le pont du yacht et se cacha dans l'ombre noire pour examiner sa cuisse. Sa jambe tenait encore mais son pantalon était maculé de sang. La blessure sur son bras brûlait comme si trente-six diables s'en occupaient, mais le sang se coagulait déjà. Il exerça une pression sur la manche de sa chemise pour étancher et se remit à ramper dans l'obscurité.

Brown avait dit qu'il y avait cinq types à bord. Si jamais il les trouvait groupés, alors…

Il n'y avait plus que la cabine de commande qui était éclairée. On cherchait à faire tourner le moteur qui gronda lentement, puis tourna avec un doux ronronnement.

— Hé ! Ne paniquez pas ! s'écria une voix d'en haut.

Bolan se déplaça sans bruit vers l'extérieur et put observer, à travers un hublot ouvert, un beau couple, un bel homme d'environ cinquante ans et une femme blonde d'environ quarante, qui se tenaient courbés sur les fauteuils de commande. Le PM glissa doucement par le hublot et Bolan ordonna d'une voix douce :

— Pas un bruit !

L'homme leva les mains prestement.

— Je ne suis pas armé, monsieur, annonça-t-il en chuchotant.

Les yeux de la femme étaient agrandis de terreur. Ses lèvres formaient des syllabes, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Bolan pensa une fois de plus que la guerre pourrissait tout ce qu'elle effleurait.

Il avait immédiatement reconnu l'homme dont la photo se trouvait parmi celles de ses futures cibles.

— Dites-moi, Vicareau, combien de types sont à bord ?

— Quatre hommes, annonça Vicareau en levant les yeux vers le pont supérieur. Près des contrôles.

— Dites à votre femme de se calmer, chuchota Bolan. Vous avez une chance de vous en tirer. Mettez en marche ce bateau et en quatrième vitesse.

— Impossible. Les cordes d'amarrage.

— Aucune importance. Mettez toute la gomme, c'est tout.

L'homme déglutit avec difficulté et posa la main sur les contrôles intérieurs. En quelques secondes le pont trembla sous les pieds de Bolan, et le bateau tenta de se libérer.

Un juron étouffé se fit entendre au-dessus, et des pas qui résonnaient sur le pont d'observation envoyèrent Bolan à l'extérieur. Les quatre tueurs se penchaient contre le rail de sécurité pour voir ce qui se passait en bas. Ils virent Bolan en même temps, mais il fut plus prompt qu'eux et leur expédia une giclée. Tous les quatre tombèrent comme du blé sous la faux.

Bolan laissa pendre le PM, saisit une hache de pompier accrochée au flanc de la cabine et bondit vers la proue du bateau. Une voix s'élevait sur le quai pendant qu'il tranchait le filin. La proue s'éloigna instantanément du quai. On déclencha une nouvelle fusillade pendant que Bolan filait vers la poupe dans l'ombre.

Un tir violent s'était déclenché vers l'extrémité du quai, et Bolan pensa qu'on avait dû faire feu sur les policiers et qu'une bataille rangée en résultait. Il bondit à découvert et donna un grand coup de hache sur le filin tendu. La corde se trancha à moitié, puis se démêla avec un bruit grinçant et finit par se casser net. Libérée, mue par la puissance des moteurs, la *Viviane* bondit vers l'extérieur.

Deux hommes se mirent à courir le long de la jetée, tirant rapidement avec leurs pistolets sur Bolan. Il leva le PM et les balaya rapidement, les deux tueurs s'effondrèrent, et Bolan se traîna sur le pont vers la cabine, sa cuisse saignant de nouveau abondamment et le bras en feu après l'effort avec la hache.

La *Viviane,* à une cinquantaine de mètres du quai, avait ralenti pour mieux se diriger dans le canal et, devant elle, deux vedettes de la police, tous phares allumés, fonçaient sur le yacht en fuite pour une interception inévitable.

Puis, comme dans un rêve extraordinaire, Bolan entendit la voix chaude de Tessa qui l'appelait.

— Doublure ! Doublure !

Elle longeait le yacht avec le petit *cabin cruiser* que Bolan avait vu amarré devant la villa près de Cannes. Comme s'il avait répété cette scène depuis des années, Bolan enjamba le rail et se laissa tomber dans le cockpit du petit bateau. Tessa s'éloigna en cercle, passant près du quai, pendant que le yacht surgissait en avant. Lorsqu'elle reprit sa direction, Bolan remarqua à quelques mètres du bateau un corps qui flottait dans l'eau, un visage tourné vers le ciel et des dents blanches qui luisaient sous la lune. Bolan n'avait jamais vu une telle expression de satisfaction sur ce large et beau visage noir.

Il toucha le bras de Tessa et se pencha légèrement par-dessus bord.

— Lieutenant, chuchota-t-il. Montez à bord !

— Fichez le camp, sergent, ordonna la voix basse. N'allez pas me faire des ennuis maintenant.

Bolan lui lança un sourire amical et lui fit discrètement un petit signe de la main, et Tessa monta doucement le régime du puissant moteur. Elle ne s'était pas vantée; effectivement, elle connaissait le port comme sa poche et elle navigua habilement entre les rangées des bateaux amarrés. Lorsque finalement ils atteignirent la mer, il n'y avait aucun poursuivant.

Bolan prit la barre, et Tessa s'affaira avec la trousse de secours.

— OK, commanda-t-elle, baisse ton pantalon, doublure.

— Et moi qui croyais qu'on n'en arriverait jamais là ! fit Bolan. Mi-figue, mi-raisin.

*
* *

Il était près de vingt et une heures lorsqu'ils arrivèrent dans la petite crique abritée entre Nice et Cannes. Les blessures de Bolan avaient été nettoyées et jugées superficielles, et Tessa lui avait expliqué plusieurs problèmes qui le préoccupaient.

« La police, avait-elle précisé, était restée à la villa encore un peu après son coup de téléphone de Monaco. On les avait associés à cause du message qu'elle avait laissé au nom de Gil Martin à l'hôtel des Champs-Elysées. De plus, on avait fortement soupçonné une association plus durable, étant donné son départ précipité de l'hôtel au moment même où la police s'apprêtait à arrêter ledit Gil Martin. Ils avaient abandonné leur accusation en offrant des excuses et étaient apparemment repartis à Monaco rejoindre les forces de police sur place.

Les yeux de Tessa brillaient vivement, animés par le feu de son exploit.

— Ils ont fait une erreur. Il ne fallait pas laisser Tessa toute seule avec son bateau pour qu'elle aille délivrer Mr. Bolan.

Bolan n'avait nullement envie de prolonger cet interrogatoire mais il lui posa quand même une question en rapport avec l'émission de télévision dont elle ne lui avait pas parlé.

— Mais je ne l'ai vue qu'après que tu as eu raccroché, expliqua-t-elle.

Bolan ne posa plus de question, et le restant du voyage se fit en silence. Le bateau amarré, ils montèrent les marches en pierre, bras dessus, bras dessous, Tessa lui servant de béquille.

Ils entrèrent dans la villa, et Bolan fixa sombrement une dramatique à la télévision pendant que Tessa le déshabillait. Elle nettoya de nouveau ses blessures, les repansa et tenta de le mettre au lit.

Il se laissa choir dans un fauteuil malgré ses exhortations :

— Pas question. Je n'ai pas encore fini. S'il n'y a pas de message pour moi sur cet écran dans quelque temps, je ressors.

Tessa soupira, agacée, lui mit une couverture sur les genoux et partit lui préparer un petit repas.

Bolan sourit, puis quitta momentanément le fauteuil pour reprendre son pistolet mitrailleur qu'il rechargea avant de se rasseoir dans le fauteuil, le PM sur les genoux, et la couverture par-dessus. Ensuite il fixa l'écran et attendit.

Quelques instants plus tard, Tessa revint dans le salon avec un épouvantable mélange de jus de légumes et un peu de cognac. Malgré le goût abominable, Bolan avait à moitié terminé cette boisson lorsque la dramatique disparut de l'écran pour faire place à une annonce spéciale.

— Tessa, regarde !

— Attends…

Tout à coup, il y eut une image. La qualité était mauvaise et l'éclairage mal fait, mais c'était un des plus jolis morceaux de film que Bolan ait jamais vu. Il s'agissait d'une pièce, probablement l'intérieur d'un commissariat, et un groupe de femmes sortait d'un couloir pour entrer dans une grande salle. Il y avait Judy Jones et Sophie et encore huit jeunes femmes en pleurs; Bolan les compta. Elles avaient mauvaise mine, et Bolan pensa qu'elles avaient dû subir une épreuve éreintante, mais au moins elles étaient toutes là et, apparemment, en bonne santé.

Bolan sentit ses yeux s'emplir et, la gorge serrée, il dit à Tessa :

— Fabuleux. J'ai pas bien entendu, où sont-elles ?

— A Marseille. Dans un commissariat près du port. Le speaker dit que la police a été prévenue par un coup de téléphone anonyme, et qu'elle s'est rendue dans un entrepôt désaffecté près du port. Il a dit qu'elles étaient très fatiguées et heureuses d'être libres. On va les mettre en observation à l'hôpital.

Elle se tourna vers Bolan avec des yeux admirateurs.

— C'est formidable ce que tu as fait… même si tu as dû tuer pour y arriver.

La fatigue du jour commençait à se voir sur les traits de Bolan. Au moment de la victoire, sa volonté déterminée de poursuivre son effort malgré le prix l'abandonna.

Tessa éteignit la télévision et se tourna vers lui avec un regard de compassion.

— Tu dois te coucher maintenant. C'est fini.

Pas tout à fait. Alors que Tessa se déplaçait vers Bolan, la porte s'ouvrit, et un homme au regard fou entra. Il avait un Luger enjolivé à la main et une brûlure circulaire sur le front.

— Alors, j'ai pris le lion au piège ! s'écria-t-il triomphalement.

Bolan observa cet homme à travers un brouillard de fatigue et il entendit vaguement Tessa s'écrier :

— Rudolfi ! Non !

— Sors d'ici, Tessa, ordonna Bolan.

Il finit d'un trait la mixture et lui lança le verre vide.

— Fais-m'en un autre.

— Oui, un dernier verre serait très approprié, déclara Rudolfi. Faites-lui-en un autre, Tessa, mais pas trop grand… il n’aurait pas le temps de le terminer.

Il ne se contenait plus de joie lorsqu'il demanda à Bolan :

— Alors, monsieur l'Exécuteur, vous ne tenez plus à faire des marchés ? Je suis là dans le noir depuis des heures à vous attendre. Je pensais aux nombreux marchés que nous pourrions faire. Donc, vous êtes arrivé par la mer; je n'y avais pas pensé. Mais c'est tout aussi bien. L'attente augmente la douceur du mets. Dites-moi, Bolan, que m'offrez-vous en échange de votre vie, hein ?

D'une voix lasse, Bolan dit à Tessa :

— Vas-y Tessa. Il n'a que l'intention de parler. Va me préparer ce verre, je suis sérieux, vas-y.

Il y avait quelque chose dans son regard qui la persuada. Elle se dirigea d'un pas hésitant vers la cuisine, s'arrêta près de la porte, foudroya Rudolfi du regard, et partit.

— J'ai réussi à récupérer les filles, annonça Bolan.

Rien ne pouvait diminuer ou ternir la satisfaction de Rudolfi. Il exultait, enivré par sa victoire, de bonne humeur, et il ne semblait arborer aucun sentiment néfaste envers qui que ce soit, surtout Mack Bolan. Il en devenait flatteur et conciliant.

— Ah oui ? Tant mieux. Nous pourrions peut-être faire un marché sur leur dos, non ?

Le chat jouait avec la souris, imaginant avec délices les tortures qu'il allait lui imposer.

— Me rendriez-vous ces prostituées en échange de votre vie ?

— Absolument pas, déclara Bolan. J'ai eu trop de mal à les sortir d'où elles étaient. Trouvez autre chose.

— Ah non ! C'est à *vous* de trouver autre chose. Je vais compter jusqu'à cinq pour vous donner du temps. Ça vous va ?

Bolan se déplaça légèrement sous la couverture.

— Je croyais que vous alliez me permettre de boire le verre du condamné.

— Bien sûr ! Tessa, apportez l'ultime verre de monsieur l'Exécuteur.

Rudolfi rit et se rapprocha, jouissant de chaque seconde de sa plus grande victoire.

— Les armées américaines ne vous ont pas arrêté, je savais qu'il en serait ainsi. Ce ne sont que des truands sans âme, le pistolet au poing. Sans esprit.

— Vous, en revanche, vous avez une âme, déclara Bolan. Il faut bien plus que des tripes et un pistolet pour envoyer des jeunes filles en Afrique. Ouais, vous êtes un grand homme, Rudolfi.

Les yeux fous étincelèrent de rage un bref instant, puis revinrent à une joyeuse contemplation de leur victime.

— Pensez, mon ami, pensez…

Ce commentaire narquois fut interrompu par Tessa qui revenait avec le jus de légumes.

— Finalement, je crois que je ne le boirai pas, lui dit Bolan. Pose-le, enlève-moi cette couverture et sors d'ici. J'aimerais que Rudolfi voie mes blessures. Ça vous fera plaisir ça, non, Rudolfi ?

L'ambassadeur de la Mafia en France sourit délicieusement.

— Vous croyez que je ne tirerai pas sur un homme blessé ? Quelle sorte de marché est-ce ça ? Ça me rapporte quoi ?

Tessa retirait la couverture. Son regard tomba sur le PM sur les genoux de Bolan, et elle comprit instantanément. Elle jeta la couverture au sol et courut rapidement vers la porte.

Rudolfi fixait le pistolet mitrailleur comme un moineau en face d'une vipère. Bolan lui adressa la parole d'une voix lasse :

— Cette petite saloperie est dotée d'une détente super légère, Rudolfi. La moindre secousse de mon corps, et elle se met à cracher. A quatre cent cinquante coups à la minute, vous ne prendrez probablement pas plus de vingt balles dans les boyaux. Ou

alors, si je tressaille trop, ce ne sera qu'une petite incision, disons, du bas-ventre jusqu'à la gorge. C'est le seul marché que je vous offre, Rudolfi. Je suis à votre disposition. Tirez quand vous voudrez.

L'air victorieux et triomphant semblait fuir la carcasse de Rudolfi alors qu'il contemplait de nouveau sa mort. Bolan avait reconnu, et Rudolfi était conscient de ce fait, un homme lâche, démuni de tout courage, qui n’avait aucun droit à la vie et encore moins une raison pour mourir.

Le Luger trembla, et Rudolfi commença à se mouvoir à reculons vers la porte, tâtonnant prudemment son chemin du bout des pieds.

Au moment où il atteignit la porte, Bolan lui lança :

— La prochaine fois que je vous verrai, Rudolfi, je vous tuerai. Et si jamais j'entends que des filles ont été envoyées en Afrique, je reviendrai ici, de l'enfer s'il le faut, et je passerai à travers ce pays comme une tornade.

Sans un mot, Rudolfi sortit en marche arrière et tira la porte derrière lui. Bolan quitta le fauteuil, éteignit la lumière et boitilla jusqu'à la fenêtre.

Tessa accourut vers lui.

— Il descend l'allée à toutes jambes, dit Bolan. Il ne reviendra pas, Il vient de perdre ses dernières tripes.

— J'étais sûre que tu le tuerais, déclara Tessa d'une voix étranglée.

— C'est ce que j'ai fait. De la pire manière.

Il mit son PM sous le bras et se dirigea vers la chambre à coucher.

— De toute façon, ajouta-t-il, je ne pouvais pas le descendre devant toi. Enfin, je pensais que je te devais bien ça, Tessa. Tu travaillais pour lui, non ?

Elle réagit comme s'il l'avait giflée.

— Non, murmura-t-elle en raccompagnant jusqu'au lit.

Elle tira les couvertures et le fit coucher.

— Bon, dit Bolan. Quand tu seras prête, tu m'expliqueras.

— Je suis prête, Mack.

Elle enleva sa jupe et dégrafa son chemisier pour s'allonger à côté de lui.

— Je vais te tenir chaud et rester auprès de toi pendant que tu dormiras. Lorsque tu seras reposé, je verrai peut-être ce que tu peux faire à part regarder…

Il lui sourit faiblement et lui tendit son bras valide. Elle poursuivit son explication.

— En ce qui concerne Rudolfi, ce n’est que ce matin que j'ai appris ses relations douteuses. Mais je le connais depuis des années. La secrétaire personnelle de Rudolfi s'appelle Gisèle Loureau; c'est ma sœur. Elle est aussi sa maîtresse. Comme Gisèle est très intelligente, elles est mise à soupçonner avant tous les autres que ce Gil Martin était en réalité Mack Bolan. Mais elle craignait pour son Rudolfi, pas pour Mack Bolan. Donc, elle m'a demandé d'emmener cet homme dangereux de Paris, mais elle ne m'a pas dit de qui il s'agissait. Lorsque j'ai compris, j'ai aussi compris qui était Rudolfi, et…

— Tais-toi, Tessa, dit Bolan. Viens au jardin d'Eden.

Elle se leva un peu sur le coude pour le fixer.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il la tira contre lui, découvrant qu'il n'était pas, après tout, aussi fatigué que cela.

Oui, en définitive, il y avait un Eden pour chaque homme. Même pour un exécuteur.

Bien entendu, cela ne pouvait durer éternellement, mais pour un homme qui avait appris à profiter de chaque seconde, un petit séjour édénique pouvait sembler une éternité. Mack Bolan était prêt à vivre et à aimer cet instant.

Cependant, Bolan aurait dû savoir ! Un souvenir de l'enfer fracassa la fenêtre, il y eut un éclat de tonnerre et une odeur de poudre. Une balle de 9 mm lui passa si près du ventre qu'elle lui frôla les poils. Le roulement de tonnerre continuait et des projectiles déchiquetaient le matelas et les oreillers. Il ressentit quelque chose de chaud et humide sur son torse, et Tessa gémit doucement.

Instinctivement, sans s'en rendre compte, sa main saisit le PM au pied du lit, et il tira rapidement deux rafales vers la fenêtre. Les balles trouvèrent leur cible derrière les vitres éclatées. Quelque chose tomba lourdement au sol et se mit à gémir. Le tir cessa. Bolan ne pensait plus qu'à une seule chose à présent : Tessa ! Elle s'était

un peu levée et contemplait avec horreur le petit trou dans son abdomen, puis elle leva les yeux et le fixa.

Il entendait la voix terrifiée de Rudolfi qui hurlait au secours dehors, mais il n'avait ni le temps ni l'envie de lui porter secours. Il fit une compresse du drap et l'appliqua rudement sur l'estomac de la fille. Il lui montra comment appliquer la bonne pression de ses mains, puis trébucha jusqu'au téléphone pour appeler une ambulance. Il s'habilla rapidement pendant que Tessa, qui payait de son sang la faiblesse de Bolan, le regardait avec des yeux sans reproche en le suppliant de faire vite.

— On se retrouvera, lui dit-elle.

Il s'agenouilla près du lit et la tint dans ses bras jusqu'à l'arrivée de l'ambulance dans le chemin privé, puis il lui embrassa les lèvres doucement et sortit par-derrière. Rudolfi était allongé sur la terrasse, percé de l'épaule à la hanche, enfin mort. Bolan l'enjamba, descendit les marches en pierre, s'empara du *cabin cruiser* et fonça vers la pleine mer.

Il laissait derrière lui la mort; il n'y avait eu aucune victoire au vrai sens du mot, juste une prolongation de cette guerre impossible. Le futur était empli de Rudolfi et de Lavagni, mais il retrouverait peut-être aussi des Walker, des Brown, et des Martin… il trouverait peut-être une autre Tessa.

Il mit plein gaz et vira au sud vers le front du lendemain. Il n'y avait qu'une seule Tessa, et il avait failli la faire supprimer. Par manque de dureté, à cause d'une répulsion grandissante envers le métier qu'il faisait. Il ne fallait plus que des innocents soient atteints. Le seul ennemi inoffensif était un ennemi mort. Mack Bolan n'avait plus qu'une seule idée en tête : rendre inoffensifs tous ses ennemis.

Il soupira, alluma une cigarette, et se retourna pour regarder la côte lointaine. Il y avait appris une chose essentielle; on ne pouvait passer indifféremment de l'enfer au ciel.

Désormais, il resterait en enfer.

L'Exécuteur poursuivit sa route.

---

[i] Voir l'*Exécuteur* n° 4. Typhon sur Miami